• **14 JUILLET** : « En 1789, j'étais là... »
(pp. 10-11-12)

• **BOBET** : le métier de coureur cycliste
(pp. 20-21)

L'EXPRESS

125 frs

16 JUILLET 1959. — N° 422.

CONVERSATIONS AVEC GUY MOLLET...

(Marquis.)

M. GUY MOLLET, SECRETAIRE GENERAL DE LA S. F. I. O.

« D'un coup de jarret repousser mon passé ; n'avoir plus à tenir de promesses : j'en ai trop fait! Avenir que je t'aimerais, infidèle! »
(André Gide, « Les Nouvelles Nourritures ».)

B -6 ★★★★★

La lettre de « L'Express »

Il faut lire, mot à mot, le compte rendu au « Journal officiel » des récents débats qui se sont déroulés au Parlement pour apprécier pleinement les résultats conjugués des nouvelles institutions et de la guerre d'Algérie.

Les Assemblées de la IVe République siégeaient dans une sorte d'ordre et de dignité, à côté de l'incohérence et de la démagogie qui président aux travaux de la Ve.

Au point qu'un député U.N.R., M. Jean-Paul Palewski, s'est écrié :

— Nous discutons de dispositions qui mettent en jeu l'honneur et la liberté des citoyens, il est inconcevable qu'elles n'aient pas été au préalable minutieusement étudiées. Nous ne pouvons continuer ainsi.

Mais la séance a continué « ainsi ».

Au point qu'un autre député U.N.R., M. René Moatti, s'est écrié :

— Voilà qu'on nous soumet des textes (d'amnistie) visant non plus seulement des délits mais des crimes !...

Et le Garde des Sceaux :

— Je vous demande amicalement de considérer que nos travaux gagneraient à être un peu mieux ordonnés...

Et M. René Schmitt, député socialiste :

— Nous discutons dans des conditions lamentables !

Et M. Charles Bosson, député M.R.P. :

— Lorsque nous étions de simples citoyens, nous entendions en profanes nos amis parlementaires considérer qu'une des tares du régime était l'improvisation en séance. Il avait été convenu dès le départ de la Ve République qu'on mettrait fin à de tels errements. Or, nous constatons pour la quatrième ou la cinquième fois à propos de projets de loi qui se succèdent, que nous travaillons en pleine improvisation sur des amendements déposés en séance et que, bien souvent, nous n'avons même pas sous les yeux. Qui en est responsable ?

Mais ce qui frappe, à la lecture de ces débats, ce n'est point tant le désordre, pour déplorable qu'il soit dans ses causes comme dans ses effets ; ce sont les perles qu'il est trop aisé de récolter parmi celles que sécrètent ces bancs d'huitres fraichement pêchées. C'est la bassesse. La bassesse à laquelle l'état de guerre réduit les hommes, lorsqu'ils en vivent au lieu d'en mourir.

Peut-être, chez ceux qui combattent physiquement, la guerre exalte-t-elle sur l'instant le courage, l'abnégation et le respect des mêmes vertus chez l'adversaire. Peut-être. Mais chez ceux qui ont choisi ou accepté de bâtir leur fortune politique sur les malheurs d'une nation, ce que la guerre exalte, et sème, est effrayant.

Car on trouve toujours, n'est-ce pas, plus « patriote » que soi ?

Alors, M. Triboulet (M. Triboulet !), représentant le gouvernement, en est réduit à défendre publiquement le roi du Maroc.

Le même M. Triboulet, en qualité de ministre des Anciens Combattants, ne peut pas se permettre de déclarer : « Evidemment, l'on doit se soucier du moral de l'armée ; encore faut-il que cela corresponde à une réalité », sans susciter des grondements offensés.

Alors M. Fraissinet clame : « Les textes qui nous sont soumis sont imbibés de larmes et de sang » et se voit félicité de ses « nobles et émouvantes paroles ».

Alors M. Le Pen réclame — et obtient — qu'un Français qui en a tué un autre par « fureur patriotique » soit amnistié.

Alors M. Biaggi demande quelles mesures le ministre des Armées compte prendre contre le général Catroux, coupable d'avoir porté « de très graves atteintes au moral de l'armée » par la publication de son livre sur la guerre d'Indochine.

Vous avez bien lu. Le général Catroux doit désormais être tenu pour un représentant de l'« anti-France » dont les rangs, décidément, se garnissent, mais dix voyous qui ont jeté une grenade dans une réunion publique, par « fureur patriotique », sont proposés à la considération et à l'estime de l'Assemblée qui se hâte de les leur accorder.

Voilà donc où mène l'implacable dialectique de la guerre, d'une guerre dont nous savons maintenant qu'elle n'engendre pas seulement la honte, le deuil et la misère, mais aussi, et c'est peut-être le pire, qu'elle condamne à l'imbécillité.

Françoise Giroud.

Mauriac a raison

Malgré les écrits de J.-J. S.-S. et son action courageuse, malgré les critiques de Claude Bourdet, c'est François Mauriac qui a raison lorsqu'il adjure les forces démocratiques de se regrouper et d'offrir un seul front contre les deux puissances adverses qui nous menacent, le fascisme d'abord, le communisme ensuite. Qu'attendent les leaders de la gauche démocratique pour définir un programme concret à opposer à la politique du gouvernement actuel ? Si ces leaders, Mendès France en tête, ralliaient le parti socialiste autonome et si ce parti exposait un programme précis, alors les forces politiques françaises, pourraient clairement se définir.

J. Nivelle,
Seine-et-Marne.

Un oubli ?

J'ai passé mes vacances en Italie au mois de mai et suis tombé par hasard sur le cimetière militaire français de Rome. Le site est très beau, l'aménagement du cimetière également. Ce qui l'est moins, c'est que les tombes des Nord-Africains, morts également pour la France je suppose, ne sont pas fleuries, alors que toutes les tombes des métropolitains le sont.

A. Sussieck,
Haut-Rhin.

Mieux qu'un petit bravo

Réserve, timidité sont des sentiments si difficiles à vaincre que je me suis retenu bien souvent de vous écrire. Mais en entendant votre cri de révolte à propos des faits relatés par « La Gangrène », je n'hésite plus à vous faire part de mon estime. Qu'un éditeur limite ses profits pour ne publier que ce qui correspond à son sens de l'honneur d'homme ou de professionnel, qu'un journal comme le vôtre consente à être autre chose qu'une entreprise commerciale, voilà qui mérite mieux qu'un petit bravo. Des juifs, des résistants, des déportés ont été torturés, massacrés. Ils sont des milliers de rescapés qui n'ont pu certainement oublier. Est-ce suprême pudeur qu'ils se taisent tous ou que leur récit soit tout juste une plainte pitoyable, même pas une révolte. Il faut tout de même qu'à un moment quelconque, cette plainte se transforme en réquisitoire impitoyable.

Raymond Pannier,
Vitry.

Bah ! c'est loin !

Le plus malheureux, c'est cette indifférence de la masse du peuple. Les trois quarts des Français ne s'intéressent qu'à leur pêche du dimanche, à leur match de rugby ou autre sport, à leur travail. Accablés de soucis matériels de toutes sortes, abrutis par la radio et les journaux, les gens ne demandent qu'une chose : qu'on leur foute la paix. La guerre d'Algérie ? Bah ! c'est loin.

Ouais, mais il y a là-bas des petits gars qui souffrent et se battent pour rien, ou plutôt si. Pour que les fournisseurs des armées, pour que les entreprises ayant des filiales en Algérie puissent vivre confortablement. Et, bon Dieu ! il y aurait moyen de trouver une solution négociée préservant nos intérêts économiques et ceux des Européens d'Algérie ! Le F.L.N. a besoin de nous, de nos techniciens, pour construire la nation algérienne.

Je vous assure qu'il y a des moments où le dégoût submerge tout. Mais il faut se ressaisir...

Claude Vidal,
E. D. F.,
Toulouse.

La bombe H

J'ai été très heureuse de lire dans votre journal l'exposé du grand débat qui secoue actuellement le Parti Travailliste anglais.

Nous sommes les témoins impuissants du plus grand complot contre l'humanité. On nous demande d'applaudir comme à un feu d'artifice la succession d'explosions atomiques, d'être les complices de politiciens et de diplomates qui rivalisent de témérité en brandissant comme un jouet cette bombe qui représente la vie de millions d'innocents.

Que cette bombe H soit acceptée comme le seul critère pour la définition d'une grande nation est une monstruosité. Et c'est au grand parti socialiste qu'il appartient de démontrer qu'il existe d'autres valeurs sur lesquelles fonder la définition d'une grande puissance.

Mrs H. Redfern,
Londres.

La petite guerre

J'ai deux garçons de 9 et 11 ans jusqu'ici élevés sans panoplie, soldats, revolvers, dans une banlieue ouvrière de Paris.

Fonctionnaire, j'ai échoué dans une petite ville bien pensante. Depuis, les jeudis et les vacances sont des problèmes. Pas de patronage laïque. Dans nos cours, les petits qui, le jeudi matin, vont sagement au patronage et le dimanche à la messe n'ont qu'un jeu : la guerre, « la petite guerre » (mon aîné a déjà ramené un œil au beurre noir et un doigt écrasé). J'ai surtout peur quand je pense que c'est l'image de la société de demain.

Faut-il fermer les yeux sur ces jeux innocents, en sera-t-il toujours ainsi ?

Je ne sais ce que j'attends, mais, les questions une fois posées, on ne se sent plus si seul, si impuissant, et, peut-être, si coupable.

D. C.,
Seine.

L'exemple d'Hannibal

Pour compléter l'exposé de Claude Durand au sujet des vacances universitaires, je crois qu'il est important de souligner le rôle nécessaire des vacances sur le plan des acquisitions culturelles, l'année scolaire ne nous laissant guère le temps de souffler. L'instituteur et le professeur d'aujourd'hui sont obligés plus que jamais d'être au courant de ce qui se crée, de ce qui se développe, s'ils ne veulent pas risquer de donner un enseignement sclérosé.

Un exemple : un instituteur qui croyait avoir fait un exposé rationnel, une leçon bien conduite sur Hannibal fut fort surpris de voir son cours « complété » par un gosse de 6e qui lui fit le récit d'une émission de TV sur ce sujet. On néglige de parler de cette préparation lointaine qu'est non seulement la culture, mais le contrôle de ce qui se dit, se fait, se défait par l'intermédiaire de la presse, de la radio, de la TV. et du cinéma. Si l'on veut redresser les erreurs historiques répandues par les films de Guitry, il faudrait avoir vu les films.

M. Blanchet,
I.P.O.L.,
Lyon.

Que fait votre père ?

J'ai lu avec grand intérêt votre article concernant les polytechniciens. Je fais partie de cette classe des 1 % d'ingénieurs d'origine ouvrière, et je crois pouvoir vous dire que vos conclusions sont en deçà de la vérité. En effet, les ingénieurs « d'origine ouvrière » accèdent rarement à des postes élevés. Les directions de nombreuses sociétés préfèrent les ingénieurs « d'origine bourgeoise » pour la bonne raison qu'ils leur apportent des relations commerciales.

On m'a souvent demandé, en faisant acte de candidature à diverses situations, quelle était l'usine que dirigeait mon père. Je puis vous montrer les feuilles de renseignement du bureau de placement d'une grande école où il est demandé la position du père !

Il va sans dire que cet état d'esprit explique pourquoi beaucoup de « choses » vont mal en France, et pourquoi nous sommes un pays en retard dans de nombreux domaines et dans la recherche, en particulier.

L. Charpenet,
E.C.P. Promo 49,
Paris.

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques

Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :

125 francs par numéro

Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

« L'EXPRESS » recherche courtiers. Abonnements Paris et province, fixe plus commissions. Situation d'avenir. Ecrire au journal, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

IMPORTANTE FIRME PIECES DETACHEES ELECTRONIQUES PLEINE EXTENSION PARIS Banlieue Ouest immédiate, recherche :

AGENT TECHNIQUE

SERVICE MECANIQUE

(Réalisation et entretien Machines spéciales) Poste intéress. et avenir pr candidat 25-28 a. Formation JULES RICHARD - C.N.A.M. ou équival. ayt expérience de la pratique des Machines Outils.

Ecrire sous référ. A.L. 17 B.

même SOCIETE recherche :

AGENT TECHNIQUE

FABRICATION

Poste intéress. et avenir pr candidat formation E.N.P. - C.N.A.M. ou équival., connaiss. bien problèmes MECANIQUES et ELECTRO-MECANIQUES 25-30 ans, ayant EXPERIENCE DU COMMANDEMENT

Ecrire sous référ. A.L. 18 B.

E.T.A.P. Etude Travail. Application Psychotechnique
4, rue Massenet, Paris (16e)
DISCRETION ASSUREE

DEMANDES D'EMPLOIS

Hôtelier ayant bonnes références et caution demande pour saison hiver ou à l'année gérance ou Direction affaire saine. Ecrire l'EXPRESS No 4327. 29, rue de Marignan.

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. no 2605 L'Express, 29, r. Marignan

APPARTEMENTS (Vente)

NEUILLY près boul. de la Saussaye
Libre hôtel particulier gr cft belle réception 8 pièces, 2 S. de B., terrasse 225 m., garage, R-C.L., 69, rue d'Amsterdam (8e)

Pt MIRABEAU (XVe) magn. appt. S. séjour + Chbre tt cft. 4e étag. asc. vue terrasses 3 M. + crt, Merc/Jeudi 14/19 h. 41, rue Sébastien-Mercier OPE. 53-66

CONSTRUCTIONS

Constructeur parisien cède :
CANNES près CROISETTE
STUDIOS à partir **3 M.**
2 p. av. terr. ou jardin dans petit immeuble 3 étages.
GRAND LUXE
Actuel. aménagement intérieur quartier calme et résidentiel.
6, rue François-Ponsard (XVIe) - MIR. 46-20 et 21
LE ROOSEVELT, av. Louis-Grosso - CANNES.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Le bon Roi !

● *L'éditorial de*
J.-J. Servan-Schreiber.

14 JUILLET au soir. Le « Herald Tribune », expliquant à ses lecteurs américains le sens des manifestations, écrit :

« La célébration du premier 14 juillet de la Ve République a été mise en scène comme l'une des plus spectaculaires depuis la Révolution française... Préparée et ordonnée par l'écrivain André Malraux, ministre des Affaires culturelles et philosophe officieux du gaullisme, cette célébration est supposée donner aux Parisiens du goût pour la grandeur et représenter une apothéose pour le président Charles de Gaulle. »

Le « plus grand bal du monde » est terminé. Le Régime a cherché éperdument à profiter de ce 14 juillet pour paraître une République et arborer le bonnet phrygien — toujours à la recherche de la légitimité, la vraie, celle que ni les votes d'Assemblées, ni la Constitution, ni le Référendum n'ont pu lui conférer. Il voudrait bien être l'héritier des hommes de 89. Mais ce n'est pas si simple.

Sous le fard

Quelques décorateurs, quelques architectes et 233 chars sur les Champs-Elysées n'opèrent pas le miracle. Ce soir, la Ve est comme une petite vieille dont le fard républicain, avec lequel elle s'est bariolé le visage, ne fait qu'accentuer les rides et les crevasses.

Nous nous apercevons, à la lumière du 14 juillet, que le Régime s'est asséché, s'est effrité, plus rapidement encore qu'on ne pouvait le penser. Certes, le ver était dans le fruit dès le début — avec la primauté de l'Armée et du pouvoir d'Alger — mais qui eût osé prédire, il y a un an, que l'impuissance du gaullisme serait, en si peu de temps, aussi évidente que celle de la IVe à sa fin ? Qui eût cru que l'on pourrait faire à de Gaulle, si peu de mois après son avènement triomphal, le « coup de Ben Bella » avec le leader malgache Raseta ? Qui eût dit que les quelques généraux gaullistes seraient, en un an, déjà tenus pour si suspects que le chef de l'Etat lui-même serait dans l'incapacité de nommer un Bollardière — comme il l'a prescrit, sans y parvenir — ou de donner un commandement en Algérie à un Guillebon — comme il l'a demandé, sans l'obtenir ? Qui eût osé écrire que les plus proches ministres du Général et son délégué à Alger seraient isolés, incapables de faire respecter les règles qu'ils édictent contre l'emploi de la torture, en France comme en Algérie, et qu'ils seraient contraints d'admettre, comme avant, qu'on supprime les témoignages à défaut des bourreaux ?

L'associé du général dans le coup d'Etat de 58, M. Guy Mollet, reconnaît maintenant lui-même la décomposition avancée de l'entreprise. Il y a un an, il était ministre du gouvernement de Gaulle et, devant le congrès S.F.I.O. de septembre dernier, il déclarait catégoriquement à propos de la paix en Algérie : « *Ce gouvernement* (le gouvernement de Gaulle, prédécesseur de celui de M. Debré) *il faut qu'il gagne. Si nous devions perdre, nous ne serons ni les uns ni les autres au rendez-vous pour le bilan... Je n'accepte donc pas de position d'attente.* » Depuis, M. Guy Mollet a dû longtemps attendre. Et aujourd'hui, il confie à notre représentant à son congrès (1) : « *De Gaulle, il lui reste une chance sur dix.* » S'il le dit, on peut le croire. Quelles que soient les qualités qu'on lui conteste, on doit reconnaître qu'il sait toujours d'où souffle le vent.

Le divorce

Le cancer qui ronge si vite le Régime, c'est d'être fondé sur l'Armée d'Algérie et sur la guerre (« *Nous ferons tout — je dis tout — pour garder l'Algérie* », a déclaré dans son récent discours au Parlement le premier ministre), alors que le peuple français est de plus en plus las de cette vaine entreprise. Ce peuple n'est pas encore en état de révolte, il est déjà en état de divorce. Toute la politique officielle, cette « grandeur », cette « unité de la République » (en Algérie), cette « communion du pays avec son armée », cette résurrection de Barrès et de Maurras, ces fulgurations contre «l'anti-France», ça ne prend plus. Aucune mise en scène ne peut camoufler longtemps le fait décisif que le Régime poursuit en Algérie une aventure militaire pour laquelle la nation n'a plus de goût. La rentré d'octobre révélera la profondeur de cette antipathie et la fragilité d'un Etat à la remorque des légions.

Les services officiels se sont bien gardés de révéler les chiffres de la dernière enquête commandée par la présidence du Conseil. Ils indiquent, si nous sommes bien informés, que *plus des deux tiers des Français* sont maintenant favorables à une négociation avec le F.L.N. Comparez ce fait aux discours qui se prononcent au Parlement, aux déclarations de nos ministres et de nos généraux, vous aurez la mesure de ce qui sépare déjà le pays de l'appareil d'Etat que la loi d'Alger lui a imposé.

(1) Voir le reportage de Jean Cau en pages 6, 7 et 8.

C'est vrai

Ce Régime vaut-il plus cher que celui de Louis XVI en juillet 89 ? Les apparences sont trompeuses. On se dit : Il y a un président de la République élu pour sept ans, des Assemblées légitimes, la passivité de la classe ouvrière, la résignation des Français... aucun orage n'est à prévoir. Et par-dessus tout, on constate : De Gaulle demeure très populaire. Aussi longtemps qu'il vit, l'Etat est fondé sur sa personne.

C'est vrai... Comme c'était vrai de Louis XVI.

Puisque 14 juillet il y a, regardons les choses de plus près. L'image d'Epinal de 89 et de la prise de la Bastille, c'est un Régime détesté, un Roi haï, la colère d'une nation contre le trône, une soif irrésistible de tout bouleverser : voilà la grande révolution. Seulement, la vérité est bien différente.

(Marquis.)

LA RETRAITE AUX FLAMBEAUX DE LA BASTILLE A LA CONCORDE.
« Tous les yeux, pleins de larmes, étaient tournés vers lui... ».

Nous publions (2) des témoignages vécus sur la prise de la Bastille : ils montrent comment une révolte peut être soudaine et imprévue comme l'ouragan, et comment, une fois qu'elle éclate, il n'y a plus de distinction entre les responsables, les demi-responsables, les demi-opposants, les opposants constructifs... il n'y a plus que la fureur — certains aujourd'hui, s'ils veulent préserver leur avenir, considéreront utilement cette leçon.

Louis XVI déteste ?

Mais il y a un autre témoignage, bien connu, illustrant une autre vérité sur la Révolution, que je voudrais rappeler ici. C'est celui, peu suspect, de Bailly, nommé maire de Paris par les révoltés de la Bastille.

Louis XVI méprisé, détesté, menacé ? Voici ce que consignait Bailly dans ses notes le vendredi 17 juillet, trois jours après la Bastille :

« Je me levai de grand matin, voulant partir à 7 heures et préparer auparavant ce que je devais dire au Roi en le recevant aux portes de Paris... Nous rencontrâmes environ 300 députés qui se rendaient à Paris pour composer le cortège du Roi. Le Roi arriva. Je lui présentai les clefs et je lui dis : «Sire, j'apporte à Votre Majesté les clefs de sa bonne ville de Paris... » Le Roi a répondu qu'il recevait avec plaisir les hommages de la ville de Paris et des électeurs...

Arrivé le premier à l'Hôtel de Ville, on me proposa de présenter au Roi la cocarde à trois couleurs que les Parisiens avaient prise depuis la Révolution. Quand le Roi descendit de voiture, je la lui présentai en lui disant : «Sire, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté le signe distinctif des Français. » Le Roi la prit de très bonne grâce et la joignit à son chapeau. Le Roi monta l'escalier de la Ville : il était sans garde et entouré d'un grand nombre de citoyens... La foule se pressait autour de lui, il marchait avec l'assurance d'un bon Roi au milieu d'un bon peuple ; on dit qu'au maréchal de Beauvau, voulant écarter ceux qui le pressaient, il dit : « Laissez-les faire, ils m'aiment bien. »

A son entrée dans la salle, des applaudissements, des cris de « Vive le Roi » éclatèrent de toute part, tous les yeux, pleins de larmes, étaient tournés vers lui : tout ce peuple assemblé lui tendait les mains... Une voix partit du fond de l'Assemblée, fit entendre ce cri du cœur : « Notre Roi ! Notre père ! » et à ce cri, les applaudissements, les tranports, les « Vive le Roi » renouvelèrent. M. de Corny requit l'érection d'une statue à Louis XVI, restaurateur de la liberté publique et père des Français... »

(2) Voir en pages 10, 11 et 12.

Restaurateur de la liberté publique et Père des Français ! Ça ne vous dit rien ?

Affection et politique

Nous proposons simplement à ceux qui mesurent la solidité du Régime du 13 mai à la cote personnelle de Charles de Gaulle de méditer ce témoignage. Et peut-être trouveront-ils aussi dans leurs propres souvenirs combien Philippe Pétain était respecté et aimé par l'immense majorité des Français, alors que les fondements du Régime, qu'il ornait à la tête, commençaient déjà à tomber en poussière.

En lisant les manchettes des journaux de cette semaine, nous aurons un meilleur sens de la perspective si nous n'oublions pas que la semaine du 14 juillet 1789 fut un triomphe pour le bon Roi Louis XVI au milieu de son peuple fidèle et affectionné. L'Histoire est comme ça.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

CONFLIT AIGU A L'U.N.R.

● Avant la fin juillet, l'U.N.R. doit tenir son Conseil national. A l'approche de ce congrès un conflit se développe entre la direction de l'U.N.R. et le gouvernement Debré.

Les relations entre le premier ministre et le secrétaire général de l'U.N.R., M. Albin Chalandon, sont pratiquement rompues. Les deux hommes ne se sont plus rencontrés depuis plus d'un mois.

Le 15 juin dernier, en effet, M. Chalandon écrivit, au nom du Comité central de l'U.N.R., une lettre à M. Debré protestant contre l'orientation politique prise par le gouvernement (« qui s'éloigne de plus en plus des intentions du général de Gaulle ») et contre le manque total de liaison entre le gouvernement et le groupe parlementaire U.N.R.

Depuis, M. Chalandon a réuni les ministres U.N.R. : il considère que le gouvernement a dérivé davantage encore vers une pratique, sinon une politique, anti-gaulliste dans tous les domaines : répression en Algérie, saisie de « La Gangrène », réforme fiscale et politique économique réactionnaires, arrestation du député malgache Raseta au lendemain d'un engagement solennel du général de Gaulle, etc. Il voudrait dégager l'U.N.R. de cet engrenage.

M. Debré a contre-attaqué en reprenant des contacts avec le groupe Soustelle-Delbecque-Marie-Madeleine Fourcade à l'U.N.R. pour préparer la « liquidation » de M. Chalandon du secrétariat général. C'est Mme Fourcade qui a fait donner au « Journal du Parlement » un papier anonyme accusant M. Chalandon de trafic d'influence. Et la campagne va continuer.

Le général de Gaulle n'est pas intervenu : il voudrait soutenir à la fois M. Debré à Matignon et M. Chalandon à l'U.N.R. Les ministres U.N.R. du gouvernement, devant l'abstention du chef de l'Etat, sont également en position d'attente. En deux semaines le groupe Soustelle a gagné beaucoup de terrain. Un vote aujourd'hui, au sein du comité central élargi de l'U.N.R., verrait la tendance Soustelle-Debré l'emporter.

LES CHANCES EXACTES DE LA CONFÉRENCE

● La Conférence des ministres des Affaires étrangères, qui a repris lundi à Genève, est centrée désormais autour d'une seule question : les ministres réussiront-ils — ou non — à se mettre d'accord sur une solution provisoire au problème de Berlin ?

Les positions sont les suivantes :

1° Les Russes : Ils proposent que pendant une période de dix-huit mois une commission paritaire (chacune des deux Allemagnes étant représentée par le même nombre de délégués) étudie un nouveau statut pour Berlin. Mais dès maintenant les Russes demandent que la garnison occidentale de Berlin — 11.000 hommes — soit réduite à 3.000 ou 4.000. Ils demandent également que cessent de part et d'autre toutes activités « subversives ». Enfin, la délégation soviétique demande l'assurance qu'aucune arme nucléaire ne sera entreposée à Berlin-Ouest.

2° Les Américains : Ils considèrent le délai de dix-huit mois comme insuffisant et souhaitent l'étendre à trente mois (principalement pour des raisons de politique intérieure, le président Eisenhower ne souhaitant pas que les problèmes de Berlin resurgissent avant la fin de son mandat présidentiel). Ils avaient également demandé qu'à la conclusion de ce délai de trente mois, si aucun accord n'était intervenu, de nouvelles négociations à quatre s'engagent sans que les Russes remettent en question le statu quo unilatéralement. Sur ce point, M. Gromyko a donné des assurances précises.

La délégation américaine ne veut pas, d'autre part, réduire la garnison de Berlin de plus de 2.000 à 3.000 hommes. (Officiellement, les Américains parlent de réduction « symbolique » pour ne pas heurter les Allemands de l'Ouest qui affirment qu'une telle concession serait déjà très grave.)

Enfin, toujours à la demande des Allemands de l'Ouest, les Américains demandent que la commission panallemande ne soit pas paritaire, mais que l'Allemagne de l'Ouest y dispose d'une majorité de 25 contre 10. Sur ce point, cependant, les diplomates américains avouent que leur position n'est pas ne varietur.

3° Les Anglais : Ils considèrent que l'engagement pris par M. Gromyko de ne se livrer au terme de la négociation panallemande à aucun acte unilatéral, domine toute l'affaire. Devant cette garantie, ils estiment que les Occidentaux doivent faire toutes les concessions nécessaires sur les autres points qui leur apparaissent comme secondaires.

4° Les Allemands de l'Ouest : Ils affirment que l'Occident ne peut pas aller au-delà d'une réduction « symbolique » des effectifs de leur garnison à Berlin (malgré l'argument judicieux que leur opposent les Américains, à savoir que ce ne sont pas 11.000, 8.000 ou 3.000 hommes qui seront capables de défendre Berlin en cas d'attaque soviétique et qu'il s'agit donc en tout état de cause d'une présence « symbolique »). Ils déclarent d'autre part qu'ils ne siégeront pas à la commission panallemande si elle est composée sur une base paritaire. De toute façon, ils se montrent très irrités de la tournure prise par la conférence car, disent-ils, ce que souhaitaient les Russes, c'est qu'on ne s'occupe que du problème de Berlin et ils ont gagné.

5° Les Français : Ils soutiennent énergiquement les prises de position des Allemands de l'Ouest, à la grande irritation des diplomates anglais et américains.

Quelles sont les chances d'un accord ? Tout dépend de l'issue d'une négociation intérieure au camp occidental qui oppose en fait, d'une part les « intransigeants » (Allemands de l'Ouest, Français et militaires américains) aux « possibilistes » (les Anglais d'abord et les représentants du département d'Etat américain). Ces derniers sont prêts à faire des concessions pour faire aboutir la conférence : quelques satisfactions de prestige seraient offertes aux Allemands de l'Ouest et on laisserait à la France le temps de faire exploser sa bombe A (les Américains disent : « C'est un caprice qu'il faut Lui passer »), avant de soumettre à la conférence au sommet, qui pourrait se réunir en septembre, le problème des essais nucléaires.

A pied, à cheval et en voiture, sans compter l'avion et la tondeuse automotrice, on commémore cette année l'exploit de Blériot.

Je ne doute pas que les concurrents de la course Londres-Paris n'arrivent tous à vaincre la Manche. Dans le monde où nous vivons, ce ne sont ni les distances matérielles ni les obstacles physiques qui constituent les véritables difficultés des relations internationales. Franchir l'abîme qui sépare Washington de Moscou n'est pas plus difficile que franchir le bout de rue qui sépare Berlin-Est de Berlin-Ouest.

L'AUDACIEUX exploit de Blériot pouvait, en son temps, symboliser la jeune Entente cordiale d'autant plus méritoire que le chemin Paris-Londres passait alors par Fachoda. Je ne suis pas certain qu'en 1959 une traversée psychologique de la Manche ne soit pas une entreprise plus ardue qu'à l'époque de Blériot. Si, au lieu d'emprunter la voie maritime ou aérienne, un concurrent de cette course commémorative s'avisait d'emprunter la voie diplomatique, je me demande s'il arriverait au but sans s'égarer, car il lui faudrait faire plusieurs fois le tour de la terre.

Mais peut-être suis-je indûment pessimiste. Peut-être, au contraire, cette course offre-t-elle la solution tant recherchée des problèmes mondiaux. Pourquoi ne pas organiser de pays à pays, de bloc à bloc, de gigantesques courses de la paix ?

HOMMES d'Etat et diplomates seraient invités à s'y inscrire. Par tous les moyens, ils essaieraient de relier leurs capitales respectives, ainsi que leurs principales villes.

On les convaincrait aisément, car ils y songent déjà. Il suffirait de leur interdire comme moyen de transport la fusée balistique ou le projectile intercontinental.

R. ESCARPIT.

RETOUR A LYON

LE meeting préparé à Lyon par quinze organisations démocratiques s'est tenu comme prévu mercredi dernier à la Maison du Peuple.

Il s'agissait de faire la démonstration en plein Lyon que les bandes extrémistes qui forment, sous la direction d'un certain Louis Thomas (ancien milicien et ancien du Corps Expéditionnaire d'Indochine) les Services d'Ordre de l'U.N.R. et des Indépendants, et qui ont l'habitude de faire la loi dans la ville depuis un an, ne sont pas les plus fortes.

Le maire, M. Louis Pradel, avait reçu une délégation des hommes de Thomas qui avaient « cassé » à coups de matraques et de ceinturons la première réunion organisée dans la ville par la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie (F.N.A.A.). Et, devant leurs menaces, il avait décidé d'interdire toute salle municipale aux organisations démocratiques.

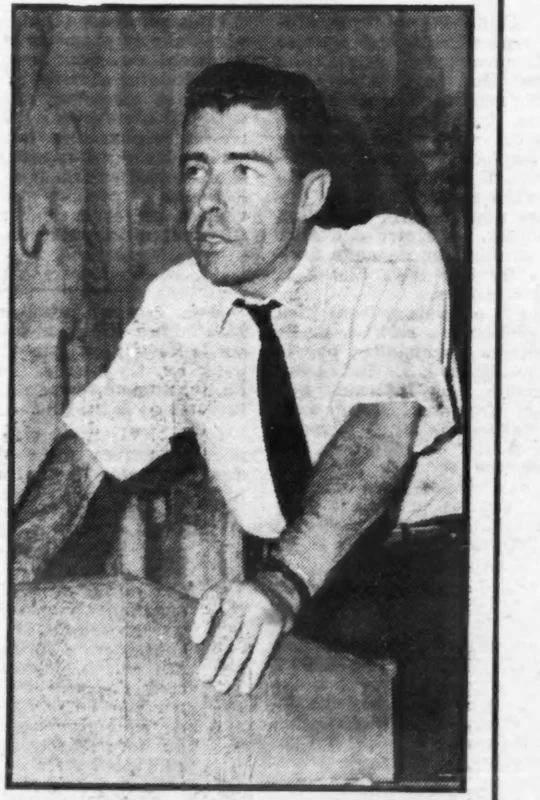
Quand une autre salle non municipale fut trouvée et mise en état, le préfet, M. Ricard (qui travaille en étroite collaboration avec le général Descours, activiste du 13 mai, promu récemment à cinq étoiles) manifesta l'intention d'interdire purement et simplement toute réunion. Mais le ministre de l'Intérieur n'accorda pas cette interdiction. Le meeting eut donc lieu.

Un jeune démobilisé de l'armée d'Algérie, M. Grégoire, membre de la F.N.A.A. du Rhône, monta seul sur l'estrade, devant près de 4.000 personnes et annonça : « Les fascistes ont juré que Servan-Schreiber ne parlerait pas à Lyon, et qu'ils l'en empêcheraient par tous les moyens... J'appelle à la tribune J.-J. Servan-Schreiber ! »

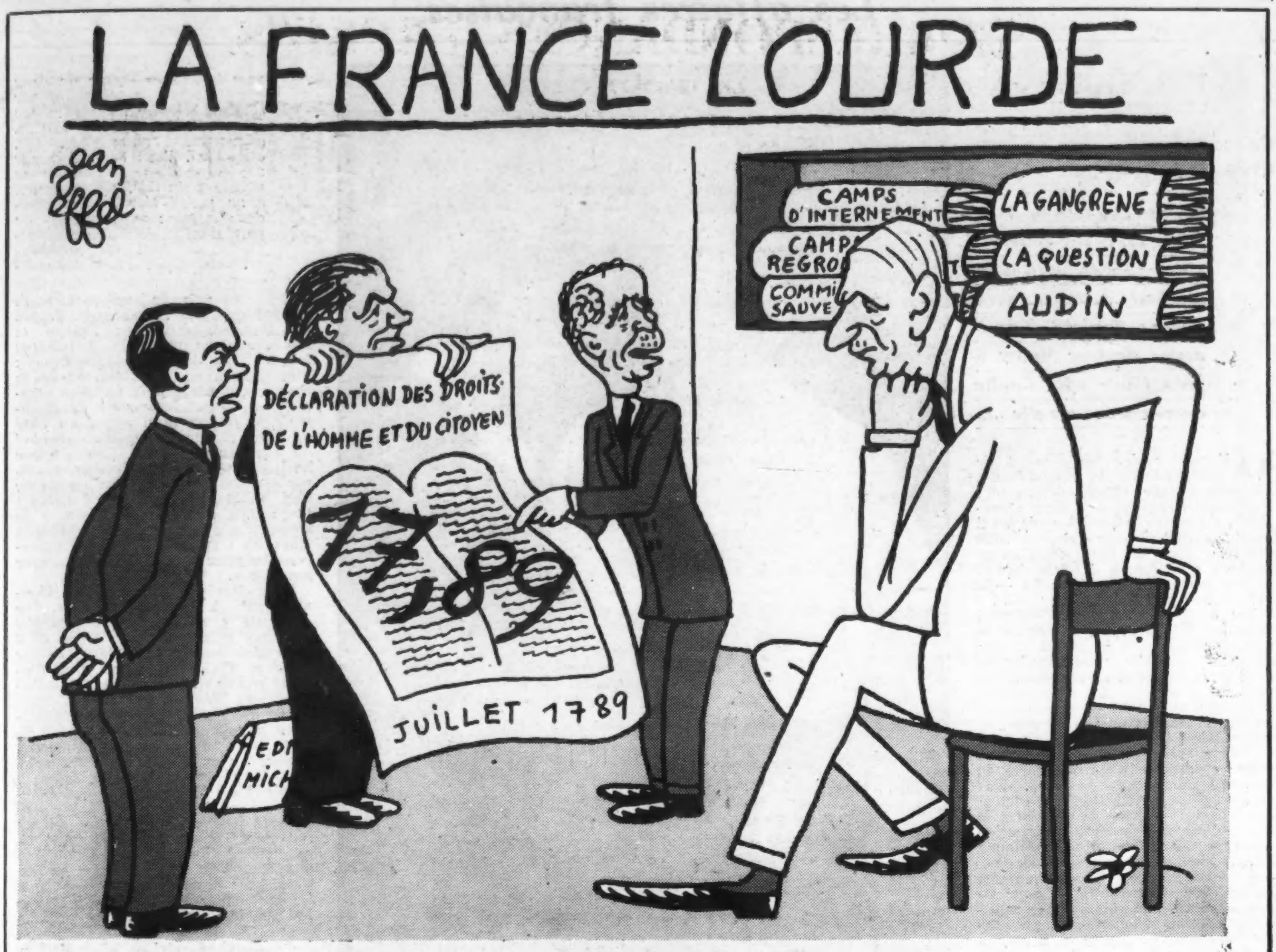
Au milieu d'un grand enthousiasme montèrent ensuite les quinze délégués d'organisations syndicales et politiques, dont Me Ambre (Comité de Défense des Droits et Libertés), M. Marius Martin (C.G.T.), M. Soubeiran (C.F.T.C.), M. Avocat (Syndicat Instituteurs), M. Lavastre (Ligue des Droits de l'Homme), M. Claude Bourdet (U.G.S.), M. Camille Valin (P.C.F.), etc.

Le meeting se déroula sans aucun incident pendant deux heures. Au même moment, les services d'ordre de Thomas se rassemblaient place Bellecour et, ne se trouvant qu'aux effectifs de cinquante, abandonnaient tout projet d'attaque. Ils avaient seulement réussi à faire, pour la première fois à Lyon depuis mai 1958, l'union de la gauche.

Le soir, J.-J. Servan-Schreiber étant retourné seul, avec cinq gardes du corps des Anciens d'Algérie, à sa chambre d'hôtel, cours Gambetta, pour partir prendre le train, une vingtaine de matraqueurs des équipes de Thomas cernèrent l'hôtel avec trois voitures pour faire le coup qu'ils n'avaient pu tenter sur le meeting. Une sortie en force, protégée par les Anciens d'Algérie, vers l'autoroute de Paris, permit de déjouer leur plan, et d'éviter tout incident.



J.-J. SERVAN-SCHREIBER A LYON.
Les fascistes avaient juré...



— Quant aux Grands Principes, ils vaudront dix-sept, virgule, quatre-vingt-neuf...

LUTTE OUVERTE POUR LES TÉLÉSPECTATEURS

● Les principaux groupes de presse français s'intéressent activement à la clientèle, sans cesse en augmentation, des téléspectateurs (1). Plusieurs organes, qui leur sont destinés, verront le jour d'ici la fin de l'année.

C'est le groupe Del Duca (« Paris-Journal », « Nous Deux », « Secrets de Femmes ») qui a pris le premier le départ avec « TV-Ciné-Actualités », qui en est à son huitième numéro. M. Del Duca a déjà décidé de modifier la formule originale. Il vient de licencier la totalité de l'équipe formée par M. Michel Gall et par M. Philippe Boegner (directeur de « Paris-Journal » et « conseiller » de « TV-Ciné-Actualités ») (six journalistes, un photographe, deux maquettistes, un dessinateur, une secrétaire, soit onze personnes en tout). C'est M. Pierre Laforêt, producteur de plusieurs émissions d'Europe N° 1, qui a constitué la nouvelle équipe. Sa tâche sera de rendre « TV-Ciné-Actualités » plus « populaire » et moins luxueux. (M. Del Duca souhaite limiter ses frais au moment où il prépare le relancement de « Paris-Journal » sous le titre de « Paris-Jour », formule « tabloïd » très proche du « Daily News » de New York).

Le second partant sera sans doute le groupe Prouvost (« Paris-Match », « Marie-Claire ») avec « Télé pour Vous », qui serait vendu assez bon marché (35 ou 40 francs), format et style « France-Dimanche » en typographie. L'équipe de « Télé pour Vous » sera animée par M. Jean-François Devay, ancien rédacteur en chef de « Jours de France », et M. Sallebert, correspondant à Londres de « Paris-Match » et producteur à la Télévision française.

Autres partants possibles : le groupe Amaury (« Le Parisien Libéré », « Carrefour », « Marie-France ») et le groupe Franpar (« France-soir », « Elle », « France-Dimanche », « Le Journal du Dimanche »).

(1) Il y a actuellement 1.200.000 postes de télévision en France. Avec la seconde chaîne prévue pour 1960, on calcule qu'il y aura 3 millions de postes en service dans un an et demi. Ce qui fait environ le double de lecteurs de programmes.

DEUX MÉTHODES DE PROPAGANDE

● Dans un article du « Monde » relatif au « Sahara an III », M. Henri Chatrier donne la parole à un animateur de centre « d'action psychologique » :

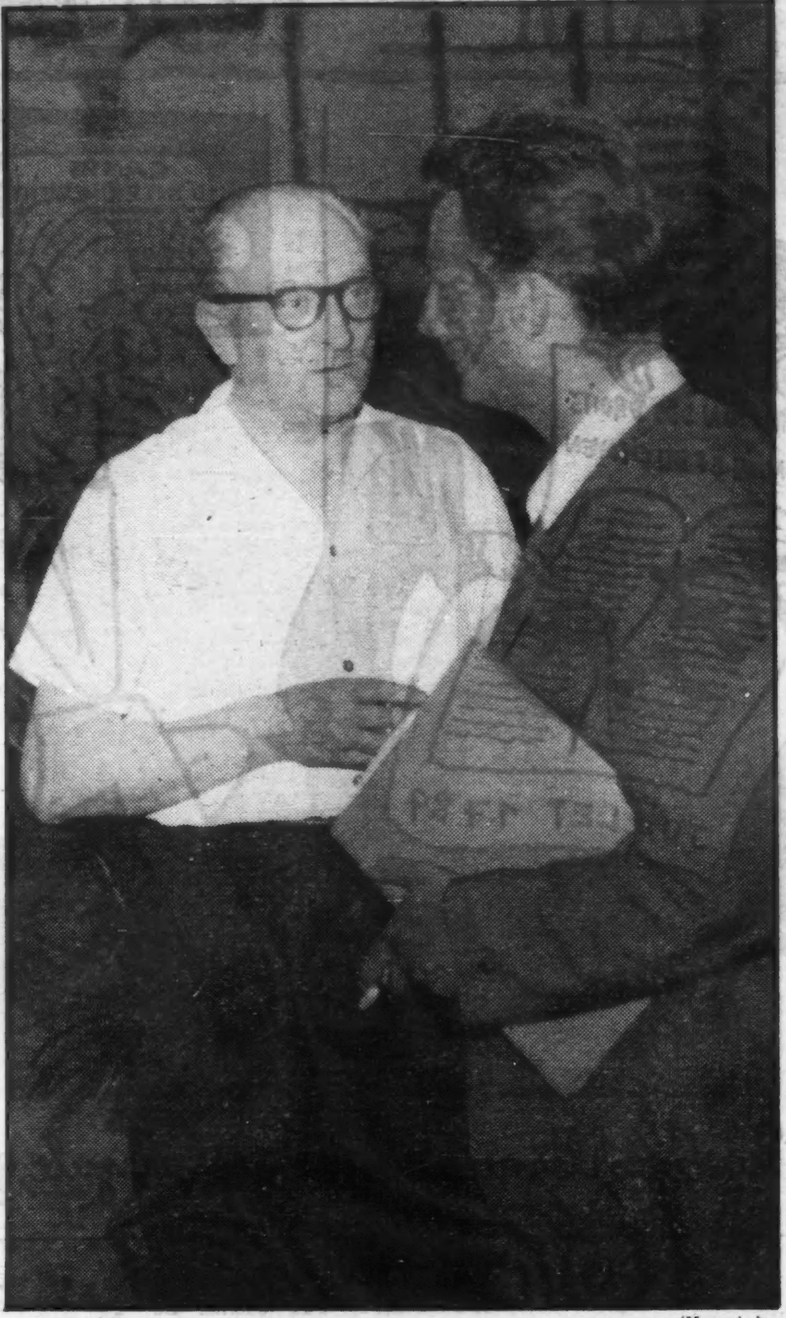
« Si vous m'aviez vu le jour du référendum ! J'ai tant distribué de bonbons et de savonnettes que j'en étais crevé !... Je n'en pouvais plus, j'avais mis tout le paquet : toute la journée, j'avais crié dans le micro : « Votez oui et vous serez riches ! »

Dans une enquête sur la Chine nouvelle, M. Lucien Bodard explique dans « France-soir » les méthodes mises en œuvre pour démontrer à six cents millions de Chinois les bienfaits de la « révolution communale ». La phrase-clé est la suivante : « Les communes du peuple sont les échelles menant au ciel. »

POLITIQUE

Conversations avec Guy Mollet

● *Jean Cau a passé trois jours avec les congressistes S.F.I.O., et il a eu plusieurs entretiens avec leurs leaders. Confidence de Guy Mollet à Jean Cau : « De Gaulle a une chance sur dix... »*



GUY MOLLET AVEC JEAN CAU
« Oui, bien sûr, parlons... »
(Marquis.)

« AU *milieu des tempêtes et de vertigineuses interrogations,* s'écriera Arthur Conte, député des Pyrénées-Orientales, *le parti socialiste...* » Quelle chaleur ! Depuis jeudi matin, quelle chaleur dans la salle des fêtes d'Issy-les-Moulineaux où se tient — « *au milieu des tempêtes et de vertigineuses interrogations* » — le 51ᵉ Congrès national de la S.F.I.O. !

Les tables devant lesquelles sont assis les délégués sont couvertes de calicot rouge, la tribune est drapée de rouge, les balcons sont tendus de rouge, des faisceaux de drapeaux rouges sont accrochés aux murs rouges, le plafond de la salle — où tournoient six ventilateurs géants — est peint en rouge. Ainsi, le 51ᵉ Congrès du parti socialiste, pendant quatre jours, va siéger et mijoter dans une sorte de bain de sang et de chaleur... dans un bain de sang tiède. Lorsque sortent les délégués — pour se ruer vers le bar, aspirer une goulée d'air incolore (dans la salle, l'air lui-même donne l'impression d'être vapeur rouge) ou, en fin de séance, s'écouler en flot harassé sur les trottoirs — pour un peu je ne m'étonnerais pas s'ils apparaissaient tout maculés de sang comme des bouchers avec, entre les dents, un couteau.

Mais c'est sans doute que je transpire jusqu'à l'âme ; mais c'est sans doute cette chaleur et tout ce rouge qui me rendent visionnaire. Que je m'évente et m'éponge, et aussitôt se désenchantent les délégués. Ils ont, en vérité, d'excellentes têtes de Français moyens, des accents rassurants d'éternelles provinces, des gestes ronds, des propos (surpris à travers les groupes qui stagnent devant le bar) tout à fait inoffensifs.

— Dis, comment tu t'es débrouillé pour avoir les tournées Karsenty chez toi ? Ton budget est de combien ?

Ou (il s'agit du Tour de France) :

— Tu as payé cher pour qu'il passe dans ton bled ?

Ou bien :

— Le Conseil municipal a envoyé une délégation au préfet et lui a dit : « L'affaire du terrain de sport, monsieur le préfet... »

Ou encore :

— Alors, tu es toujours principal de ton collège ?

Ou enfin :

— Ça va à l'E.D.F. ? Toujours excité par la planification ?

Une France bien sage

Maire, conseiller, principal de collège, administrateur municipal, fonctionnaire moyen ou petit, employé... toute une France bien brave et bien sage est venue transpirer en bras de chemise entre ces murs. Toute une France dont la « Dauphine », l' « Aronde » ou la « 403 » encombrent la rue principale d'Issy-les-Moulineaux. Toute une France qui ne ferait pas de mal à une mouche.

Samedi, après que les délégués des « partis frères » eurent apporté à la tribune leur salut à la S.F.I.O., les congressistes ont chanté l' « Internationale ». Je les ai observés : un sur dix articulait les paroles du vieux chant révolutionnaire ; d'autres balbutiaient un vague « *Ta... ta... ta...* » ; d'autres se taisaient. Sans le secours du disque qui, à travers les haut-parleurs, déversait le chant, celui-ci se serait effiloché par bribes et tristement se serait éteint. Quatre-vingts pour cent des délégués en avaient oublié les paroles...

Et, pourtant, je ne peux me défendre d'une certaine émotion. Qui me vient de là : membres du service d'ordre — en chemise bleue et cravate rouge, brassard rouge frappé des trois flèches — et qui ont des « têtes d'ouvriers socialistes » ; drapeaux de tous les pays du monde qui mêlent leurs plis devant la façade de l'immeuble ; délégués — quelques-uns — qui arborent fièrement l'insigne du parti ; et celui-ci, trapu et tranquille, qui se charge les bras, devant le stand des livres, des œuvres de Guesde, de Blum et de Jaurès ; et celui-là, aux lunettes d'instituteur et à la mine studieuse, qui me demande (ignorant ma qualité de journaliste) si je n'ai pas vu le « *camarade X...* ». Avant d'être cette tristesse de juillet 59, ce rouge de théâtre et cette chaleur corruptrice de toute volonté et de toute mémoire, avant d'être ces propos autour de la possibilité « *d'avoir* » les tournées Karsenty ou le Tour de France « *dans son bled* », avant d'être cette « Internationale » enregistrée sur disque, c'était cela le parti socialiste : ces « têtes d'ouvriers », ce militant, cet autodidacte, cet instituteur et ce mot de « camarade » chargé de toute la fraternité de la terre.

Le « rapport général d'activité » a été adopté — ce jeudi matin — à l'unanimité moins dix abstentions. Qui demande la parole ? Personne. Deux autres rapports sont également adoptés sans autre forme de procès. A midi, le congrès a déjà une demi-journée d'avance sur l'horaire. A ce train d'enfer, je me vois déjà sous la douche, congrès en poche, au terme de cette première journée.

Soudain — coup de frein — cinq ou six orateurs défilent à la tribune pour parler « *du taux des cotisations* ». Pour moi, j'entends du chinois : Bandou estime que les timbres nᵒˢ 1, 2 et 3 doivent rester facultatifs ; Bouctot est partisan de l'augmentation du timbre...

Les délégués s'épongent, se lèvent, lisent le journal, filent vers le bar. Je regarde l'heure : midi. Je consulte le « *programme des travaux* » et m'aperçois que l'ordre du jour de la première journée vient, en 90 minutes, d'être épuisé. Je m'aperçois aussi d'une autre chose : c'est que la majorité des délégués se moquent éperdument du fonctionnement « *technique* » de la machine du parti, de cette prose que sont la trésorerie, la tenue des fichiers, les courrier et circulaires, les prises de matériel, etc. Je me dis que l'individu qui, sacrifiant à la prose, doit mettre son nez là-dedans et, retroussant ses manches, plonger les mains dans les pièces de cet « *appareil* », doit détenir une singulière puissance. Je m'aperçois enfin que toutes ces questions (vie administrative du secrétariat, trésorerie, organisation, propagande, éducation, presse, etc.) sont traitées en 192 pages dans « le rapport général d'activité » et que son auteur s'appelle Guy Mollet.

— Que voulez-vous, Mollet tient l'appareil...

Dans les cuisines

Dix, vingt fois j'ai entendu les délégués soupirer, comme un regret, cette phrase. A quoi je répondais que le parti socialiste n'étant pas aussi sévèrement structuré que le P.C., il était peut-être possible, pour des militants actifs, de s'occuper de cet « *appareil* ». Dix, vingt fois, j'ai vu des épaules se lever en un mouvement découragé. Alors, un délégué :

— Ne dites pas mon nom, mais voici la vérité : les Moch, Pineau, Gazier, Defferre, Laurent se considèrent comme des ténors, comme des « politiques »... L'appareil, ça les ennuie, ils s'en foutent : c'est la cuisine. Mollet, lui, c'est un accrocheur. Sa supériorité, c'est qu'il croit à ce qu'il fait, dur comme fer, et qu'il accepte de passer sa vie dans les cuisines. Le parti est devenu peut-être ce que Guy Mollet en a fait, mais Guy Mollet y croit ! En ce moment, il a « repris le bâton du pèlerin » comme il dit et à travers la France donne de deux à trois réunions publiques par semaine. Il prend contact avec les fédérations, sonde l'un, admoneste l'autre, contrôle, conseille... Vous compterez sur vos doigts d'une seule main les membres du C.D. qui se livrent à un pareil travail... Le paradoxe est là : nous sommes un parti dont la direction est d'appareil et dont les membres deviennent peu à peu des radicaux.

Les « ténors », ce jeudi après-midi, entrent en scène : Leenhardt, député des Bouches-du-Rhône ; Pineau et Moch, anciens ministres. Leenhardt fait le bilan de l'expérience Pinay ; Pineau souligne « *l'isolement de la France qui n'a jamais été plus complet (...). Il est impossible de maintenir la fiction d'un appui au chef de l'Etat et d'une opposition au chef du gouvernement* » ; il se déclare hostile (ce sera un leitmotiv repris par plusieurs orateurs) aux visites de Guy Mollet à de Gaulle et à Debré ; il constate que pour l'Algérie, « *la situation n'a pas évolué dans un sens favorable* » et que « *nous nous enfonçons les yeux fermés dans une guerre sans fin* ».

Jules Moch, qui ressemble étonnamment à ses caricatures, se demande « *si le remède ingurgité n'est pas plus grave que le mal qu'il prétendait guérir (...). Notre devoir est donc dans l'opposition, dans l'intransigeance laïque, dans le ralliement des démocrates, dans l'effort permanent pour traduire les aspirations populaires.* » Assis en bout de table, juste au pied de la tribune des orateurs, Guy Mollet en chemisette Lacoste (sans jeu de mots, hélas !) prend inlassablement des notes. Lorsqu'il relève la tête, le reflet des projecteurs joue sur ses lunettes qui en renvoient l'éclat. Il ne pipe mot et, ce matin, lorsque Guille, ancien ministre, s'est tourné vers lui en s'écriant : « *Et je te dis, Guy, que les contacts avec de Gaulle et Debré...* », il n'a pas bronché.

« Opposition à quoi ? »

Il allume cigarette sur cigarette. C'est un fumeur invétéré. Il laisse tranquillement « *l'opposition* » épuiser ses cartouches, déposer ses motions et aller à la bataille en ordre dispersé. Pendant trois jours, rivé sur sa chaise, cigarette aux lèvres, reflets sur les lunettes, il écoutera. Il sera — dans cette salle tantôt houleuse, tantôt paralysée de torpeur, tantôt aspirée à moitié ou aux trois quarts vers la fraîcheur et les bars — le seul élément stable, le seul éternel présent.

— Oui, bien sûr, parlons...

La voix est un peu rauque. Il me regarde avec un éclair de curiosité dans ses yeux très bleus aux paupières légèrement rougies de fatigue derrière les lunettes à grosse monture d'écaille. Il a des cils quasi blancs. Un regard bleu, lourd et... gros. Une minuscule moustache blond-roux d'homme quasi imberbe. Des bras vraiment très blancs. La nicotine a jauni les doigts de la main droite. La bouche est mince. Les lèvres sont avalées. Il parle avec des relents prononcés d'accent « Ch'timi » et parfois avec des intonations populaires d'homme habitué à s'expliquer dans les corons.

— Qu'on a failli attaquer la Guinée en mars dernier, comme l'a dit Pineau ? Première nouvelle. Ché pas d'où il a tiré ça...

Guy Mollet avale d'un trait une citronnade, refuse un sandwich. Il fume. Il parle « en copain », regarde « en copain » ; ce regard lourd et bleu, cette voix un peu rauque ont leur réelle séduction.

— Est-ce que l'opposition à laquelle vous avez à faire face est plus forte dans ce congrès que dans les précédents ?

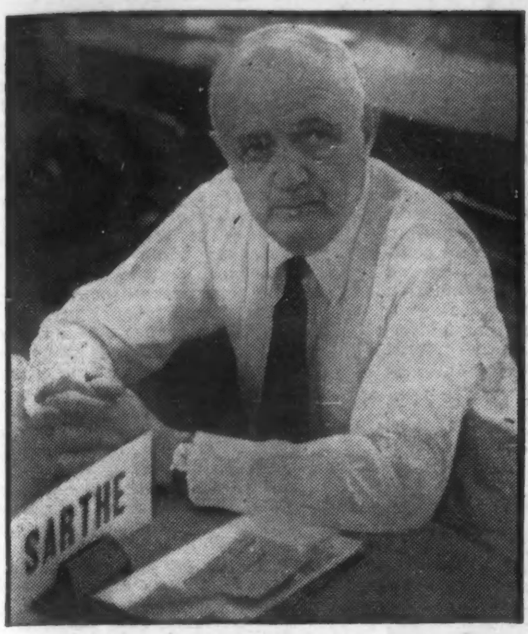
— Opposition à quoi ?

— A votre personne, à Guy Mollet.

— Ils ont parlé de fautes, mais ne m'ont pas mis personnellement en cause. Que voulez-vous, la direction du parti ne fait jamais qu'appliquer les décisions prises au moins par les trois quarts du parti.

— Oui, mais...

— Oui mais il y a la politique que j'incarne, je sais. Mais je ne l'incarne jamais qu'au nom du parti et mandaté par lui. Et d'ailleurs, chuis d'accord... Je ne leur reproche qu'une chose : de remâcher le passé, de ressasser, de piétiner. La gauche est passéiste, vous êtes — vous aussi et votre journal — des passéistes. « La gauche française,



M. Christian Pineau

M. Tanguy Prigent (*à gauche*)
« Ce qui nous a usés, c'est le pouvoir. »

(Marquis.)

M. Jules Moch

me disait Ben Gourion, *passe son temps à expliquer et à se lamenter. » Il a raison. C'est ça, la gauche française. Mais, bon Dieu, le présent n'est pas assez grave pour qu'on relève le nez de sur le passé ? Tous les reproches qui me sont faits, par exemple, ont trait au passé...*

— *Lesquels ?*

— *Vous savez bien, les trois dates-clefs : 6 février 56, Suez, le 13 mai...*

— *Et...*

— *Attendez, j'y répondrai dans mon discours, une fois de plus. Ah ! le 13 mai ! Qu'est-ce qu'on arrive à oublier ! Jules, il était au gouvernement, sous Pflimlin. Avec moi. Et, brrr !... il aurait fallu l'entendre...*

« De Gaulle, c'est un anglo-saxon »

Guy Mollet secoue la main, comme effrayé — brrr ! — à la pensée de ce que disait « Jules » à l'époque. Il reprend :

— *Et aujourd'hui, va pour l'opposition totale ! Non... Ils ne comprennent pas. Je vais vous dire : de Gaulle c'est un Anglo-Saxon.*

— *C'est-à-dire ?*

— *C'est un pragmatique. Il tient compte des faits. Il ne sait jamais à l'avance ce qu'il va pouvoir faire... Tenez, pour l'Algérie, il a une solution qui va loin, très loin...*

— *Qui va où ?*

— *Dans notre sens, dans votre sens. Une solution très libérale. Je le sais et autrement que par des conversations... Je-le-sais ! Mais il y a les ultras, il y a l'Armée, il y a l'U.N.R.... Il faut — contre tout cela — l'aider à imposer cette solution libérale.*

— *L'exemple des « gaullistes de gauche » prêts à l'aider et abandonnés à leur sort...*

— *Ça n'était pas à de Gaulle de bouger. Il joue serré. C'est à nous de nous remuer et de l'aider.*

— *Vous parlez quand ?*

— *Samedi... Allez, salut, Cau.*

Vendredi. — La salle est encore plus rouge. La chaleur encore plus étouffante. Tous les délégués sont à leur place lorsque monte à la tribune Albert Gazier qui, murmure-t-on, « *va casser la baraque* ». Guy Mollet ouvre son dossier de notes. Gazier parle :

— *Socialement, de Gaulle est un homme de droite et c'est toujours vers la droite que l'arbitrage a tendu et porté. Pour l'Algérie, il n'est ni juste ni bon de dire que seul de Gaulle peut régler l'affaire. C'est une politique et non un homme qui réglera l'affaire algérienne. Depuis le 13 mai 58, de Gaulle s'est privé des moyens de faire ce qu'il veut. Ce qui compte, c'est ce qu'il peut (...). Mais (...) je ne suis pas d'accord avec Tanguy-Prigent sur sa position quant au secrétariat général : il ne peut être question d'expliquer des désaccords par des problèmes personnels. D'ailleurs, les positions du secrétariat ont été approuvées par les trois quarts du parti socialiste !*

Guy Mollet lève la tête, s'appuie sur un coude, observe la salle. Il a gagné. Je jurerais qu'il soupire d'aise. Après cela, il n'aura plus qu'à regarder Defferre et Gazier s'entre-déchirer pour savoir s'il est vrai (Defferre) ou non (Gazier) que « *de Gaulle est le mieux placé pour mettre un terme au conflit algérien* ». Planqué derrière ses lunettes, Mollet compte les coups. Que Defferre ait demandé que les mots « d'autonomie interne » figurent dans une motion sur l'Algérie, c'est moins grave...

— *Alors ?*

Alors, Guy Mollet commence à prendre goût à nos conversations. Moi aussi.

— *Il y a une chose que je vais vous expliquer. Autrefois — du temps de Paul Faure — le parti n'était pas organisé du tout de la même façon. Il y avait Blum, mais qui était Blum ? Statutairement, rien. Il était Blum, l'arbitre, une sorte de président.*

— *Le sage ?*

— *Si vous voulez. Aujourd'hui, sans me comparer dans un sens à Paul Faure et dans l'autre à Blum, j'assume les deux fonctions. Et que se passe-t-il ? Ceci : c'est qu'au lieu de voir la minorité et la majorité s'affronter discours après discours, c'est d'abord les gars de la minorité qui parlent si bien que journaux, presse, radio, etc. — et l'aspect même du congrès — peuvent laisser croire qu'il n'y a que des opposants à la S.F.I.O. En réalité, c'est parce que la majorité me laisse le soin de répondre, en dernier, à tout le monde. Mais il y a déséquilibre apparent : d'un côté dix, quinze ou vingt orateurs, de l'autre moi. Parce que j'assume les deux rôles dont je vous parlais tout à l'heure. Vous comprenez ?*

Un virtuose

— *Très bien. Est-ce qu'il y a crise de militants à la S.F.I.O. ? Combien êtes-vous ? Est-il vrai que le parti se bureaucratise, devient « administratif » ?*

— *Il y a un grave danger. Nous sommes 100.000 inscrits, 110.000... Ça ne varie pas. Mais sur le nombre, nous avons plus de 60.000 élus. D'un côté, que nos membres soient des élus nous donne une assise, un ancrage dans le pays, une sécurité ; de l'autre, ça peut être un danger. Du côté des jeunes, nous avons les mêmes difficultés que toutes les autres formations politiques. Aujourd'hui, les jeunes sont soucieux d'égalité ; la liberté, ils éprouvent de moins en moins ce que c'est.*

— *Le P.S.A....*

— *Il nous nuit. Mais ils ne peuvent réussir... Il n'y a pas de précédent. Et on commence par se détacher de la S.F.I.O. ; ensuite, comme ce brave Depreux, par accepter que les « bolchos » protègent vos réunions, puis...* (main qui décrit une courbe descendante pendant que les doigts effritent une invisible matière).

— *Vous parlez toujours demain ?*

— *Oui, vers les onze heures.*

Maintenant, tous les « ténors » — sauf le secrétaire général — ont chanté et il ne fait de doute pour personne que le député d'Arras va l'emporter une fois de plus. Pourtant, il y a comme un suspense dans l'attente qui précède le discours de Guy Mollet. Sur le balcon, deux délégués discutent à l'ombre des drapeaux rouges en matière plastique. Molletistes ? Pas molletistes ?

— *Ce qui nous a usés*, dit l'un, *c'est le pouvoir. Nous nous y sommes endormis. Nous y avons pris des habitudes... Des clans, des groupes, des sectes se sont formés. Pour détériorer un parti de gauche, rien de tel que de lui donner des responsabilités dans le cadre d'une démocratie capitaliste. La réaction ne s'y est pas trompée et comme elle a liquidé le vrai radicalisme...*

— *On n'en est pas là*, dit l'autre.

— *Pas encore...*, dit le premier.

Dans la salle, Arthur Conte, député des Pyrénées-Orientales, roule l'r catalan et joue les présentateurs en attendant que Guy Mollet — dont il fait l'éloge — entre en scène. Les applaudissements qui saluent la fin de son discours se continuent pendant que le secrétaire général monte à la tribune. Les délégués se carrent sur leur chaise ; la salle, pleine à craquer, se dispose à l'attention. Pendant près de trois heures, compulsant une liasse de dossiers ordonnés en chapitres, Guy Mollet parlera. Il ne lit pas. Il improvise. Un bref coup d'œil, parfois, sur les notes et le développement suit, sans une hésitation, sans que la phrase trébuche, sans que l'ora- →

teur bute devant la transition. Ah ! franchement, c'est du beau travail ! Tel l'unique Horace survivant abat les trois Curiaces lancés à sa poursuite, Guy Mollet liquide ses adversaires les uns après les autres.

Pour le témoin que je veux être, la technique « pure » de ce match force l'admiration. Il y a des moments dans les westerns où le méchant cow-boy massacre tous les honnêtes gens de la ville en cinq ou six giclées de revolver. La morale n'y trouve pas son compte, mais le spectateur, en attendant les justices finales, accorde que le méchant manie le colt en virtuose.

« En pariant sur l'infarctus... »

Moch, Pineau, Gazier et d'autres dont l'obscurité des coulisses de la S.F.I.O. ne me permet pas, à travers les allusions de Guy Mollet, de distinguer le visage, tombent comme des mouches. Il y a l'attaque : « *Quelque sens de l'humour que j'aie, je n'arrive pas à oublier que j'ai eu auprès de moi des ministres socialistes...* » Il y a le débordement par les flancs : « *Une manière saine de m'attaquer est de déclarer comme Gazier : « Je préférerais une autre politique appliquée par Guy Mollet que la même politique appliquée par un autre. » Mais ne croyez-vous pas, camarades, qu'on ne peut bien faire que ce à quoi l'on croit ?* » Il y a le sentiment : « *Oui, par lassitude, non point par lâcheté, il m'est arrivé de songer au repos...* » Il y a le sarcasme : « *Je sais : il est devenu de bon ton d'évoquer le souvenir de ce lâche qui foutait le camp sous les tomates...* ». Il y a l'ironie : « *Il est évident, n'est-ce pas, que s'il n'y a pas eu de réaction populaire, au moment du 13 mai, c'est à cause de Guy Mollet !...* » Il y a le tacticien qui flatte : « *Je ne parlerai pas de la politique économique et sociale : que dirais-je d'autre qui n'ait été mieux dit par tous les orateurs ?* » Il y a enfin le politique qui, coup de barre à droite, coup de barre à gauche, arrive à donner l'impression de maintenir sa barque au milieu des courants. Quant au général de Gaulle, Mollet le distribue en morceaux : le de Gaulle-économique et social, il le jette aux fauves ; le de Gaulle-« algérien », il supplie qu'on l'aide ; le de Gaulle-atlantique, il l'admoneste ; le de Gaulle-« communautaire », il le félicite. Chaque délégué n'a plus qu'à faire tourner cette statue gaulliste montée sur pivot et l'arrêter pour en examiner le profil qui lui plaît. Mollet, lui, ce qu'il « *reproche à la gauche française, c'est de ne pas faire en sorte qu'au moment où de Gaulle en aura besoin, il puisse s'appuyer sur elle* ».

Les délégués applaudissent. Guy Mollet descend de la tribune. Pineau, les traits tirés et fripés, quitte la salle. Il me dit :

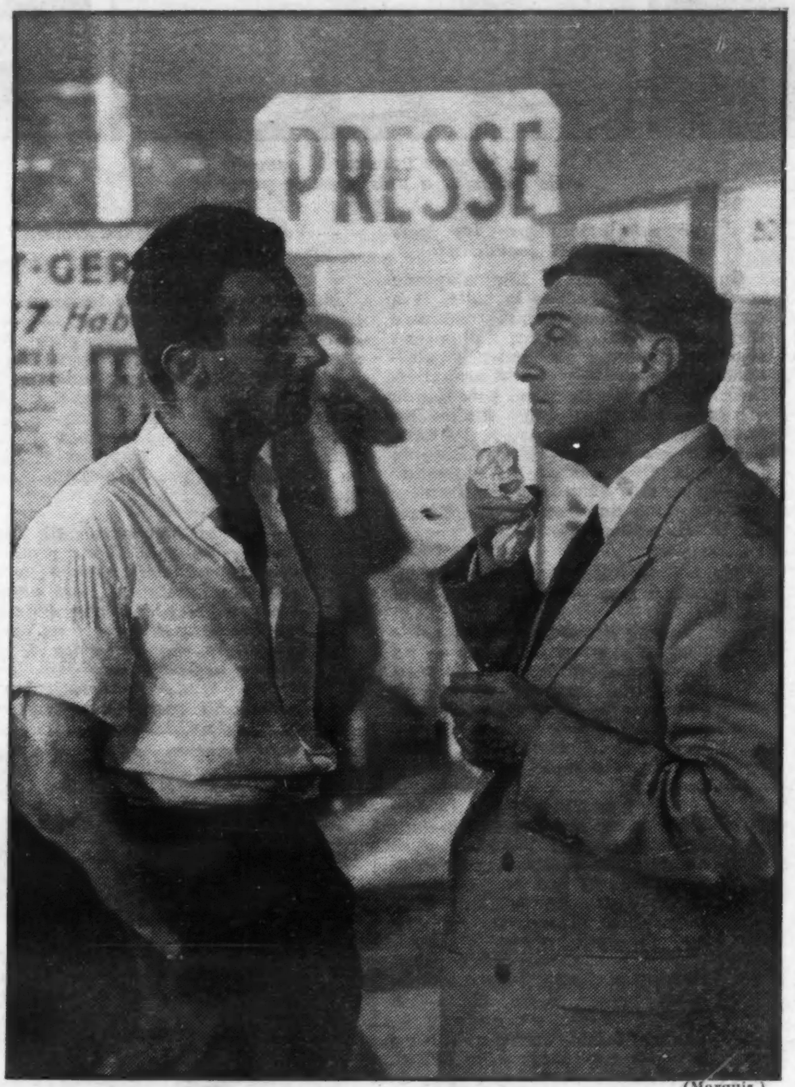
— *Nous allons continuer à être solidaires du régime. D'un régime incarné par un homme. Que celui-ci disparaisse et ? Supposez qu'il ait un infarctus... On ne fait pas de politique en pariant sur l'infarctus...*

Tanguy-Prigent, député du Finistère et leader de l'opposition « de gauche », est attristé. C'est un petit homme maigre qui, de temps en temps, pour me parler, ôte les lunettes noires qui lui rongent le visage et protègent ses yeux battus par la fatigue :

— *La S.F.I.O. est couverte de plaies. Nous souffrons non seulement de la faiblesse de nos effectifs, mais de notre composition sociale. Vous avez des régions où les propriétaires sont socialistes et les ouvriers agricoles communistes ; d'autres où les patrons sont socialistes et communistes les ouvriers ! Nous n'avons pas de politique de classe et plus la S.F.I.O. glisse vers le centre et la droite, plus les travailleurs, résignés, s'en vont vers le P.C. Nos positions sur l'Algérie déconcertent; notre attitude vis-à-vis de de Gaulle égare.*

— *Quelles sont les tendances ?*

— *Celle de Mollet qui accepte, vaille que vaille, de s'intégrer au régime : centriste. Celle de Lejeune : droite. Celle de Gazier, Pineau, Guille, moi-même, qui, avec des différences, n'acceptons pas de dissocier de Gaulle de Debré... La S.F.I.O. devrait de toute urgence déterminer un programme d'action de classe et ne plus jamais accepter — comme ce fut le cas pour le 13 mai — de reculer devant les dangers. Non, on n'a pas évité le pire. Aujourd'hui, les dangers sont plus graves et en face nous avons une armée qui a éprouvé sa force et son poids. Affaire Dreyfus, Boulanger, 6 février 34, chaque fois, l'armée avait été tenue en échec. Cette fois, nous avons cédé devant elle. Elle le sait.*



(Marquis.)

MAX LEJEUNE AVEC JEAN CAU
« *L'armée ne peut pas accepter...* »

La vieille maison

Max Lejeune, lui, n'a pas de ces inquiétudes. Il développe son dithyrambe en l'honneur de l'armée.

— *Le 6 février 56, c'est l'armée qui a protégé le Palais d'Eté. Le 13 mai, c'est l'armée qui a manifesté sa volonté de sauvegarder l'Algérie et de maintenir l'autorité qui s'écroulait. Si la République donne l'impression à l'armée qu'elle a agi, le 13 mai, conformément à l'intérêt national et ne lui en tient pas rigueur, l'armée ne tombera pas dans les aventures. L'armée ne peut pas accepter que ses sacrifices aient été inutiles. Pour ma part, je suis pour une Algérie absolument maintenue dans le cadre de la République.*

Max Lejeune parle. Eberlué, j'en oublie bientôt de l'écouter. Je le regarde : il est délégué de la Fédération de la Somme au 51° Congrès du parti socialiste... Décidément, « *la vieille maison* », comme disait affectueusement Léon Blum, est habitée — de Tanguy-Prigent à Max Lejeune, en passant par Guy Mollet — en 1959, par des locataires fort différents. Guy Mollet est assuré d'en conserver la gérance. De fait, entre Tanguy-Prigent qui prononce le mot d' « Indépendance » et Lejeune qui veut maintenir l'Algérie intégrée à la République, la thèse molletiste, la plus vague possible, favorable à une solution « *politique* » maintenant « *une association étroite avec la France* » sera adoptée. En politique générale, la thèse molletiste, tout aussi vague et insaisissable, de la confiance implicite à la politique algérienne du général de Gaulle et de l'opposition au gouvernement sans condamnation catégorique du régime, sera également adoptée. Confiant, avant que n'interviennent ces votes, Guy Mollet m'aborde comme — justement — je l'aborde.

— *Je vous ai trouvé faible sur le 6 février, Suez et le 13 mai*, lui dis-je.

— *Venez par-là, on sera tranquilles.*

— *Oui, le 6 février...*

— *Nous avions mal apprécié la situation et l'atmosphère algéroise. Si vous aviez vu ça ! De Maison-Blanche au Palais d'Eté, une foule hurlante, déchaînée et qui gueulait : « Mollet au poteau ! Catroux à la mer ! » Des prolos appuyés sur leur pioche qui gueulaient à pleins poumons.*

— *Et vous avez cédé. Du 6 février au 13 mai, la dégradation a été constante.*

— *Il faut connaître la réalité algérienne. Je vous dis qu'elle est dure, que les faits sont têtus. Ils résistent — et voyez comment ! — à de Gaulle lui-même. A propos de Suez, je ne l'ai pas dit, mais qu'est-ce qui a tout fichu en l'air ? L'intervention américaine! Rien d'autre! Quant au 13 mai, jamais, jamais une dictature ne s'est effondrée de l'intérieur. Or, la dictature militaire nous l'avions, j'en suis certain ! Souvenez-vous des événements des 14, 15, 16... Coty enjoignant à l'armée d'obéir et celle-ci refusant. Tous les syndicats algériens, y compris la C.G.T..* (Guy Mollet entend : F.O.) *et les enseignants faisant bloc contre Pflimlin !... De Gaulle nous a donné et nous donne un répit. Tenez, le gaullisme de Mauriac m'affole, mais sur le néant de la gauche, il dit des trucs justes. Pour Mendès, j'ai du respect et de l'estime, mais pourquoi ressasse-t-il éternellement le passé ?... Moi, mais bon Dieu de bon Dieu, mais fichtre non, je ne nie pas les fautes, les erreurs, les défauts d'appréciation commis... Je reconnais le passif, je l'endosse. J'endosse même tout ce que j'ai couvert sans souvent être au courant. Un chef de gouvernement qui ne se conduit pas ainsi n'est pas digne de l'être. Mais pourquoi ne pas apprécier la situation présente politiquement et ne pas se tourner vers l'avenir ? Vous croyez que je suis un ambitieux ? Ah ! si je l'ai jamais été, je vous assure que d'avoir goûté au pouvoir m'en a assez fait éprouver certaines vanités et que s'il ne s'agissait que de ma disparition du secrétariat général du parti pour que tout soit résolu, je passerais la main. Sur-le-champ ! Si ma seule personne était en cause, je me retirerais. Pourquoi la gauche ne s'unit-elle pas ? Je ne parle pas d'une fusion, c'est impossible, mais d'une sorte de Cartel, de Confédération : les radicaux, la Fédération des instituteurs, les syndicats libres, d'autres groupes...*

— *Y compris le P.C. ?*

— *J'ai dit : la gauche !*

— *Parce qu'il y a des allergies et notamment à votre personne.*

— *Mais non, pas à ma personne. Au passé, une fois de plus !*

— *Alors, vous jouez de Gaulle ?*

— *De Gaulle ne veut pas finir comme Pétain, croyez-moi. Il est prisonnier de son passé, de sa biographie. Outre cela, il est un fait politique. Pesons dessus ! On me reproche de le voir. Mais pourquoi ne pas le prévenir de la folie de sa politique économique ? Pourquoi l'isoler et l'abandonner à l'U.N.R. et à l'armée ? Pour les élections, vous savez la vérité ? On avait dit à de Gaulle: vous allez avoir deux cents indépendants et deux cents socialistes à la Chambre... Il a eu peur de se retrouver seul et a laissé l'U.N.R. l'utiliser.*

— *Mais ses chances aujourd'hui ?*

— *Neuf chances sur dix qu'il se casse la gueule !*

« Je joue mon honneur ! »

— *Et vous vous embarquez sur cette galère ?*

— *En ce qui concerne l'affaire algérienne, oui !*

— *Pourquoi ?*

— *Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Parce qu'on ne peut pas déchirer si légèrement la carte algérienne qu'est le fait politique de Gaulle.*

— *Le parti risque d'y laisser sa peau.*

— *Non, parce que sur les autres plans, notre opposition sera implacable.*

— *C'est rudement risqué. Soutenir ici, démolir là...*

— *Vous croyez que je ne mesure pas les risques ? Mais c'est mon rôle de les connaître et de les accepter... Je joue mon honneur, je le sais... Je le sais... Je joue mon honneur.*

Guy Mollet me tend la main, s'éloigne, revient sur ses pas.

— *Si je vous ai si souvent parlé, c'est parce que je voudrais que des gars comme vous, une équipe comme celle de votre journal, arrivent à comprendre le parti socialiste...*

Guy Mollet se perd dans la foule des délégués. Je m'ébroue. Le 51° Congrès du parti socialiste est terminé. Quatre jours d'étuve. Le plus vieux des partis de gauche français, le parti de Guesde, de Jaurès, de Blum, le parti socialiste de 36, s'incarne en un homme qui dit : « *Je joue mon honneur !...* » Maître de l'appareil, contrôlant lui-même — ou par personnes interposées — les trois fédérations qui, *à elles seules*, réalisent une majorité de mandats, « absorbant » toutes les contradictions et toutes les tendances d'une S.F.I.O. où cohabitent des Tanguy-Prigent et des Max Lejeune, dirigeant en fait d'un parti tricéphale mais qui a perdu sa vraie tête politique et se contente de refléter dans le miroir de ses tendances toute une société qui, d'un côté, ne se veut pas communiste et, de l'autre, s'effraie des « paras » lorsque surviennent les 13 mai, Guy Mollet, aujourd'hui, est *le fait politique français le plus représentatif*. Hélas !

JEAN CAU.

Un grand film international

Une exclusivité KODAK

Connaissez-vous le KODACOLOR ?

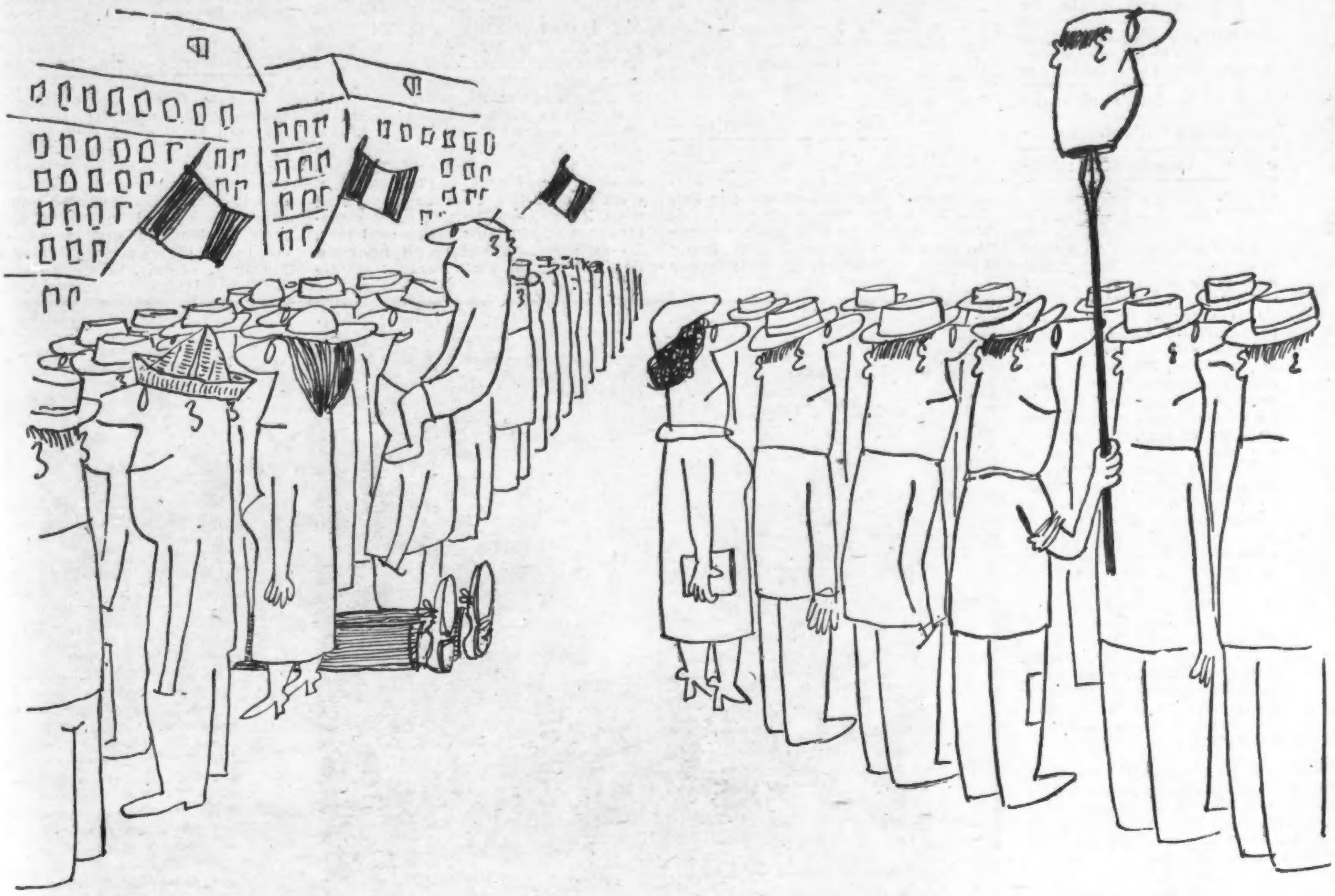
Ce film négatif couleur fera de vous avec votre appareil 6×9 ou 6×6, le champion des agrandissements couleur sur papier.

Avant la fin de la semaine, demandez au spécialiste KODAK votre première bobine KODACOLOR.

Reporter de votre vie. Reporter de votre famille. Triomphez grâce à la couleur. Triomphez avec KODAK.

Communiqué.

14 JUILLET : UN SINÉ-REPORTAGE



Au défilé

Au balcon

Au bal

Communiqué.

● **« La Gangrène »**
● **« La Question »**

Ces livres sont publiés intégralement dans « Témoignages et Documents ».

Abonnement : 600 *francs. - Abonnement de soutien :* 1.000 *francs.*

Prix du numéro : 50 *francs. - La collection complète* (14 *numéros parus)* : 600 *fr.* - C.C.P. Paris 16.162-83. A. SCHMIT, 14 ter, rue du Landy, Clichy (Seine).

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE EAGLE
C'est le moment de choisir, en toute tranquilité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Aigle Boulevards - Parking dans l'immeuble
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
PROVOG

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17e

14 JUILLET

« J'y étais... »

● ***Comment s'est déroulée, le 14 juillet 1789, la prise de la Bastille. Voici, publiés pour la première fois (1), les récits de témoins et d'acteurs de cette journée légendaire.***

Place de la Bastille, on peut voir aujourd'hui sur le sol une ligne de pavés blancs (notamment devant le n° 5 de la place et le n° 49 du boulevard Henri-IV). Elle marque le tracé des tours de la forteresse. Construite pendant la Guerre de Cent Ans, cette forteresse avait 8 tours de 23 m de haut (une maison de sept étages). L'épaisseur des murs atteignait parfois 2 m 30. Le « Gouvernement » — logement du gouverneur — était défendu par trois portes, dont deux avec pont-levis. La vieille prison, qui avait abrité Mme de La Motte et ne gardait plus en 1789 que 7 prisonniers, était donc considérée comme imprenable. Pourtant, le 14 juillet 1789...

Voici un premier témoignage : celui d'un homme de loi, Kerversau, qui devait d'ailleurs, par la suite, prendre ses distances avec la Révolution :

JAMAIS on ne vit plus de prodiges de bravoure dans l'armée la plus aguerrie, que n'en fit en ce jour cette multitude sans chef, d'individus de toutes les classes, d'ouvriers de toute espèce, qui, mal armés pour la plupart, et n'ayant jamais manié d'armes, affrontoient le feu des remparts et sembloient insulter aux foudres que lançoient leurs ennemis.

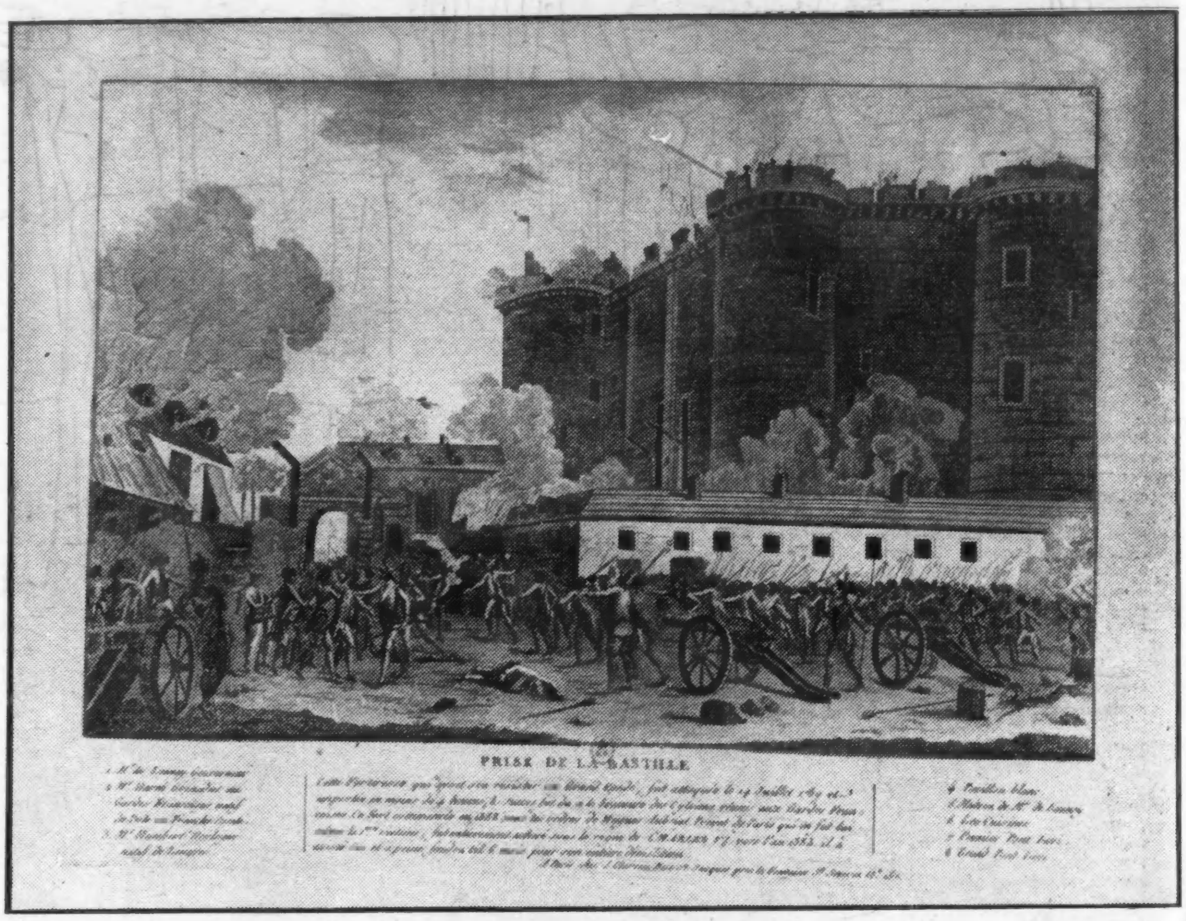
Les assaillans ayant abattu le premier pont, et amené leurs canons en face du second, ne pouvoient manquer de s'emparer du fort. Le marquis de Launay [gouverneur de la Bastille] auroit pu sans doute opposer à la prise du premier pont une plus vigoureuse résistance ; mais ce vil agent du despotisme, plus digne d'être geôlier que commandant d'une place de guerre, perdit la tête dès qu'il se vit bloqué par le peuple en furie, et se hâta de se réfugier derrière la masse énorme de ses bastions, où il espéroit pouvoir attendre en sûreté les secours qui lui étoient promis pour le soir même par le baron de Bezenval et par M. de Flesselles.

Le drapeau blanc

On bat (...) la chamade, et on arbore le drapeau blanc sur la tour de la Bazinière. C'étoit trop tard. Le peuple irrité de la lâche trahison du gouverneur qui avoit fait tirer sur ses députés, ne voit qu'un nouveau piège dans ces démonstrations de paix, et s'avance toujours, faisant des décharges, jusqu'au pont de l'intérieur. L'officier suisse, adressant la parole aux assaillans à travers une espèce de créneau qui se trouvoit auprès du pont-levis, leur demande de sortir avec les honneurs de la guerre. — Non, non, lui crie-t-on. Il fait passer alors par la même ouverture, un papier que l'éloignement empêchoit de lire, en criant que l'on vouloit bien se rendre si on promettait de ne pas massacrer la troupe. Un particulier court chercher une planche, on la pose sur le parapet, plusieurs personnes se mettent dessus pour faire le contre - poids ; le brave inconnu s'avance, il est prêt à saisir le papier, mais il tombe dans le fossé, frappé selon quelques-uns, d'un coup de fusil, et meurt victime de son zèle. Le sieur Maillard, fils d'un huissier à cheval au châtelet de Paris, ou, selon d'autres, le brave Reole, sans s'effrayer de la mort du premier, s'avance courageusement sur cette planche longue et étroite, prend le papier et le remet entre les mains du sieur Hulin ou du sieur Elie, qui le lut à haute voix. En voici le contenu : Nous avons vingt milliers de poudre, nous ferons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez pas la capitulation. — Foi d'officier, nous l'acceptons, dit le sieur Elie, baissez vos ponts. Mais le peuple se récrie au seul nom de capitulation, et fait avancer trois pièces de canon.

Un acte de prudence

On alloit tirer, déjà les rangs s'ouvroient pour laisser passer les boulets, lorsque l'ennemi voyant que l'on vouloit abattre le grand pont, fait baisser le petit pont-levis de passage qui est sur la gauche de l'entrée de la forteresse. Malgré le nouveau danger qui naissoit de cette manœuvre, les sieurs Elie, Hulin, Maillard, Reole, Humbert, Tournay, François, Louis Morin et plusieurs autres le remplissent à l'instant, après l'avoir fixé en fermant les verrous.



LA PRISE DE LA BASTILLE.
« La vieille prison était donc imprenable... ».

Les gardes-françoises, conservant leur sang froid au sein du péril, forment une barrière de l'autre côté du pont, pour empêcher que la foule des assiégeans ne s'y portât ; acte de prudence qui sauve la vie à des milliers de personnes qui se seroient précipitées dans les fossés.

Environ deux minutes après, un invalide vint ouvrir la porte de derrière le pont-levis, et demanda ce qu'on vouloit. Qu'on rende la Bastille, lui répondit-on : alors il laissa entrer. Les vainqueurs font à l'instant baisser le grand pont, sur lequel saute aussi-tôt le brave Arné, au risque de se briser les jambes, pour empêcher qu'on ne cherchât à le relever.

Pour faire cesser le feu

Des invalides étoient rangés à la droite, et les suisses à la gauche, leurs armes étoient déposées le long du mur. Ils ôtèrent leurs chapeaux, battirent des mains, et crièrent bravo aux assiégeans qui accouroient en foule dans le fort. Les premiers entrés traitèrent les vaincus avec humanité, et sautèrent au col des officiers de l'état-major en signe de paix et de réconciliation ; mais quelques soldats placés sur les plates-formes, ignorant que la place s'étoit rendue, et ayant fait en ce moment quelques décharges, le peuple transporté de fureur se jette sur les invalides et les accable de mauvais traitements. Un d'entre eux massacré, le malheureux Béquart, ce brave soldat qui avoit si bien mérité de la ville de Paris en arrêtant le bras du gouverneur lorsqu'il vouloit faire sauter la Bastille, et qui n'avoit pas même tiré une seule fois dans cette journée, est percé de deux coups d'épée et a le poignet abattu d'un coup de sabre. On porte en triomphe dans toutes les rues de la ville cette même main à qui tant de citoyens doivent leur salut ; lui-même est arraché du fort et traîné à la Grève. La multitude aveuglée qui le prend pour un canonnier, l'attache à un gibet, où il expire avec le nommé Asselin, victime comme lui de cette fatale méprise. On se saisit de tous les officiers de l'état-major, on se jette en foule dans leur logement, on en brise les meubles, les portes, les croisées. Dans ce désordre général, ceux qui étoient dans la cour tirent sur ceux qui sont dans les appartements et sur les plates-formes ; plusieurs même sont tués. Le vaillant Humbert reçoit un coup de fusil sur la plate-forme : un de ses amis est tué dans ses bras. Alors le brave Arné, élevant sur sa bayonnette son bonnet de grenadier, se présente au bord du parapet, et s'expose lui-même à recevoir la mort pour faire cesser le feu.

L'arrestation du gouverneur

Les sieurs Maillard, Cholat, le grenadier Arné et plusieurs autres se disputent l'honneur d'avoir arrêté le marquis de Launay. Il n'étoit point en uniforme, mais vêtu d'un frac gris avec un ruban ponceau ; il portoit à sa main une canne à épée dont il vouloit se percer le sein, et que l'intrépide Arné lui arracha. Les sieurs Hulin, Elie, et quelques autres se chargèrent de sa garde, et parvinrent à le faire sortir de la Bastille, non sans éprouver les mauvais traitemens du peuple, dont le cri général le condamnoit à la mort. Ils prirent la direction de l'hôtel de ville, escortés d'une troupe nombreuse : le sieur Elie en uniforme ouvroit la marche, portant la capitulation à la pointe de son épée ; après lui venoit le sieur Legris, garde des impositions royales, qui, ce jour-là et les suivans, se signala par des actions d'une valeur héroïque, ensuite le sieur Maillard portant le drapeau, puis le gouverneur, tenu par les sieurs Hulin et Arné. Immédiatement après marchoit le sieur de l'Epine, clerc de M. Morin, procureur au parlement.

Telle étoit l'escorte de M. de Launay. Presque tous ceux qui la composoient pensèrent être les victimes de l'acharnement de la multitude contre le prisonnier, et de leur zèle à le défendre de la rage de la populace. Les uns lui arrachoient les cheveux, d'autres lui présentoient leurs épées et vouloient le percer. Le malheureux saisi des angoisses de la mort, disoit d'une voix éteinte au sieur Hulin : « Ah ! Monsieur, vous m'aviez promis de ne pas m'abandonner, restez avec moi jusqu'à l'hôtel de ville ! ». D'autres fois s'adressant au sieur Elie : « Est-ce là, s'écrioit-il, ce que vous m'aviez promis ? Ah ! Monsieur, ne m'abandonnez pas ! ».

« Ah ! mes amis, tuez-moi ! »

Mais la fureur de la foule alloit toujours croissant, et son aveugle ressentiment n'épargnoit pas les conducteurs du marquis de Launay. Le sieur de l'Epine reçut sur la tête un coup de crosse de fusil qui l'auroit étendu mort sans la forme ronde de son chapeau qui lui sauva la vie ; mais il demeura sans force, et fut contraint d'abandonner l'escorte à l'orme S. Gervais. Le sieur Hulin lui-même, malgré sa vigueur et sa grande taille, ne put résister à la violence de la multitude ; épuisé par les efforts qu'il avoit faits pour le défendre, accablé de mauvais traitemens, il fut forcé de quitter son prisonnier à la Grève pour prendre un peu de repos. A peine étoit-il assis que retournant les yeux, il aperçoit la tête de M. de Launay suspendue au haut d'une pique. Les dernières paroles qu'il prononça furent : « Ah ! mes amis, tuez-moi, tuez-moi sur-le-champ, ne me faites pas languir. » Le peuple, craignant qu'on ne lui enlevât la victime, s'étoit hâté de l'égorger sur les marches de l'hôtel de ville.

M. de Losme-Salbrai, son major, homme plein de vertu et d'humanité, qui sembloit avoir été envoyé par le Ciel comme un ange consolateur dans ces antres ténébreux, séjour de douleur et de larmes ; M. de Losme, aussi chéri des prisonniers que M. de Launay en étoit détesté, partagea son malheureux sort ; mais des traits d'héroïsme et de reconnoissance signalèrent les derniers instans d'une vie que mille actions vertueuses avoient honorée.

M. de Miray, aide-major, avoit été tué dans la rue des Tournelles, et M. de Persan, lieutenant de la compagnie des invalides, sur le Port au bled. C'est dans la poche de cet officier que l'on trouva la croix de S. Louis qui fut attachée à la boutonnière du sieur Dubois, alors fusilier au régiment des gardes françoises, aujourd'hui capitaine de la compagnie soldée du district des Barnabites. Persuadé que ce sont les belles actions qui honorent et non les décorations, il s'est contenté de l'avoir méritée, et l'a fait rendre le 3 septembre par son district,

(1) Dans un livre qui paraît cette semaine aux éditions Julliard, « La Révolution », par Georges Pernoud et Sabine Flaissier, et qui inaugure une nouvelle collection : « Il y a toujours un reporter ». Prochain volume à paraître : « La Grande Guerre ».

à M. de La Fayette. Celle de M. de Lamnay fut trouvée le lendemain chez lui, par le sieur Alexandre de Baran, qui n'étoit point au siège de la Bastille, mais qui eut le bonheur de rendre à ses concitoyens des services signalés dans la journée du 15 juillet.

A la Grève

Le reste de la garnison de la Bastille attendoit en tremblant la décision de son fort. Les suisses avoient échappé à la première chaleur du ressentiment du peuple, ils étoient couverts de sareaux de toile, on les prit pour des prisonniers : pendant le combat ils étoient restés dans la cour, où ils faisoient un feu continuel, tant par les meurtrières que par des trous qu'ils avoient pratiqués dans le pont-levis ; mais ils n'étoient pas montés sur les tours, on ne les avoit pas vus pendant l'action, et la colère du peuple tomba tout entière sur les malheureux invalides, bien moins coupables que les suisses. Ceux-ci ne perdirent pas un homme durant l'attaque, un seul périt après, et le sort voulut que ce fut celui qui avoit chargé et pointé le terrible fusil de rempart qui fit tant de ravage. Se sentant probablement plus coupable que les autres, dès que le pont-levis fut baissé, il voulut fuir ; mais il fut tué dans la cour du passage d'un coup de sabre ou de bayonnette ; tous les autres furent conduits à la Grève. Les invalides saisis d'horreur à la vue de deux de leurs camarades, suspendus au gibet fatal, accablés d'injures, abreuvés d'humiliations, sont présentés à un officier de ville : « Vous avez fait feu sur vos concitoyens, leur dit-il, vous méritez d'être pendus, et vous le serez sur-le-champ. » Un cri universel prononce le même jugement contre tous les défenseurs de la Bastille, et demande leur supplice. Mais les gardes françoises aussi humains dans la victoire, que terribles dans le combat, supplient le peuple de leur accorder pour prix de leurs services la vie de leurs prisonniers. On applaudit à cette générosité, la vengeance publique et particulière est désarmée, tout cède à la voix des soldats de la patrie, et les cris répétés : « Grâce, grâce ! », font retentir la place de Grève.

Le sieur Marqué, alors sergent des grenadiers des gardes, aujourd'hui sous-lieutenant de la compagnie de grenadiers soldée, casernée à la porte S. Antoine, couronne par un nouveau trait d'humanité cet acte de clémence ; il fait placer au milieu du détachement qu'il commandait, vingt-deux invalides et onze suisses de Salis, et pour les soustraire aux clameurs insultantes de la multitude, les conduit par la place des Victoires jusqu'aux casernes de la Nouvelle-France, malgré le peuple qui vouloit qu'on les promenât dans le Palais Royal. Ces infortunés trouvent sous les tentes de leurs vainqueurs de la nourriture, un asyle, du repos, et en partent le lendemain matin pour aller rejoindre leurs corps respectifs. Une douzaine de suisses se sont depuis enrôlés sous les drapeaux des patriotes.

Les prisonniers

Dans l'ivresse du succès, on avoit oublié les malheureux enfermés dans les prisons de la forteresse. On portoit les clefs en triomphe dans Paris, et il fallut forcer les portes de leurs cachots. On trouva sept prisonniers, que l'on conduisit au Palais Royal. Ces infortunés étoient dans une espèce de ravissement et se croyoient bercés par les illusions d'un songe, dont le charme ne seroit que momentané. Mais bientôt ils aperçoivent le chef sanglant de leur bourreau, suspendu à la pique fatale, au haut de laquelle on lisoit un écriteau portant ces mots: « De Launay, gouverneur de la Bastille, perfide et traître envers le peuple. » A cette vue, des larmes de joie coulèrent de leurs yeux, et ils élevèrent les mains vers le ciel pour bénir les premiers instants de leur liberté.

Les clefs furent remises à M. Brissot de Varville qui, peu d'années auparavant, avoit lui-même été jeté dans ces antres du despotisme ; et trois mille hommes furent envoyés pour garder ces odieuses tours, en attendants que le décret de la ville eût confirmé le vœu du peuple qui demandoit leur destruction.

Des craintes mal fondées

Second témoignage : celui d'un officier suisse, Louis de Flue, qui pourrait s'intituler: « Comment j'ai défendu la Bastille ».

En conséquence des ordres que j'avais reçus la veille de M. le baron de Bezenval, je partis le 7 juillet à deux heures du matin du Champ-de-Mars avec un détachement de trente-deux hommes et un sergent. Je traversai Paris sans aucune difficulté, et j'arrivai à la Bastille où on me laissa entrer avec ma troupe, sans me reconnaitre. On logea mon monde dans une salle d'armes au-dessus des chambres des invalides dans la première cour.

Dans les premiers jours de mon entrée dans ce fort, le gouverneur me fit voir la place, les endroits qu'il croyait être les plus faibles et par où il craignait d'être attaqué. Il me fit voir aussi les précautions qu'il avait prises et les préparatifs qu'il avait faits pour se mettre mieux à couvert; ils consistaient à avoir fait boucher quelques créneaux et des croisées tant dans sa maison que dans la Bastille par où il craignait qu'on pût tuer du monde à coups de fusil ; à en avoir fait ouvrir d'autres qu'il jugeait être de plus de défense ; à avoir fait renforcer un mur dans un oreillon du bastion du jardin du gouverneur ; à avoir fait amener quelques voitures de pavés qu'il fit monter sur les tours, et avoir fait faire des pinces pour abattre les cheminées, afin de jeter les décombres sur les assiégeans. Il se plaignait souvent de son peu de garnison et de l'impossibilité dans laquelle il était de pouvoir garder la place s'il était attaqué. Il me permit de lui dire ma façon de penser sur toutes ces précautions. Je lui fis envisager, ainsi que M. du Pujet, que ses craintes étaient mal fondées, que la place était forte par elle-même, que la garnison était assez nombreuse, si chacun voulait faire son devoir, pour pouvoir la défendre jusqu'à ce que l'on puisse être secouru.

On rentre les poudres

Le 12 juillet, vers le soir, on apprit dans la Bastille qu'on se disposait à attaquer le magasin des poudres de l'Arsenal. M. du Pujet, lieutenant de Roi de la Bastille, étant en même temps commandant de l'Arsenal, ne voulant point abandonner les poudres qui s'y trouvaient, et jugeant que la garnison de l'Arsenal consistant en une compagnie d'invalides n'était pas assez forte pour le défendre, engagea M. de Launay à prendre les poudres dans l'intérieur de la Bastille ; il y consentit (...).

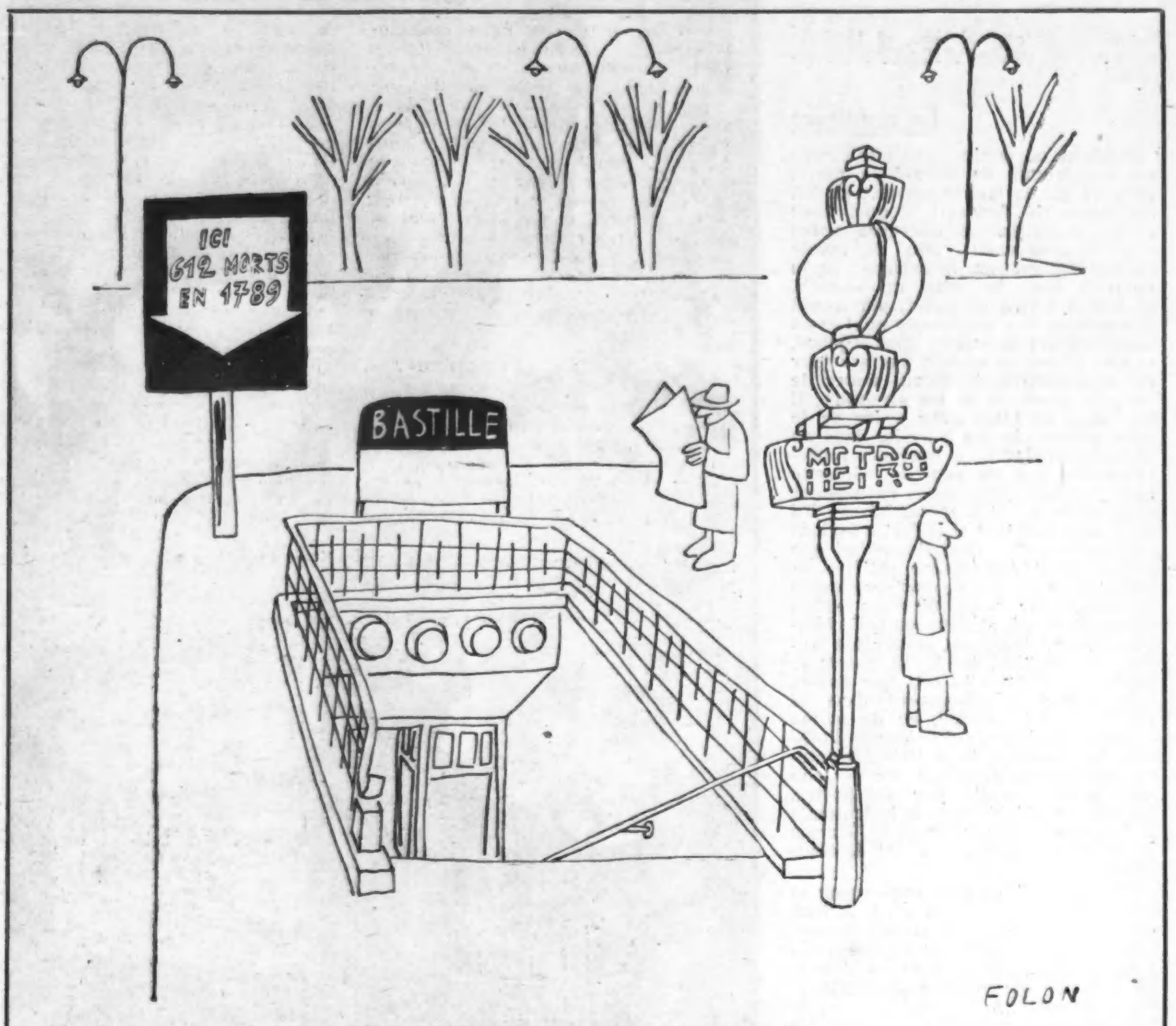
Mon détachement s'occupa la matinée du 14 à enfermer ces poudres, M. du Pujet donna aux soldats deux louis de gratification.

On apprit dans la même matinée, que le voisinage de la Bastille ainsi que la bourgeoisie étaient alarmés de voir les canons braqués sur la ville, tandis qu'on devait savoir qu'il y avait dans ce moment une garde bourgeoise qui veillait à la sûreté publique ; que cette garde ne pouvait pas faire le service avec confiance, se voyant menacée par les canons du fort. Sur ce bruit, le gouverneur ordonna qu'on dépointât les canons et qu'on les retirât. Il fit même boucher les embrasures avec des planches et du bois.

... Vers trois heures de l'après-midi, une troupe de bourgeois armés, mêlés de quelques gardes françaises, vint attaquer du côté de l'Arsenal. Ils entrèrent sans difficulté par la cour de l'arme dans la première cour, n'ayant laissé pour garder la porte qu'un invalide. Le gouverneur n'avait pas même voulu qu'il fût armé. On monta sur le pont qui fermait la cour du gouvernement, et qui était levé. On coupa les balanciers auxquels les chaînes sont attachées, et le pont tomba. Cette opération pouvait se faire d'autant plus aisément que le gouverneur avait ordonné de ne point tirer sur les assiégeans avant de les avoir sommés de se retirer, ce qui ne pouvait se faire vu l'éloignement. Cependant, les assiégeans tirèrent les premiers sur ceux qui étaient au haut des tours, ce qu'avaient déjà fait la veille différentes troupes qui passaient dans le voisinage.

« Bas les ponts ! »

Après avoir abattu le pont, on perça facilement la porte à coups de haches, et la foule vint dans la cour du gouvernement et sur le pont de pierre qui conduit le long des cuisines au corps de la place, et l'on se disposait à agir de la même manière à cette porte, comme ils avaient fait à la première. On leur demanda ce qu'ils désiraient, et ce fut un cri général qu'on baissât les ponts. On leur répondit que cela ne se pouvait pas, et qu'ils eussent à se retirer, sinon qu'on les chargerait. On redoubla les cris : « Bas les ponts ! bas les ponts ! ». Alors on ordonna à une trentaine d'invalides qui étaient postés dans les créneaux, aux deux côtés de la porte, de faire feu. Le gouverneur était monté avec trente hommes sur les tours. Les assiégeans tirèrent de leur côté sur les créneaux et sur ceux qui étaient sur les plates-formes. Les assiégeans se retirèrent dans les cuisines qui sont à la droite du pont, et dans la cour du gouvernement, derrière le mur du chemin des rondes, et continuèrent de là à faire feu par les créneaux de ce mur, et par les croisées des cuisines. On revint une seconde fois à la charge, et on les fit retirer de même. Moi, avec mon détachement et une dizaine d'Invalides, j'étais posté dans la cour de la Bastille, en face de la porte. J'avais derrière moi trois pièces de canon de deux livres de balles, qui devaient être servies par douze de mes soldats pour défendre l'entrée de la place, au cas que les portes fussent forcées. Pour rendre plus difficile le projet que les assiégeans paraissaient vouloir exécuter, je fis, après la seconde attaque, percer deux trous dans le pont qui était levé, dans lesquels mon intention était de placer deux de ces canons ; mais ne pouvant pas approcher d'assez près, à cause de la bascule du pont-levis, je les fis remplacer par deux fusils de rempart qui furent chargés à mitraille ; mais on n'en fit pas grand usage, parce que les assiégeans ne parurent plus qu'en petit nombre. D'ailleurs, ils avaient amené une charrette de paille allumée, avec laquelle on avait mis le feu au gouvernement, et la placèrent ensuite à l'entrée du pont, ce qui nous empêcha de les voir. Ils avaient aussi amené trois pièces de canon de huit livres de balles et un mortier qu'ils avaient mis en batterie dans le jardin de l'Arsenal, d'où ils tirèrent quelques coups vers le soir, mais qui ne firent aucun dommage. On y répondit de la place par quelques coups de canon. Les assiégeans, voyant que leur canon n'était d'aucun effet, revinrent à leur premier projet de forcer les portes. Ils firent pour cela amener leurs pièces de canon dans la cour du gouvernement, et les placèrent sur l'entrée du pont, les pointant contre la porte. M. de Launay voyant ces dispositions du haut des tours, sans avoir consulté ni avisé avec son état-major et sa garnison, fit rappeler par un tambour qu'il avait avec lui. Sur cela, je fus moi-même dans la chambre et aux créneaux pour faire cesser le feu, la foule approcha, et le gouverneur demanda à capituler. On ne vou- →



LES « ACCIDENTS » DE L'HISTOIRE.

LES FEMMES DES HAUTS DIGNITAIRES AFRICAINS A L'HOTEL DE VILLE (*).
Paris, atout ou obstacle ?
(A. P.)

lut point de capitulation, et les cris de « Bas les ponts ! » furent toute réponse.

La reddition

Pendant ce temps j'avais fait retirer ma troupe de devant la porte, pour ne pas la laisser exposée au feu du canon de l'ennemi, duquel nous étions menacés. Je cherchai après cela le gouverneur, afin de savoir quelles étaient ses intentions. Je le trouvai dans la salle du conseil, occupé à écrire un billet, par lequel il marquait aux assiégeans qu'il avait vingt milliers de poudre dans la place, et que, si on ne voulait pas accepter de capitulation, il ferait sauter le fort, la garnison et les environs. Il me remit ce billet avec ordre de le faire passer. Je me permis, dans ce moment, de lui faire quelques représentations sur le peu de nécessité qu'il y avait encore dans ce moment d'en venir à cette extrémité. Je lui dis que la garnison et le fort n'avaient souffert encore aucun dommage, que les portes étaient encore entières, et qu'on avait encore des moyens de se défendre, car nous n'avions qu'un invalide de tué, et deux ou trois blessés. Il parut ne point goûter ma raison ; il fallut obéir. Je fis passer le billet à travers les trous que j'avais fait percer précédemment dans le pont-levis. Un officier, ou du moins quelqu'un qui portait l'uniforme d'officier du régiment de la Reine-infanterie, s'étant fait apporter une planche pour pouvoir approcher des portes, fut celui à qui je remis le billet, mais il fut sans effet. On persista à crier « Bas les ponts ! » et « Point de capitulation ! ».

Je retournai vers le gouverneur et lui rapportai ce qui en était, et tout de suite après je rejoignis ma troupe, que j'avais fait ranger à gauche de la porte. J'attendais le moment que le gouverneur exécutât sa menace ; je fus très-surpris le moment d'après, de voir quatre invalides approcher des portes, les ouvrir, et baisser les ponts. La foule entra tout à coup. On nous désarma à l'instant, et une garde fut donnée à chacun de nous. On entra dans tous les appartemens, on saccagea tout, on s'empara des armes qui y étaient, on jeta par les fenêtres les papiers des archives, et tout fut au pillage. Les soldats qui n'avaient pas leurs sacs avec eux ont perdu tous leurs effets, ainsi que moi. Il n'y a pas de mauvais traitemens que nous n'ayons essuyés dans ces momens. Nous étions menacés d'être massacrés de toutes les manières possibles. Enfin, la fureur des assiégeans se calma un peu, et on me conduisit alors, avec une partie de ma troupe qui était restée près de moi dans la mêlée, à l'Hôtel de ville.

De la Bastille à l'Hôtel de ville

Pendant le trajet, les rues et les maisons, même sur les toits, étaient remplies d'un monde innombrable qui m'insultait et me maudissait. J'avais continuellement des épées, des baïonnettes, des pistolets sur le corps. Je ne savais comment je périrais, mais j'étais toujours à mon dernier moment. Ceux qui n'avaient point d'armes lançaient des pierres contre moi, les femmes grinçaient des dents et me menaçaient de leurs poings. Déjà deux de mes soldats avaient été assassinés derrière moi par le peuple furieux, et moi-même je suis persuadé que je ne serais pas parvenu jusqu'à l'Hôtel de ville, sans un chevalier de l'Arquebuse nommé M. Ricart, et un nommé Favereau, qui m'escortaient et engageaient le peuple à respecter les prisonniers. J'arrivai enfin, sous un cri général d'être pendu, jusqu'à quelques centaines de pas de l'Hôtel de ville lorsqu'on apporta devant moi une tête perchée sur une pique, laquelle on me présenta pour la considérer, me disant que c'était celle de M. de Launay. Traversant la place de Grève, on me fit passer à côté de M. de Lorme, major de la place, qui était à terre baigné dans son sang. J'entendais dire que plus loin on avait tué M. de Miray, aide-major. Vis-à-vis de moi, on était occupé à pendre à un réverbère un officier et deux simples invalides.

Dans cette perspective, je montai à l'Hôtel de ville. On me présenta à un comité qui y siégeait. Je fus accusé d'être un de ceux qui avaient fait résistance à la Bastille, et que j'étais aussi la cause qu'il y avait eu du sang répandu. Je me justifiai du mieux qu'il m'était possible, disant que j'avais été en sous-ordre, et que si j'étais la cause de quelques malheurs, ils ne pouvaient être arrivés qu'en conséquence des ordres que j'avais été obligé d'exécuter. Ne voyant plus d'autre moyen de me sauver du supplice, ainsi que les malheureux débris de ma troupe, je déclarai vouloir me rendre à la ville et à la nation. Je ne sais si on était lassé de tuer, ou si mes raisons leur parurent convaincantes, il y eut des applaudissements, et un cri général : « Bravo! bravo! brave Suisse! » que j'espérai qu'on acceptait mon offre et qu'on me faisait grâce. Dans l'instant on apporta du vin, et il fallut que nous bussions à la santé de la ville et de la nation. On nous conduisit de 'à au Palais Royal, et on nous fit faire le tour du jardin pour nous montrer au peuple, lequel ne paraissait pas encore tout à fait apaisé ; mais un heureux hasard acheva de nous gagner entièrement son affection. Il arriva que dans ce moment on promenait aussi dans le jardin un prisonnier d'Etat qu'on avait délivré de la Bastille. Nous fûmes pris également pour des prisonniers délivrés, de manière que tout le monde avait compassion de nous. Il y en avait même qui croyaient apercevoir à nos mains la marque des fers dont nous avions été chargés. Enfin la méprise fut si complète, qu'après nous avoir fait monter dans une salle, un orateur se mit à la croisée, nous fit approcher de même pour nous montrer au peuple assemblé dans le jardin, auquel il dit dans sa harangue que nous étions des prisonniers délivrés de la Bastille ; que nous y avions été enfermés par nos officiers et supérieurs, parce que nous avions refusé de faire feu sur les citoyens ; que nous étions des gens qui méritaient leur estime, et qu'il nous recommandait à leur bienveillance. Incontinent, on envoya quelqu'un avec un panier faire la quête pour nous. Peu de temps après, le quêteur revint avec une dizaine d'écus qu'il avait ramassés. Il paya de sa recette le souper que nous avions fait apporter dans l'intervalle. Nous étions alors amis avec tout le monde.

(*) Reçues par le Dr. Devraigne, président du Conseil municipal (*au centre*).

Morris :

14 *juillet*. — Ma voiture est arrêtée deux fois pour voir s'il s'y trouve des armes. Pendant que je suis chez M. Le Couteulx, quelqu'un vient annoncer que la Bastille est prise, que le gouverneur est décapité, que le prévôt des marchands est pris et tué et également décapité. Les têtes sont portées en triomphe à travers la ville. La prise de la citadelle est une des choses les plus extraordinaires que je connaisse. C'était hier la mode à Versailles de nier qu'il y eût des désordres à Paris. Je crois que ce qui s'est passé aujourd'hui donnera lieu de penser que tout n'est pas parfaitement tranquille.

Dans le Journal de Louis XVI (344 pages écrites de la main du roi et conservées aux Archives Nationales), on peut lire en effet : « Juillet 1789. 13, *Rien.* 14, *Rien.* »

COMMUNAUTÉ

Une marche irréversible

● ***Les Etats de la Communauté France-Afrique avancent vers l'indépendance. Notre envoyé spécial Claude Krief, retour de Dakar, décrit cette poussée.***

DEPUIS près de quinze jours la France vit à l'heure africaine. Voyage du général de Gaulle, réunion du Conseil exécutif de la Communauté à Tananarive, présence à Paris de tous les présidents du Conseil africains, défilés et 14 juillet sous le signe communautaire, séance inaugurale enfin du Sénat de la Communauté au Palais du Luxembourg... La façade est brillante : il suffit de lire les comptes rendus pour constater qu'un style proche de celui des chroniqueurs du Tour de France s'est maintenant imposé. Cela ne veut pas dire que tous les enthousiasmes soient factices, toutes les mises en scène artificielles. Mais où en est réellement la Communauté ?

Un répit ?

La réponse est simple : l'essentiel reste à faire.

M. Houphouët-Boigny, leader du Conseil de l'Entente (1) et M. Modibo Keita, président du Mali (2), sont d'accord pour demander que les perspectives d'avenir de la Communauté soient définies avec clarté.

C'est même le seul point sur lequel les deux hommes sont d'accord. Sur la formule à adopter, M. Houphouët-Boigny déclarait, il y a quelques jours, de façon catégorique :

> *« Nous refusons, nous, membres du Conseil de l'Entente, à être d'une Communauté qui ne serait plus qu'un Commonwealth. »*

Tandis que M. Modibo Keita affirmait de son côté :

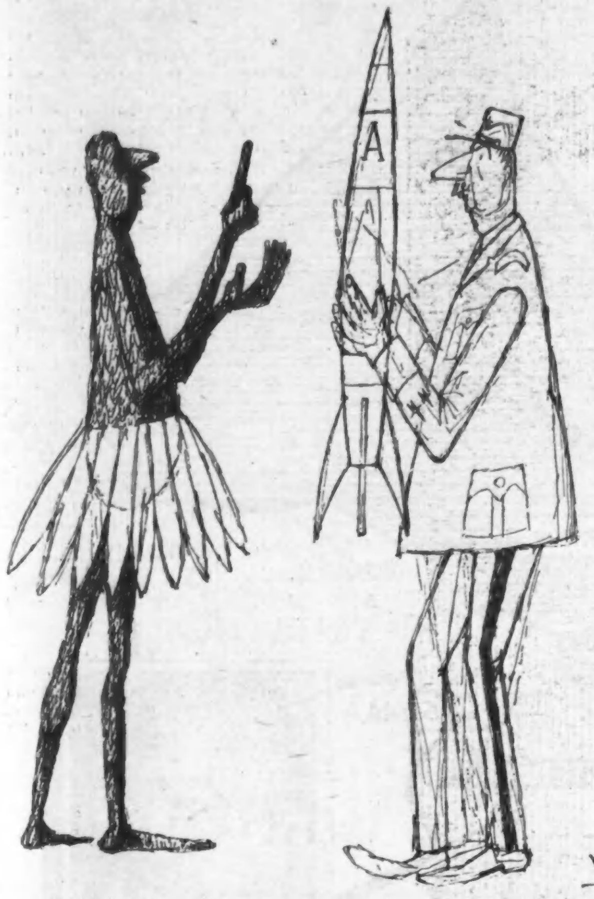
> *« Le congrès constitutif du Parti de la Fédération Africaine a donné mandat au bureau d'obtenir à bref délai l'indépendance*

(1) Le Conseil de l'entente groupe la Côte-d'Ivoire, la Haute-Volta, le Dahomey et le Niger.

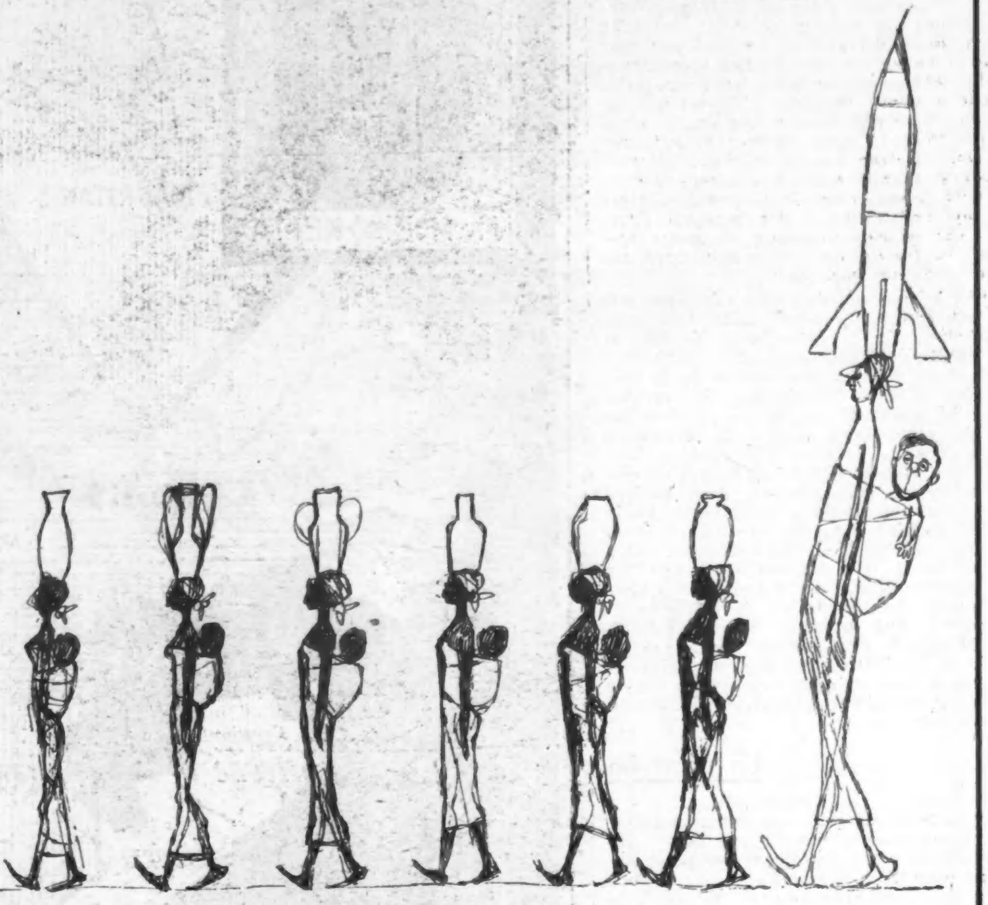
(2) Le Mali réunit en fédération le Sénégal et le Soudan.

LA COMMUNAUTÉ FAIT LA BOMBE

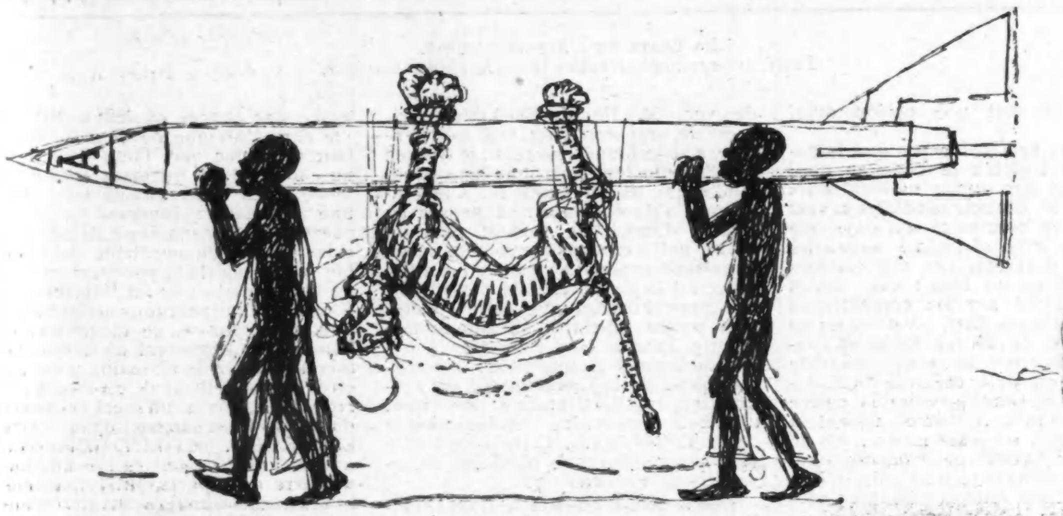
par TIM



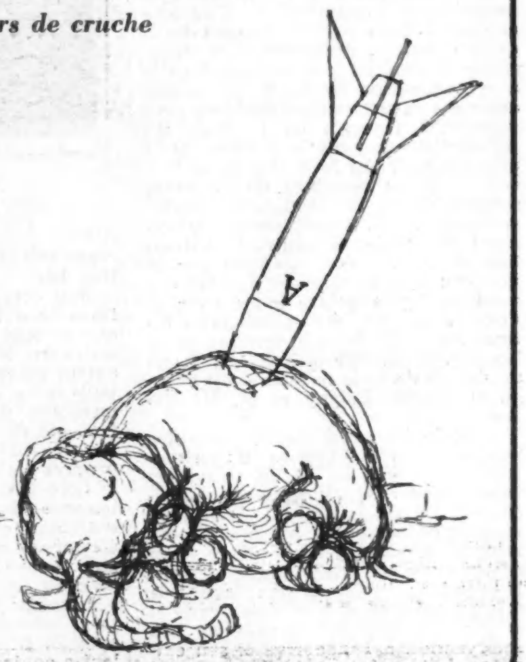
— Nous n'acceptons le dépôt de la bombe sur notre territoire qu'à la condition de bénéficier du droit de veto pour son utilisation.



Les porteurs de cruche



L'arme nouvelle



Les racines du ciel

du Mali et la transformation de la Communauté en Confédération multinationale. »

Le mot-clef, Indépendance, était prononcé, alors que l'intention des promoteurs français de la « Communauté » était précisément de désamorcer définitivement cette revendication fondamentale.

En refusant de trancher, à Tananarive, entre les deux formules, et en maintenant l'équivoque, le général de Gaulle s'est donné un répit jusqu'à la prochaine réunion du Conseil exécutif de la Communauté, le 10 septembre de cette année, sans doute à Saint-Louis du Sénégal. Mais le problème demeure urgent et il n'est pas exclu que d'ici là un éclat impose à la France une option moins lointaine.

J'étais à Dakar pendant les trois journées du congrès qui a réuni la semaine dernière non seulement les délégués soudanais et sénégalais du Mali mais aussi des représentants du Niger, de la Haute-Volta, du Dahomey et de la Mauritanie — tous ces derniers cantonnés, il est vrai, dans l'opposition dans leurs pays. Les motions votées ne donnent qu'un pâle reflet de l'atmosphère du congrès. Pour peu que les leaders s'y fussent prêtés, la salle était prête à acclamer la revendication d'indépendance immédiate. Et il semblait pratiquement inévitable de fixer une date, aussi proche que possible...

L'échéance

1960 ! 1960 ! L'obsession de cette date a pesé tout au long du congrès. 1960 c'est la date qui revient dans toutes les discussions ; en 1960 le Cameroun, le Togo et surtout l'immense Nigeria britannique, fort de ses 35 millions d'hommes, accéderont à l'indépendance. « Pourquoi pas nous ? », répétaient les délégués dans les couloirs.

Pendant plusieurs heures, à la tribune, sous les plafonds rococo de la mairie de Dakar, le président du Conseil sénégalais, M. Mamadou Dia, le président de l'Assemblée du Mali, M. Léopold Sedar Senghor, et le maire de Dakar, M. Lamine Gueye, se sont battus à contre-courant, pied à pied, ne recueillant de maigres applaudissements que quand ils s'alignaient sur la volonté des délégués. Chacun avait sa méthode.

Le président Dia fonça tête baissée dans la « bagarre ». M. Senghor, le théoricien, s'éleva sur les cimes de la philosophie politique tandis que M. Lamine Gueye usait de sa science consommée de parlementaire français. Tous les trois s'efforcèrent de maintenir le congrès dans le cadre du « oui » au référendum : un « oui » dynamique, dans une communauté évolutive, débouchant sur une parfaite souveraineté africaine. S'ils réussirent à contenir la « furia » des Soudanais, aidés en cela par le président Modibo Keita, et à imposer finalement en commission leurs raisons, il faut constater que le « cœur » du congrès n'y était pas.

En fin de compte le problème de l'indépendance du Mali est posé : brutalement pour les Soudanais, avec plus de nuances pour les Sénégalais.

Avec les leaders

Quelle méthode envisagent les leaders du Mali pour parvenir à ce résultat ? Pourquoi avoir choisi cette voie ? Je m'en suis longuement entretenu avec le président Modibo Keita ainsi qu'avec M. Léopold Sedar Senghor. Voici ce que m'a répondu ce dernier :

« On nous accuse de duplicité. Mais nous nous sommes battus pour le « oui » du Sénégal, un « oui » non pas statique mais dynamique. Il suffit de lire la Constitution. A quoi bon avoir prévu l'article 78 qui rend possible tout transfert de compétences de la métropole à un État de la Communauté si c'est pour ne pas l'appliquer ? En faisant jouer cet article, progressivement, dans le cadre actuel, chaque État a la possibilité d'acquérir tous les attributs de la souveraineté, tout le contenu de l'indépendance. Mais il faut pour cela dire clairement qu'à terme la Communauté deviendra une Confédération multinationale.

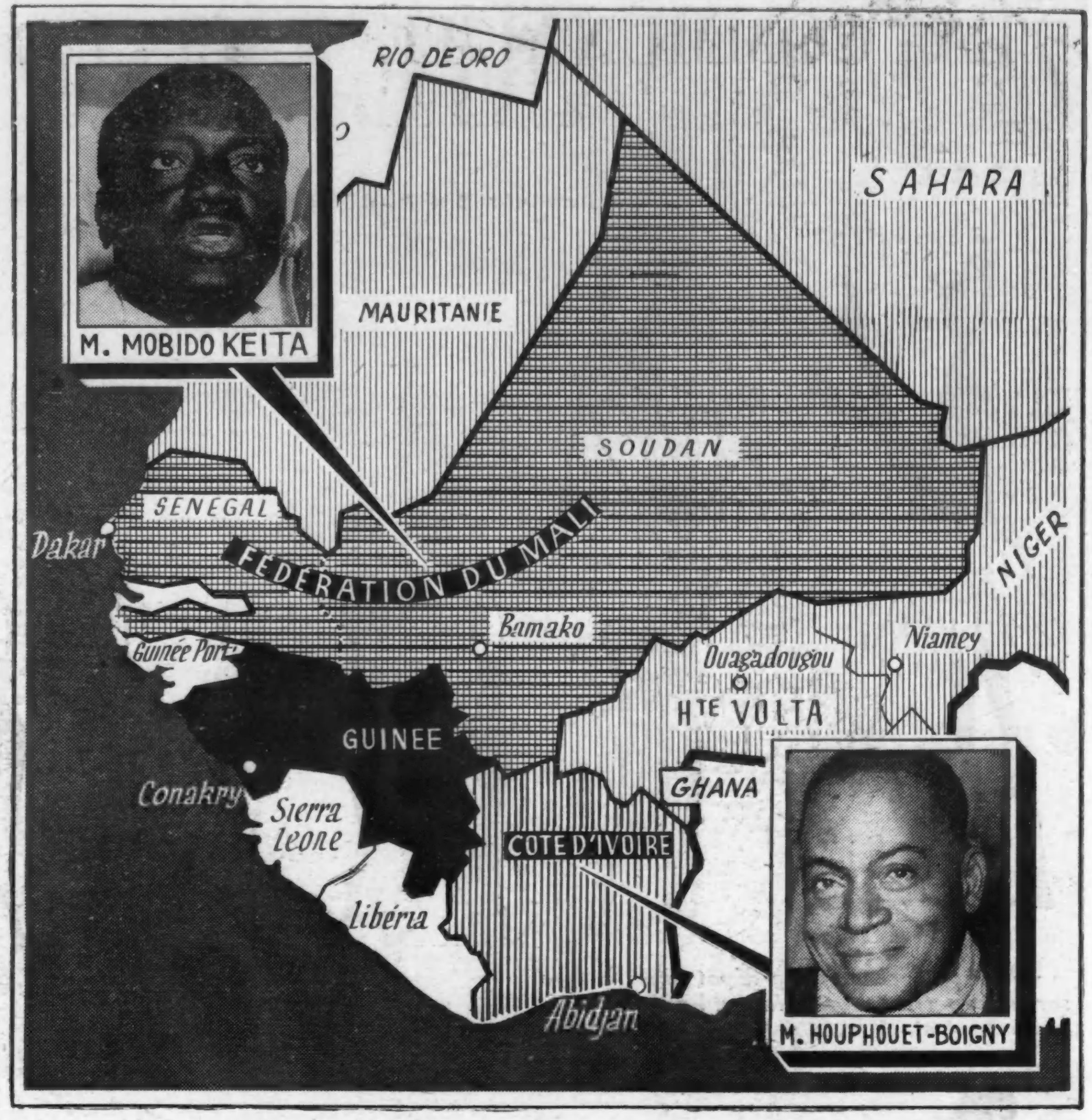
« Bien sûr, nous pouvons sortir de la Communauté, fixer une date à notre indépendance nominale. Mais nous croyons que c'est une mauvaise solution. C'est ce que nous avons dit au congrès de Dakar. Nous ne voulons pas nous séparer de la

→

France, de sa technique, de sa culture. Nous ne voulons pas davantage nous séparer des autres Etats africains de langue française.

« Notre choix est dicté par les faits. Pour que l'Afrique française joue pleinement son rôle en Afrique, il ne faut pas que ses leaders aillent à contre-courant de l'histoire. Deux faits, deux réalités s'imposent aujourd'hui. Le premier, c'est l'éveil des consciences nationales qui visent, il faut le dire, à l'indépendance nominale. Le second, c'est la nécessaire interdépendance des nations, l'exigence des grands ensembles. Notre option vise à équilibrer ces deux impératifs. »

Là, une constatation s'impose qui vaut du reste autant à Abidjan qu'à Dakar. En quelques mois le champ politique des leaders africains a largement dépassé les limites de la gestion d'Etats autonomes : ils raisonnent désormais en termes de « politique étrangère », d'abord évidemment à l'échelle de l'Afrique, ensuite dans l'aire afro-asiatique. Et il faut savoir, même si cela choque, que, malgré l'existence de la Communauté, Paris n'est qu'un atout ou un obstacle dans la course au leadership africain, voire au futur rôle international que les hommes d'Etat noirs prêtent à l'Afrique de demain. Là est la clef de la rivalité qui oppose M. Houphouët-Boigny à son ancien lieutenant au sein du R.D.A., M. Modibo Keita, et qui oppose les deux hommes au leader de la Guinée indépendante, M. Sekou Touré.



La carte de l'Afrique noire.
Plusieurs crocodiles mâles dans le même marigot.

Un proverbe

Un proverbe africain dit qu'il n'y a pas de place dans un même marigot pour plusieurs crocodiles mâles. Cette formule vaut également en politique africaine. M. Modibo Keita s'est opposé à la nomination de M. Houphouët-Boigny à un poste qui aurait pu être une sorte de « vice-présidence de la Communauté ». Aujourd'hui M. Houphouet-Boigny est formellement hostile à la nomination de M. Modibo Keita comme « ministre-conseiller » du gouvernement français ou il exige du moins d'être nommé le premier, et si possible seul. Car le Mali a enregistré ces dernières semaines d'importants succès. Malgré les déclarations catégoriques de M. Janot, secrétaire général de la Communauté, la fédération du Mali a été reconnue par la France : c'est un ministre du Mali qui a signé, il y a quinze jours, avec la France, une convention judiciaire intéressant à la fois le Sénégal et le Soudan. Il semble même que Paris ait décidé de tenir balance égale entre M. Houphouët-Boigny et M. Modibo Keita.

Cela, le leader de la Côte-d'Ivoire peut difficilement l'admettre : au moment où le Mali est en flèche sur les thèmes d'unité et d'indépendance africaines, le président du R.D.A. ne peut espérer conserver sa position prédominante au Conseil de l'Entente et en Afrique que s'il est indiscutablement le premier à Paris, s'il représente à la fois pleinement et la Côte-d'Ivoire et la France. D'où la violence de son intervention à Tananarive et son exigence de transformer la Communauté en une véritable « fédération multinationale ».

S'il avait gain de cause il acculerait ainsi le Mali à la « sécession » pure et simple — avec ce que cela comporte de handicap financier et technique — ou provoquerait l'éclatement du Mali en escomptant que le Sénégal, tributaire de l'économie française et plus « tiède » que le Soudan, reculerait devant une option aussi tranchée.

Mais cela ne signifie pas que le nationalisme ivoirien le cède en quoi que ce soit aux autres nationalismes africains. M. Houphouët-Boigny veut autant sinon plus pour son pays que tout autre Etat africain : seules les méthodes diffèrent. Les négociateurs français le savent bien : dans toutes les discussions sur les compétences propres à chaque Etat, les délégués de la Côte-d'Ivoire sont en flèche et l'autonomie interne la plus complète d'Afrique est déjà celle de la Côte-d'Ivoire. Les remous, voire la colère qu'a provoqués le remplacement à Abidjan du haut-commissaire, M. de Nattes, qui passait pour particulièrement compréhensif, sont loin d'être apaisés. Et les attaques les plus violentes contre le Secrétariat général de la Communauté, accusé d'avoir été transformé en « administration » au lieu de devenir un organe politique, émanation du Conseil exécutif, sont venues de M. Houphouët-Boigny ou de ses amis.

Rapprochement

En fait, sur le fond, le Mali et M. Houphouët-Boigny sont moins éloignés qu'on ne le croit à Paris ; leurs positions se sont concrètement rapprochées, en dépit des querelles aiguës de personnes. Il y a d'abord le fait essentiel de la reconstitution de l'union douanière de l'ancienne A.O.F. : un Marché commun africain est de nouveau créé et de nouveaux accords techniques, comme celui signé récemment par les ministres africains de la Santé, vont suivre. Ensuite, tous les leaders sont d'accord pour n'avoir aucun complexe — le mot revient souvent — à l'égard de Sekou Touré.

La riposte des uns et des autres, à l'U.G.T.A.N., le syndicat africain dont le siège est à Conakry et que contrôle Sekou Touré, a été la même : ils ont mis sur pied, avec des fortunes diverses du reste, des syndicats autonomes, sur la base de la « nation ».

Cette conception neuve de la « nation », de l'Etat, malgré l'artificiel des frontières, rapproche encore les points de vue. M. Houphouët-Boigny, par exemple, qui s'en était fait le défenseur, a abandonné, en créant le Conseil de l'Entente, tout isolationnisme étroit, tandis que de leur côté les « fédéralistes », s'ils continuent à penser en termes d'unité, ne veulent plus un « Etat unitaire » mais une fédération « multinationale » africaine. La différence est importante. Mais rien n'indique pour l'instant que cette concession puisse satisfaire M. Houphouët-Boigny. Pour le leader ivoirien il n'y a actuellement qu'une voie : la transformation de la Communauté en « fédération multinationale » ou rien, c'est-à-dire peut-être l'indépendance de la Côte-d'Ivoire. Cette éventualité peut surprendre mais plusieurs observateurs ne l'excluent pas.

Que demande en effet M. Houphouët-Boigny ? La transformation du Sénat de la Communauté en Parlement fédéral, la transformation du Conseil exécutif en gouvernement fédéral. Ces bouleversements impliqueraient que la France se dépouille de toute souveraineté externe, en matière de diplomatie et de défense, bref que l'Assemblée nationale française limite ses propres compétences à la seule autonomie interne, tandis que la Communauté, en acquérant la personnalité internationale, représenterait dans le monde à la fois la France et les autres Etats africains qui lui sont liés.

La tendance nationaliste

On voit mal le Parlement français entériner une telle option qui serait pourtant, il faut le dire, le seul moyen de faire de la Communauté un ensemble *égalitaire*, c'est-à-dire *une communauté réelle.*

(Pour l'instant seul le général de Gaulle a au Conseil exécutif pouvoir de décision tandis que le Sénat de la Communauté se contentera de « délibérer » sur la politique économique et financière commune et d'« examiner » les traités ou accords internationaux engageant la Communauté.)

On peut se demander si une politique *égalitaire* servirait l'avenir français et surtout si elle aurait à terme une chance quelconque de survie dans l'Afrique de demain. Mais il faut constater que, faute d'avoir fait un choix net, les quelques mois d'existence de la Communauté ont dessiné une orientation inverse. Le Conseil exécutif de Tananarive a décidé d'inscrire l'étude du problème de la double « nationalité » pour les citoyens de la Communauté : un Malgache tient à être de nationalité « malgache » et non « française », de même pour un Soudanais ; le général de Gaulle a admis que les Etats africains pourraient être personnellement et directement représentés dans un certain nombre d'organisations internationales comme l'U.N.E.S.C.O. ou l'O.I.T. (Office International du Travail) par exemple ; le ministre des Sports, M. Herzog, a publié un communiqué aux termes duquel les Etats de la Communauté pourraient avoir aux futurs Jeux Olympiques des représentations « nationales ».

Nationalités, hymnes, drapeaux, représentations internationales spécifiques et directes, toutes ces mesures concourent intentionnellement ou pas à faire des anciens territoires africains des *Etats* progressivement souverains. En fait, l'accession à l'autonomie interne a d'ores et déjà créé autant de souverainetés nationales dont l'aménagement des rapports avec la France devient contractuel. Le gouvernement français l'a du reste compris en créant le ministère de M. Lecourt qui passe sur les plans économique et technique des accords bilatéraux directs avec chacun des Etats de la Communauté, en marge des services de M. Janot.

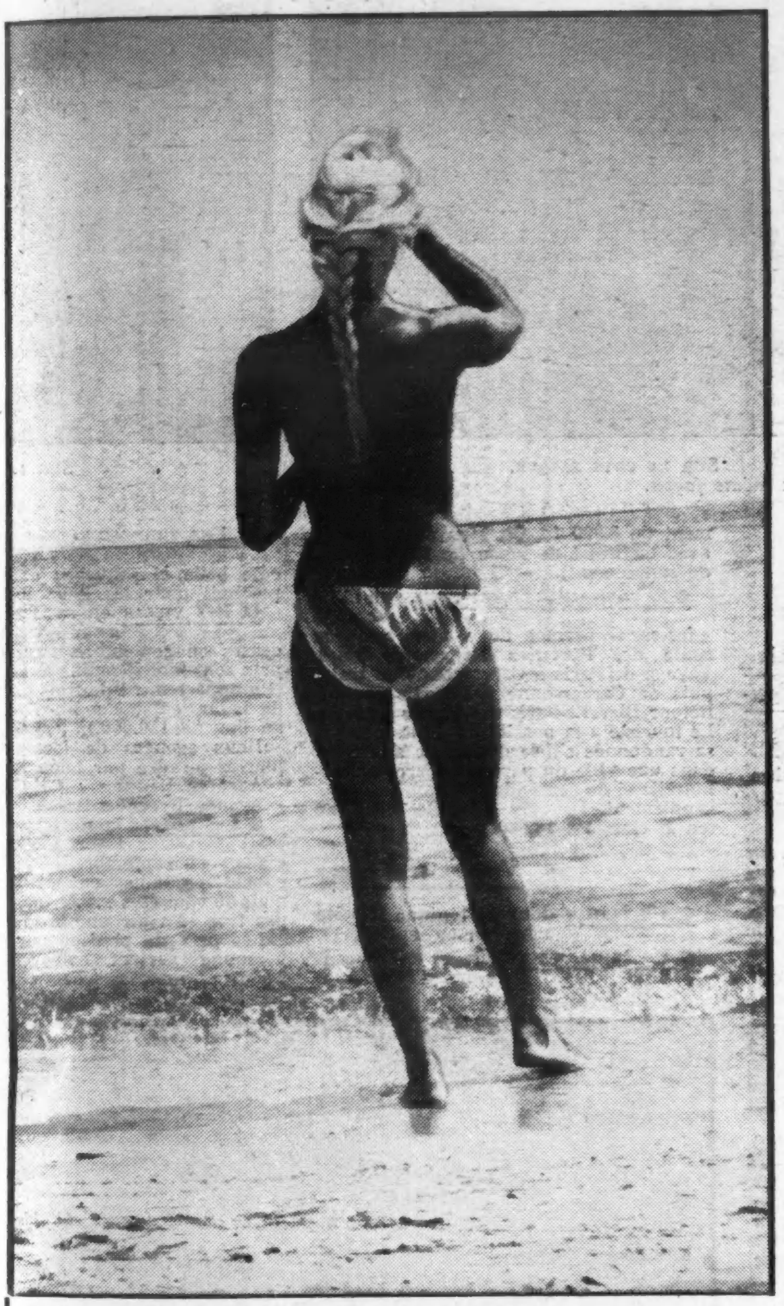
Comment faire marche arrière dans ces conditions ? Impossible. Chaque jour qui passe voit s'accroître la pression extérieure sur l'Afrique française. Après la reconnaissance par le Ghana du gouvernement F. L. N., N'Kruhmah, Sekou Touré et le président du Libéria, M. Tubman, se réunissent cette semaine à Monrovia. Ce sont tous les thèmes du groupe afro-asiatique qui pénètrent maintenant en Afrique française en se greffant sur les mots d'ordre d'*unité* et d'*indépendance.*

CLAUDE KRIEF.

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

Supplément pratique 4 pages

MADAME EXPRESS



LE STYLE COTE D'AZUR

(Photos Eve.)

LE STYLE COTE BASQUE

(*Voir pages III et IV.*)

Cette semaine Madame Express a :

● ***Lutté*** **contre la chaleur. Voici cinq idées ou objets qui peuvent aider à supporter les canicules à venir :**

● POUR LES HOMMES : ce sont eux qui souffrent le plus de la chaleur lorsqu'ils sont obligés d'être correctement colletés et cravatés pour aller au bureau. Les chemises en nylon, même aéré, étant tout de même très chaudes, la seule solution reste les chemises de coton ou de voile tissées spécialement pour l'été, mais de forme « ville ». Cette année, presque tous les magasins parisiens ont déjà épuisé leurs stocks, ils ont même parfois liquidé ceux des années précédentes. Madame Express a cependant trouvé :

— **Quelques exemplaires d'un modèle en coton aéré blanc, jaune, bleu ou gris.** (1.250 fr. « Prisunic » des Champs-Elysées.)

— **Toutes les tailles en coton aéré blanc, poignets boutonnés.** (4.700 fr. Madelios, 10, place de la Madeleine.)

— **Un petit stock en voile blanc** (4.950 fr. Barnett, 19, avenue Victor-Hugo.)

— **Et un stock plus important en coton aéré, en blanc ou paille, col pouvant se porter ouvert ou fermé.** (5.500 fr. Clayton, 1, rue de Berri.)

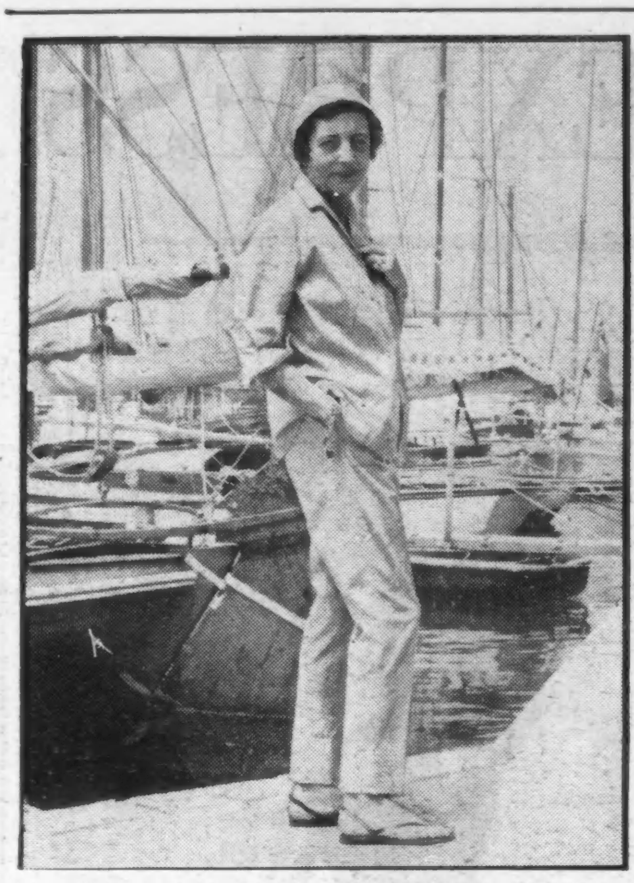
● POUR LES ENFANTS : deux problèmes : l'habillement et la déshydratation. On peut y remédier :

— **en remplaçant la culotte et le cache-maillot des nourrissons par la nouvelle couche en étamine blanche, imprimée de petits animaux en couleur. Le bébé est ainsi moins couvert et tout aussi présentable.** (1.250 fr. les six. Chez Prénatal, 103, rue Saint-Lazare.)

— **en plaçant près du berceau d'un nouveau-né une bassine contenant un bloc de 3 ou 5 kilos de glace. En fondant, elle humidifiera l'air. C'est le moyen recommandé par les médecins pour éviter la déshydratation, très dangereuse dans les premiers mois de la vie.**

● POUR LA CUISINE : une cloche qui évite au beurre de se transformer en huile si on ne possède ni réfrigérateur ni glacière. Cette cloche (déjà utilisée par nos grand-mères) est toujours très efficace. Elle est en terre réfractaire, percée d'une cheminée, et comporte un réservoir d'eau fraiche. On pose le beurre sur une assiette, elle aussi en terre réfractaire, on le recouvre de la cloche. L'eau pénètre dans la terre poreuse, s'évapore par la cheminée : et le beurre reste frais. (En vente chez les droguistes ; de 350 à 400 fr. selon la taille.)

● POUR TOUS: un ventilateur de poche aussi pratique au bureau qu'en voyage ou à la maison. Haut de 10 centimètres environ, il est cylindrique, gainé de cuir repoussé, et possède deux ailettes pliantes en plastique. Il fonctionne sur une pile ronde de 2,5 volts et dégage un léger parfum en tournant. (3.000 fr. Boutique Cadeaux du Drugstore, 133, Champs-Elysées.)



NOTRE PHOTOGRAPHE A VU... SUR LA COTE D'AZUR. SUR LA COTE BASQUE. SUR LA CO[…]
Deux dames correctes... mais pas de la même façon. […] *femme[…]*

UN POSTE OUBLIÉ dans les comptes de votre foyer

Le budget du ménage est bien souvent votre souci : vous vous ingéniez à réduire vos dépenses. Mais si « vous pensez à tout », avez-vous pensé aussi à votre voiture ? Savez-vous qu'elle perd de sa valeur lorsque sa carrosserie n'est pas entretenue, et que vous la revendrez moins bien. A cela aucune excuse, il est si facile d'avoir une voiture qui scintille, grâce à Jon-Wax.

Créé pa- la grande marque Johnson, Jon-Wax est le premier produit d'entretien auto qui, en une seule opération, nettoie, fait briller et protège carrosseries et chromes.

En vente Accessoiristes, Drogueries, Grands Magasins.

Communiqué.

Bayonne

Sa vieille ville
Ses musées
Sa cathédrale

SIX JOURS DE FETES TRADITIONNELLES

COURSES AUX TOROS
COURSES AUX VACHES
PELOTE BASQUE

Ses spécialités :

Jambon de Bayonne
Chocolat de Bayonne
Tourons - Ttoro

VACANCES

Septembre au Pays basque

En rentrant, la pleine forme pour attaquer l'automne.

VOUS qui comptez partir en septembre, peut-être vous sentez-vous aujourd'hui un peu excédé ou mélancolique si vous travaillez dans une grande ville, mais quelles belles vacances vous vous préparez !... Plages sereines, que les cris des enfants ne viendront plus troubler puisque la rentrée scolaire est avancée, hôtels où l'on pourra prendre soin de vous, routes moins encombrées... Et, en rentrant, la pleine forme pour attaquer l'automne.

Les fanatiques de la Côte d'Azur s'y rendront, comme d'habitude ; rentreront d'une belle couleur, comme d'habitude ; s'entendront dire : « Comme vous avez bonne mine » ; et, quinze jours après, se retrouveront presque aussi las qu'avant leurs vacances. Comme d'habitude.

Les autres, ceux qui veulent du soleil, mais de l'air ; de la chaleur, mais un « coup de fouet » ; ceux qui, en vacances, ont envie de se sentir vifs, de faire du sport, de se refaire des muscles et des poumons, de voir des arbres et de l'herbe verte, ont à leur disposition, en France, la plus belle région du monde : la Côte basque.

● SI VOUS VOYAGEZ EN VOITURE : vous ferez sans fatigue le voyage dans la journée en partant de Paris (800 kilomètres). La route est lisse et magnifique jusqu'au bout.

● SI VOUS VOYAGEZ EN TRAIN : vous pourrez prendre l'une des lignes les plus rapides d'Europe, celle qui couvre Paris-Bayonne en sept heures exactement, le « Sud-Express » (train de jour).

Le voyage vous coûtera (Paris-Biarritz) : 6.360 fr. en 2ᵉ classe ; 9.530 fr. en 1ʳᵉ classe (plus un supplément de 930 fr. pour le « Sud-Express »).

La nuit, on peut voyager en wagon-lit, avec un billet de 1ʳᵉ classe et un supplément de 3.930 fr. Ou bien en couchette avec un billet de 2ᵉ ou de 1ʳᵉ (1.700 fr. de supplément).

● SI VOUS AIMEZ LE TOURISME : un billet combiné « fer-car » permet de visiter toute la route des Pyrénées en quatre jours. Voyage de Paris à Carcassonne en train, puis de Carcassonne à Biarritz en car. Retour Biarritz-Paris direct par le train. Le touriste a la possibilité d'interrompre sa randonnée s'il le désire, de s'attarder dans une ville du parcours Carcassonne-Biarritz et de reprendre un car, cela sans supplément. Le prix du billet combiné (en 2ᵉ classe) : 18.680 fr.

Vous y trouverez

● UN CLIMAT doux et tonique (20° de moyenne en septembre).

● UN ARRIÈRE-PAYS offrant mille occasions d'excursion.

● UNE QUINZAINE DE PLAGES […] côte belle et sauvage ; et beau[…] piscines pour les jours de gro[…]

● DES VILLAS ou appartemen[…] conditions très […]geuses en septembre. Pratiquem[…] prix sont moitié moins élevés qu'[…] (Un appartement de trois chamb[…] de bains, cuisine à Biarritz : 7[…] au lieu de 150.000.)

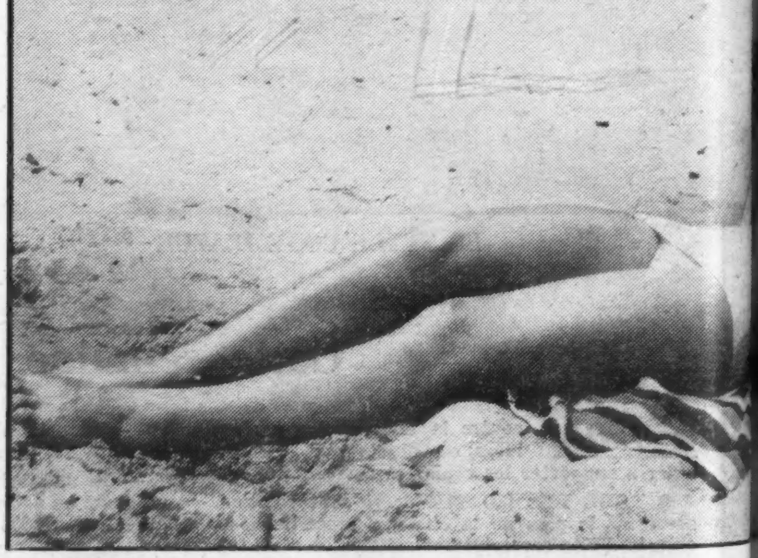
Deux agences de location q[…] pouvez joindre par téléphone : […]

Agences Réunies : 4-17-12 à […]

Agence Pyrénées-Océan : 4-22[…]

● DES HOTELS confortables qui […] feront pas de « p[…]ciaux » en septembre, cette saiso[…] considérée là-bas comme la plu[…] mais où vous êtes assuré, si vous n[…] pas trop, d'avoir une bonne cha[…]

Les prix de pension par jour […] personne varient entre 1.800 […] 7.500 fr., pour les palaces.



MAIS SUR TOUTES LES PLAG[…]
A 10 heures, 92 minute[…]

AU PAYS BASQUE

« Le Saison » est le paradis de la truite

MAULÉON - TARDETS
LICQ - ATHEREY

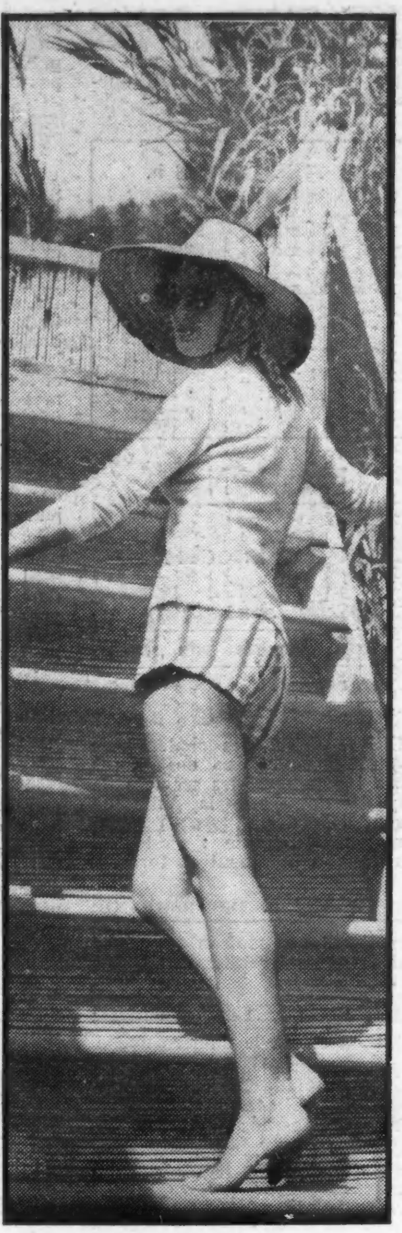
Pêches fructueuses, Vacances délicieuses, Tables familiales

Dans le cadre verdoyant des côteaux du pays basque

SAINT-PALAIS

CAMPING
TOURISME
PECHE

SUR LA COTE BASQUE.
...s femmes à carreaux... mais pas dans le même style



A SAINT-TROPEZ.
Deux jeunes filles en pantalo...

(Photos Eve.)
A SAINT-JEAN-DE-LUZ.
... mais pas de la même longueur.

...nge bien partout.
...e complète des hôtels avec prix ...re disposition à la « Maison des ...», 24, rue du 4-Septembre, ...l. : Richelieu 21-34.
...ring Club de France, 65, avenue ...rande-Armée, a également une ...tels de prix abordables, et fourcoup de renseignements utiles.

... LOGIS DE FRANCE, hôtels de catégorie ..., groupés en association, et dont ...eurs ont signé une « charte de ... Prix modérés. Renseignements : ...'Artois, à Paris.

... GITES DE FRANCE, logements dans des ...paysannes, avec salle d'eau et ...ité de faire la cuisine.
...5.000 à 30.000 fr. pour un mois, ... 5 personnes.
...seignements : Gîtes de France, ... de l'Opéra, Paris.)

● DE BONS TERRAINS DE CAMPING, accessibles aux automobiles, à Biarritz, Bayonne, Saint-Palais, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Jean-de-Luz, Bidart, etc.

● DES RELAIS DE VACANCES pour les jeunes.

A Biarritz : logement en hôtel (2 personnes par chambre); départ tous les samedis.
Quinze jours : 31.000 fr.
Trois semaines : 45.000 fr.
(Supplément pour chambre individuelle : quinze jours, 3.250 fr.; trois semaines, 5.000 fr.).

A Saint-Jean-de-Luz : Départs individuels quotidiens, séjours de quatorze jours.
Du 1er au 15 septembre : 52.200 fr.
Après le 15 septembre : 43.700 fr.
(Supplément pour chambre individuelle : 4.200 fr. et 3.400 fr.)
Une semaine supplémentaire après le 15 septembre : 18.200 fr.
Renseignements : 64, rue de Richelieu, à Paris.

Pour vous distraire

● DES CASINOS à Biarritz, Guétary, Hendaye, Hossegor et Saint-Jean-de-Luz. L'atmosphère varie selon les stations ; mais, d'une façon générale, on y observe une certaine tenue qui est loin d'être désagréable... et les orchestres sont bons.

● SI VOUS ÊTES SPORTIFS, vous pourrez : — Faire de la pelote basque dans le moindre village, du tennis partout, du golf à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Anglet, Hossegor, de la pêche en mer à Bidart, Guétary, Hendaye, du tir au pigeon à Anglet, Saint-Jean-de-Luz, de la chasse à la palombe à Saint - Jean - Pied - de - Port, Saint-Palais, Mauléon.

● SI VOUS PRÉFÉREZ REGARDER, vous verrez :
— Des courses de taureaux à Hossegor, à Saint-Jean-de-Luz et à Bayonne.
— Le Concours hippique international à Biarritz, les 3, 4, 6, 8 et 9 septembre.

● VOUS AUREZ ENVIE d'aller faire un tour en Espagne.

Et il vous faudra :
— En voiture : le permis international, un triptyque et un passeport sans visa.
— En autocar, une carte d'identité vous suffira si vous ne passez pas la frontière pour plus de vingt-quatre heures. Des excursions sont organisées au départ de Biarritz et de Bayonne.

Vous pourrez exporter 60.000 francs français, plus 50.000 francs si vous n'avez pas encore utilisé votre « contingent » de devises pour l'année.

Un circuit-type (départ 7 h. 30 ; retour, 20 h. 30) : Saint-Sébastien, la Corniche et le monastère Saint-Ignace-de-Loyola, pour 1.500 fr. environ.

Trois adresses d'organisateurs :
Wagons-Lits Cook : villa Larrelde, rue Gardère, à Biarritz.
Havas Tourisme : place Clemenceau, à Biarritz.
Bayonne Excursions : 34, place de la République, à Bayonne.

● VOTRE GARDE-ROBE sera simple. Vous aurez envie de pantalons, de maillots en « une-pièce », et de petites robes, l'une un peu plus habillée si vous comptez fréquenter les casinos. Vous emporterez un manteau pour les soirées fraîches et vos chandails. Vous ne porterez pas de shorts et vous achèterez sur place des espadrilles du pays.

L'accessoire excentrique du style Saint-Tropez ne se porte guère, pas plus que le débraillé. La Côte basque, c'est le style « bon ton ».

SANTÉ

Le bronzage scientifique

● *Gardez votre montre au soleil si vous voulez faire les choses sérieusement.*

TROIS savants français viennent d'établir un code du bain de soleil scientifique. Après avoir mesuré l'action bronzante des ultraviolets sur la peau humaine, ils ont calculé les temps d'exposition optima pour obtenir un hâle parfait, sans risque de brûlures, selon la latitude du lieu, la période de l'année, l'heure du jour, l'état de l'atmosphère et l'intensité de la réverbération. Les expériences ont été réalisées avec les produits solaires du type F 29/31 (c'est-à-dire les nouveaux produits non gras vendus en atomizers).

→

WD
...onze de ...les of the Ritz
...se l'action desséch... une peau douce et ... Ni collant, ni gras
... vente exclusivement ...eurs Parfumeurs ... Magasins de Paris

HENDAYE-PLAGE
Hôtel - Pension R. LAFON
Face à la plus belle plage du Sud-Ouest
Prix de la pension, juillet, septembre et octobre : 1.500 à 2.300 suivant chambre
TOUT CONFORT
Recommandé par les Auberges de France 1959

Aux portes de l'Espagne...
SAINT-JEAN-DE-LUZ
LA PLAGE OU L'ON NAGE
...au cœur du Pays basque
TOUS LES SPORTS : PECHE - CHASSE - YACHTING
LE PARADIS DES GOLFERS - DEUX GOLFS DE 18 TROUS
PRIX SPECIAUX EN JUIN ET SEPTEMBRE
CASINO
Renseignements : Syndicat Initiatives - Tél. : 603-16

Voici, exprimées en minutes d'exposition quotidienne, les durées « idéales » telles qu'elles ont été établies pour la latitude moyenne de la France pendant les mois de juillet et d'août :

Heures :	10 h.	12 h.	14 h.	16 h.
JUILLET :				
1re semaine	90 min.	54 min.	54 min.	90 min.
2e semaine	90 min.	54 min.	54 min.	90 min.
3e semaine	92 min.	58 min.	58 min.	92 min.
4e semaine	94 min.	60 min.	60 min.	94 min.
AOUT :				
1re semaine	96 min.	62 min.	62 min.	96 min.
2e semaine	98 min.	64 min.	64 min.	98 min.
3e semaine	100 min.	68 min.	68 min.	100 min.
4e semaine	102 min.	70 min.	70 min.	102 min.

Les trois savants recommandent également de diminuer de moitié la durée du bain de soleil, telle qu'elle est indiquée ci-dessus en minutes, chez les personnes à peau sensible, qui rougissent et s'enflamment au soleil sans brunir, ainsi que dans les conditions de rayonnement particulièrement intense, dues à l'altitude en montagne ou à une réverbération très importante (à bord d'un bateau, par exemple).

Les fanatiques du bronzage, s'ils s'arment d'un chronomètre de précision, pourront revenir de vacances en arborant une peau « scientifiquement » bronzée.

RECETTES

● CORDON BLANC

Côtelettes de mouton à la moutarde

Quatre côtelettes.
De la moutarde.
50 gr. de beurre.
Un verre de vin blanc.
Préparation : 5 minutes.
Cuisson : 15 minutes.

Vous enduisez les côtelettes des deux côtés avec de la moutarde (selon les goûts, on prend de la moutarde à l'estragon, plus fine, moins forte, ou bien de la blanche, beaucoup plus relevée). Vous les faites dorer des deux côtés dans le beurre bouillant. Puis vous les disposez sur un plat chaud.

Vous mettez dans la poêle un verre de vin blanc, vous tournez, vous donnez un tour de bouillon, vous salez et vous versez sur les côtelettes.

● CORDON BLEU

Croquettes verdure

Cinq cuillerées à bouche de riz.
Une poignée d'oseille.
Une béchamel épaisse.
30 gr. de beurre.

Vous faites cuire le riz après l'avoir bien lavé (on le jette à l'eau bouillante pendant quinze minutes et, ensuite, on le passe sous le robinet d'eau froide). Pendant ce temps, vous faites fondre l'oseille dans le beurre et vous confectionnez une béchamel très épaisse.

Vous mélangez le riz, l'oseille (en prenant soin de bien égoutter celle-ci) et la béchamel. Puis vous laissez refroidir.

Quand le mélange est froid et bien pris, vous faites des boulettes que vous roulez dans la farine et que vous jetez dans la friture fumante. Quand elles sont dorées, vous les servez seules ou bien avec de la viande (veau ou porc).

On peut remplacer l'oseille par un reste d'épinards ou de salade cuite.

SUZANNE ET HENRIETTE.

MAISON

La saison des insectes

● *Ils sont insupportables mais pas invulnérables.*

DEPUIS le début des chaleurs, le rayon « Insecticides » des grands magasins, tout comme les services de « désinsectisation » de la Ville de Paris sont débordés.

La raison est simple : c'est l'été que les insectes attaquent en force.

Par contact et par asphyxie

Les maîtresses de maison ont à leur disposition deux grandes catégories d'insecticides :

● CEUX QUI TUENT « PAR CONTACT ».

Le D.D.T. en est le numéro un.

Ce produit-miracle, découvert en 1874 par un étudiant chimiste, Zeidler, ne trouva son application pratique que soixante-cinq ans plus tard, en 1939.

Depuis, le D.D.T. est passé dans l'usage courant. On le trouve à l'état pur (sous forme de poudre ou de liquide), en solution (dans du pétrole, entre autres). L'effet est à retardement : l'insecte, frappé de paralysie, ne meurt qu'au bout de quelques heures, voire de quelques jours. Les œufs ne sont pas détruits. Mais, s'il y a abondance de produit, les larves risquent d'en trouver sur leur passage et d'être détruites à leur tour.

● CEUX QUI TUENT « PAR ASPHYXIE » :

le paradichlorobenzène est l'insecticide-type de cette catégorie. Ces produits dégagent des vapeurs qui imprègnent tout le contenu d'un placard, d'une armoire ou d'une pièce et asphyxient les insectes. Il faut placer ces produits « en hauteur », car les vapeurs dégagées sont plus lourdes que l'air ; c'est donc en retombant qu'elles agissent.

On peut naturellement employer les deux sortes de produits simultanément. Voici cependant la meilleure façon de procéder selon le genre d'insectes auquel on a le plus souvent affaire :

Les mites

Les mites attaquent les vêtements, et aiment en particulier la laine. Les larves recherchent l'obscurité, le silence et la tranquillité. Pour limiter les risques, il faut :

1°) Dépoussiérer à fond armoires, placards, tiroirs, et, dans la mesure du possible, laver les intérieurs avec une solution à base d'eau de Javel.

2°) Faire nettoyer par un teinturier tous les vêtements hors saison.

3°) Ranger les vêtements, une fois nettoyés, dans des housses de matière plastique, après en avoir aspergé l'intérieur avec du D.D.T. Et plusieurs précautions valant mieux qu'une, ne pas oublier le paradichlorobenzène.

Les mouches

Les mouches sont non seulement désagréables, mais aussi dangereuses. Elles emmagasinent sous leurs pattes velues des myriades de germes pathogènes qu'elles transportent (diarrhée infantile, fièvre typhoïde, gastroentérite, etc.).

La seule méthode efficace consiste, toutes fenêtres fermées, à utiliser une bombe aérosol qui projette en un fin brouillard une solution de pyréthrine et de D.D.T. dans du pétrole. (*Timor, modèle familial, 1.630 fr. - Rocket, 615 fr. ou Flytox, 650 fr. - Grands magasins.*)

Balayer aussitôt les insectes tombés et seulement engourdis, et recommencer l'opération plusieurs fois dans la journée.

Les fourmis

Si les fourmis viennent la plupart du temps de l'extérieur, elles ne répugnent pas à élire domicile dans les maisons, d'où il est très difficile de les chasser.

1°) Conserver toutes les denrées alimentaires dans des boîtes métalliques ou plastiques, ou enveloppées dans du papier d'aluminium. Les intérieurs de placards à provision doivent être tenus très propres.

2°) Saupoudrer les plinthes et le bas des murs extérieurs avec de la fleur de soufre, vendue chez les droguistes.

3°) Asperger de pétrole les parquets, charpentes et boiseries constituant des nids de fourmis.

Les moustiques

● A L'EXTÉRIEUR : 1°) Pour détruire les larves, jeter une poignée de borax sur les mares, puits, trous d'eau. Dans les pièces d'eau et vieux puits inutilisés, versez une mince couche d'essence ou de pétrole à la surface de l'eau. Dans les fosses d'aisance : un demi-litre par mois de pétrole ou d'huile de vidange des moteurs.

● DANS LA MAISON : 1°) Protéger les fenêtres avec un treillis très fin en nylon ou en laiton, monté sur un cadre adhérant bien à la fenêtre et solidement fixé.

2°) Equiper les luminaires de lampes « parinsectes », mais allumer en même temps à l'extérieur une lampe blanche; c'est elle qui attirera les moustiques.

3°) Vaporiser les pièces de D.D.T. avant de se coucher.

4°) Se résigner à dormir sous une moustiquaire si toutes ces précautions se révèlent insuffisantes.

Dans les cas graves

Enfin, devant une véritable invasion d'insectes, il faut parfois faire appel à un service spécialisé qui pulvérisera du D.D.T. liquide sur les murs et les planchers. Chaque pièce devra rester fermée pendant deux heures et dormir à trois heures, mais on pourra parfaitement dormir ensuite dans une chambre qui a été « désinsectisée » dans la journée.

Exécutée par les services officiels, cette opération revient à 30 francs le mètre cube. Chaque préfecture possède au moins une « station de désinfection » qui se charge de ce travail. Voici les adresses des quatre stations parisiennes :

● 21, rue de Chaligny, DID. 13-81 (Ier, IIe, IIIe et IVe arrondissements).

● 5, rue Stendhal, ROQ. 04-17 (XIe, XIXe et XXe arrondissements).

● 61, rue du Château-des-Rentiers, GOB. 00-63 (Ve, VIe, VIIe, XIIIe, XIVe et XVe arrondissements).

● 6, rue des Récollets, NOR. 02-97 (VIIIe, IXe, Xe, XVIe, XVIIe et XVIIIe arrondissements).

● siné-sélection

Piano « aqueux ».

● cinéma

YANG KWEI FEI : un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. (*Studio de l'Etoile.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Marivaux, *Colisée.*)

AVENTURES FANTASTIQUES : un procédé fabuleux donne une vie poétique aux personnages de Jules Verne (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

LES CHEMINS DE LA HAUTE VILLE : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret y est une amoureuse émouvante. (*Lord Byron.*)

MOI UN NOIR : un documentaire sans précédent, improvisé par des Noirs. Un peu long mais passionnant. (*Bonaparte.*)

RIO BRAVO : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Elysées-Cinéma.*)

LE GÉNIE DU MAL : Le crime gratuit accompli par deux jeunes gens épris d'absolu... et défendus par Orson Welles. (*Les Reflets.*)

POUR QUI SONNE LE GLAS : Peu de Hemingway mais beaucoup d'Ingrid Bergman. (*Studio 28.*)

IVAN LE TERRIBLE : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné-Prévert. (*Studio Raspail.*)

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : Hitchcock. (*Studio 43.*)

LE MILLION : René Clair poétique, et la plus célèbre poursuite du cinéma. (*Monte-Carlo.*)

LA BANDERA : la Légion étrangère, selon le « réalisme » de 1935. Ce qui faisait vibrer nos parents. (**Studio Publicis.*)

* *Salles climatisées.*

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Djenane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette, Rosie Maurel.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

CAMPING 59
LA CHAINE "AMIS CAMPEURS" a baissé véritablement les prix !
PRIX EN BAISSE
MATELAS pneumatiques .. 2.900
FAUTEUIL TUBE 1.900
● TENTES CARRÉES A ARMATURES
ENCORE DU STOCK DISPONIBLE
LIVRAISON DE SUITE
BLOIS, JEUX CAMPING SPORTS, 3, RUE HENRI DROUSSY — POITIERS, SOLDANA-SPORTS, 4, RUE DU MARCHÉ
DOUAI, SOLDANA-SPORTS, 3, RUE DE LA MADELEINE — LONGWY, PARIS-EST-SPORTS, 8, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING
EVREUX, VOG-SPORTS, 10 RUE CHARTRAINE — MERLEBACH, IGLOO SPORTS, 60 RUE NICOLAS-COLSON

"AMIS CAMPEURS" PARIS
105, BOUL. BEAUMARCHAIS - 8, BOUL. DES FILLES-DU-CALVAIRE
(MÉTRO : ST-SÉBASTIEN-FROISSART)
Toutes les principales marques : CAMP-RACLET-LAMA JAMET-HUTCHINSON M5, etc.
NANTES, COMPTOIR-IMPER-CAMPING, 4, ALLÉE CASSARD ET 1, RUE SAINTE-CROIX — LENS, LION-SPORTS, 6, PLACE DU CANTIN & 30, RUE DE LILLE
TOURS, SOLDANA-SPORTS, 65, RUE NATIONALE — TROYES, SOLDANA-SPORTS, 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-Ier
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-89

U.R.S.S.

Kroutchev et les voleurs

● *M. Kroutchev intervient en faveur d'un condamné de droit commun. La «Pravda» lance une campagne de « décriminalisation ». Au-delà de l'aspect humanitaire de cette initiative apparaît un phénomène social nouveau. Notre collaborateur K.S. Karol, qui fut emprisonné en U.R.S.S. sous Staline, l'étudie ici.*

IL était bien établi, jusqu'ici, en U.R.S.S., que « qui ne travaille pas ne mange pas ». La devise est inscrite au fronton de toutes les grandes entreprises et nul n'osait la mettre en doute sérieusement.

Depuis dimanche dernier, pourtant, le doute est permis. Sur une page entière, l'officielle « Pravda » vient d'admettre qu'il existe des citoyens qui, méprisant le droit au travail et la devise du pays, mangent sans fournir de travail productif.

Aucune statistique ne permet d'évaluer combien de ces hors-la-loi sont de simples petits trafiquants et combien sont de véritables criminels vivant en marge de la société. Sujet tabou, systématiquement passé sous silence, jusqu'ici, par les autorités officielles, l'existence du « milieu » et de la criminalité soviétiques n'était admise que par le satirique « Krokodil ».

M. Kroutchev a été le premier à rompre ce silence, au cours du dernier congrès des écrivains. Il raconta sa correspondance et sa rencontre avec un ancien voleur, incapable, malgré son désir, de surmonter le mur des préjugés et de la méfiance qui l'empêchaient de reprendre une existence légale. Des dizaines de lettres d'anciens détenus de droit commun, publiées par la « Pravda » de dimanche, montrent que le cas cité par M. Kroutchev n'était nullement isolé.

Une révélation

Certaines de ces lettres sont visiblement « inspirées » ; leurs auteurs promettent seulement de « travailler honnêtement à la construction du communisme après avoir purgé leur peine ». Mais d'autres missives paraissent spontanées et jettent une lumière nouvelle sur ce sujet mal exploré.

« *J'ai été voleur,* dit l'une d'elles, *et je valais bien celui dont le camarade Kroutchev a parlé au congrès des écrivains. J'étais connu à Marina Rochtcha, à Boutyrki, à Yaroslavki, à Tichinka et au Marché des Astucieux. Je n'étais que simple pickpocket, mais même les « Kraznouchniki » (cambrioleurs) et les « medgavatinki » (gangsters) me respectaient. En dépit de mon jeune âge, les voleurs de la génération ancienne, les Lichkaï, Abaï, Petrouchko, Stasik et autres, s'inclinaient devant moi.* »

La chronique judiciaire n'existant pratiquement pas en U.R.S.S. et la description des crimes étant bannie de la presse, les lecteurs de la « Pravda » apprennent sans doute pour la première fois les noms des célébrités du « milieu », la hiérarchie qui y règne et le code d'honneur qu'observent ses membres... Des souvenirs personnels me font toutefois penser que le public soviétique n'a pas été entièrement surpris par ces révélations.

Au cours des grandes purges staliniennes, des millions de citoyens ont pris le chemin des prisons avant d'être envoyés dans les camps de travail. Peu de familles ont été épargnées ; et depuis la liquidation des camps, de très nombreux récits ont dû circuler sur la société structurée, hiérarchisée et traditionaliste des voleurs, avec laquelle tout détenu faisait connaissance dès le premier jour de son emprisonnement.

Les « droit commun », en effet, régnaient en maîtres dans les cellules. La Sûreté stalinienne réservait ses rigueurs aux détenus politiques et favorisait ouvertement les droit commun. Ceux-ci étaient utilisés comme indicateurs et surveillants dans les prisons et les camps ; ils obtenaient en échange une meilleure nourriture, la tolérance de leurs mœurs et l'exemption du travail physique.

En 1942 en Arménie

Arrêté en Arménie, un jour de l'hiver 1942, sous une accusation des plus invraisemblables, j'ai pu vite me rendre compte de cet état de choses. Dès mon entrée dans une cellule de la prison d'Erevan, où croupissaient déjà une quarantaine d'autres détenus, un énorme gaillard se leva de son siège confortable et m'annonça qu'il était le « kamerkom » (commandant de cellule) :

— *Tu es là pour quoi ?*

— *Je suis innocent,* dis-je.

— *Nous le sommes tous, mais encore ?*

— *On me reproche,* dis-je, *des activités subversives.*

— *Tu est trotskyste,* décréta le kamerkom.

Et il m'attribua la place la plus exiguë de la cellule. Les voleurs, en revanche, installés sur des matelas et des coussins, jouaient aux cartes du matin au soir.

Ayant épuisé leurs propres ressources, ils confisquaient, pour leur servir d'enjeu, les biens des détenus politiques. Ainsi, un soir, je fus tiré de mon sommeil par Vasia l'Astucieux — l'adjoint du kamerkom — qui me somma d'enlever mes chaussures : il venait de les gagner contre un partenaire que je connaissais encore moins que lui. Toute résistance était inutile. Les voleurs avaient pour eux la force, l'organisation et la complicité des gardiens.

Le kamerkom et ses amis confisquaient également le fond épais de la marmite à soupe, ne laissant aux « trotskystes » que le liquide clair. La ration de pain, toutefois, demeurait intangible : le vol du pain est interdit par le code d'honneur du « milieu ».

Je réussis cependant à récupérer mes chaussures et à améliorer ma place dans la cellule. Car les voleurs s'ennuient en prison et accordent un traitement de faveur aux personnes capables de les distraire par des chansons ou des récits. Gare au maladroit, toutefois, dont le récit ne serait pas du goût de son public : des représailles sévères l'attendent...

Personnellement, je passai brillamment le test grâce au « Comte de Monte-Cristo », qui passionna le kamerkom et ses amis. Ma renommée de conteur passa même les murs de la prison — je ne saurai jamais par quelle voie mystérieuse — et à mon arrivée au camp de travail près de Saratov les voleurs savaient déjà qu'il se trouvait dans le convoi « *un trotskyste qui connaît une longue et passionnante histoire française* ».

Cependant, un détenu politique ne pouvait jamais être admis dans la société des voleurs. Il pouvait être toléré, favorisé, admis au jeu de cartes ou aux débats intérieurs, mais demeurait astreint au travail physique que les membres du « milieu » quant à eux, considéraient comme la pire des déchéances. Une coupure nette existait donc dans les prisons et les camps ; elle se prolongeait, une fois la liberté recouvrée, au détriment, cette fois, des anciens droit commun.

Le nouveau code

Il est vrai que la méfiance et l'intolérance (citées par M. Kroutchev) des citoyens soviétiques à l'égard des anciens voleurs ont des raisons profondes.

Le code criminel de l'époque stalinienne était très tolérant pour les délits de droit commun (un an de prison seulement pour vol, quelle qu'en fût l'importance). Se sentant mal protégés par la loi, les citoyens soviétiques assumaient eux-mêmes la surveillance de leurs biens péniblement acquis, se montraient méfiants et frappaient les voleurs, même repentis, d'un très sévère ostracisme social.

Le code pénal soviétique vient d'être révisé ; les peines pour délits de droit commun sont devenues plus rigoureuses. Le démantèlement du régime concentrationnaire a mis fin à la sujétion des « politiques » aux « droit commun ». Le niveau de vie ayant augmenté, il est plus facile de vivre de son salaire et la tentation des activités extra-légales a diminué.

Mais le « milieu » soviétique et les préjugés dont il est l'objet restent encore vivaces — les lettres publiées par la « Pravda » en témoignent — et la « décriminalisation » de l'U.R.S.S. répond à une véritable exigence sociale.

Les Russes, ayant retrouvé un peu de prospérité, veulent enfin vivre en paix et être protégés contre les criminels et les « houligans ». Il est même question de la création de milices volontaires pour mettre fin à cette double plaie.

L'économie soviétique, de son côté, a besoin de la capacité de travail de ceux qui vivent encore en marge du circuit productif et qui constituent dans certaines Républiques un réservoir de main-d'œuvre aussi important que celui des chômeurs dans certains pays occidentaux.

C'est donc pour des raisons très précises que M. Kroutchev a engagé un dialogue avec les voleurs et que la « Pravda », pour faciliter leur réhabilitation, consacre maintenant une page à leurs problèmes.

K.S. KAROL.

(Keystone.)

M. NIKITA KROUTCHEV (1).
Une nouvelle rubrique pour la presse soviétique

(1) Au congrès des écrivains où il fit le récit de son entrevue avec un détenu de droit commun.

LA FATIGUE VAINCUE

Les Biologistes ont reconnu que la plupart des troubles organiques des espèces vivantes datent de leur émigration du milieu marin, et constaté que les animaux baignant encore dans ce milieu, tels les squales et les cétacés, qui ne dépendent pas comme les espèces terrestres des hasards de l'alimentation pour se recharger en sels minéraux sont exempts de nombreuses altérations physiologiques dues au vieillissement des cellules. L'immersion en milieu marin constitue donc un véritable retour aux sources de la santé.

Les Laboratoires Algomer, de Perros-Guirec, responsables de la préparation des algues employées à l'Institut Marin de Roscoff, dans le traitement du rhumatisme, mettent actuellement en vente en Pharmacie des produits d'une formule inédite, permettant de suivre à domicile la cure de bains de mer algués suractivés, si efficace en cas de fatigue générale et de surmenage scolaire, physique ou intellectuel. L'organisme se trouve désintoxiqué, rechargé en oligo-éléments et revitalisé **dès les premiers jours,** la sensation de fatigue disparaît ainsi que les douleurs et l'enflure éventuelle des jambes. Le système nerveux se rééquilibre et les insomniques retrouvent un sommeil réparateur.

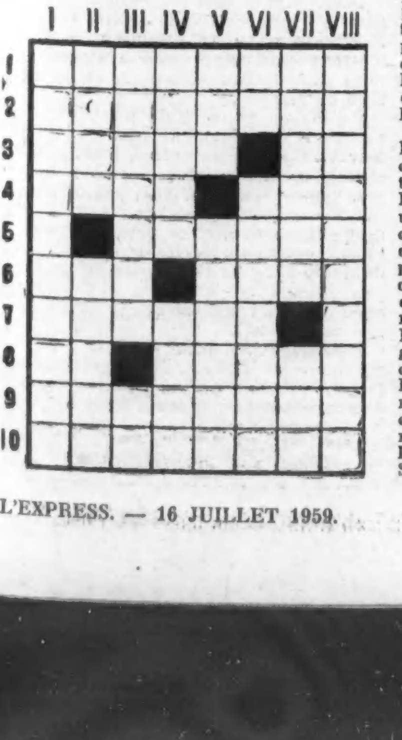
Des « **Bains Locaux** » assurent les **mêmes** bienfaits à ceux qui désirent traiter séparément une partie du corps sans prendre de bains complets, car il paraît avéré que l'organisme a la possibilité de se recharger entièrement en sels minéraux par le truchement d'un simple bain local, c'est pourquoi les bains de pied, chers à nos ancêtres, retrouvent de plus en plus d'adeptes. Le Centre de Recherches et d'Applications de la Biologie Marine nous communique que les produits mis au-point par les Laboratoires Algomer de Perros-Guirec sont les **SEULS** à être composés **exclusivement** d'eau de mer non séchée puisée en grande profondeur et d'algues sélectionnées recueillies en plein océan sur les fonds granitiques et uranifères de la Bretagne du Nord.

La visite des Laboratoires est autorisée sur demande motivée.

Mots croisés n° 196

Horizontalement. — 1. Un test qui n'intéresse pas forcément les psychologues. 2. Fut loin d'avoir le succès de Cinna. 3. Cette pyrénéenne est formée de celle d'Aure et de celle de Louron. Deux consonnes qui peuvent avoir même son. 4. Cette punaise se rencontre dans plus d'un lit. Accueillit sans civilité. 5. S'apparente à l'imaginaire. 6. Soutient le navire jusqu'à son baptême. Noire, pour Cicéron. 7. Celle-là, en style de pratique. 8. Désinence de noms de métier. Ne s'applique pas à la doctrine des sectaires. 9. Propre au père d'Alexandre. 10. Enorgueillissent.

Verticalement. — I. On la prend facilement en quittant le vieux port. II. Peut précéder un chiffre indiscret. Il n'en sort des voix que depuis une trentaine d'années. III. Ce que fait l'homme rassuré. Dans Clermont, mais ni dans Issoire, ni dans Moulins. IV. Sa fleur est parfois reine-marguerite. Boîte d'église, marteau bicéphale, chemin, bête sauvage. V. Double robe. Dissimulent mal leur colère. VI. Son pluriel est singulier. Société politique secrète, dans l'ancienne Grèce. VII. Serrer des poissons, sans perdre de place. Désinence de noms d'habitant. VIII. S'adonnent à la varappe.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	I	S	A	B	E	L	L	E
2	N	A	T	A	T	I	O	N
3	C	I	R	I	E	R	■	T
4	I	N	E	S	■	A	I	R
5	T	T	■	S	A	I	N	E
6	A	E	R	A	L	■	N	M
7	T	S	E	■	I	S	E	E
8	I	■	M	E	T	E	I	L
9	O	M	E	L	E	T	T	E
10	N	O	T	A	R	I	E	E

Solution du n° 195

CYCLISME

Un coureur parle

● ***Louison Bobet écrit. Et, pour la première fois, un champion cycliste, par le simple récit de son expérience personnelle, sait faire comprendre aux profanes la nature même d'un sport qui reste l'un des plus populaires en France.***

LOUIS BOBET, 34 ans, a couru encore cette année dans l'équipe nationale du Tour de France qui se termine samedi. Malade, il a dû abandonner, mardi, l'épreuve qu'il avait remportée trois fois de suite. : en 1953, 1954 et 1955. Il vient d'écrire, à propos de son métier, un livre dont il n'est pas exagéré de dire qu'il est important, parce qu'il fait concrètement entrer le lecteur dans l'univers du coureur (1).

Voici, reproduit ici par autorisation spéciale, le récit de la première grande course de Bobet, racontée par lui-même :

« *TROIS, deux, un... partez !* » Zut ! je ratai mon départ et, sur la longue ligne droite qui conduit au carrefour Pompadour, avant d'avoir eu seulement le temps de me lancer, je me retrouvai en queue de peloton. Tout là-bas, à une cinquantaine de mètres au moins, je voyais les hommes de tête foncer à plus de 50 à l'heure sur la route pavée. Mes débuts dans le grand bain commençaient mal !

Nous étions 103 au départ et, sans exagérer, je devais être à peu près 90ᵉ au bout de 500 mètres.

« *Un champion ne doit jamais traîner en queue de peloton.* »

J'avais entendu et lu cette phrase des centaines de fois et j'entrepris de remonter vers les hommes de tête.

La théorie, c'est bien, mais la pratique c'est autre chose. Tout le monde roulait à 50 à l'heure comme s'il s'agissait d'une course de 10 kilomètres. Bien lancé, je passai mon grand braquet (48 × 15) (2) et, les mains en bas du guidon, mâchoires serrées, j'entrepris mon retour vers la tête.

Je savais qu'après le carrefour Pompadour, la route était très mauvaise jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges et qu'il faudrait emprunter alors le trottoir cyclable. Dépasser les coureurs sur un trottoir cyclable est toujours une opération délicate et dangereuse, il me fallait donc en remonter le plus grand nombre avant Pompadour, c'est-à-dire en moins de trois kilomètres.

Derrière Muller

Il faut croire que je devais tenir la forme car j'en remontai rapidement deux, puis trois, puis dix (au fur et à mesure je les comptais). Je devais être dans les trente premiers au moment d'emprunter le trottoir cyclable. Mon premier objectif était donc atteint et dans les roues je me permis de souffler un peu en attendant Villeneuve-Saint-Georges. Deux coureurs devant moi, j'apercevais le maillot tricolore de Caput (3) et cela me prouva que j'étais bien placé. Je me sentais frais et lucide, mon sprint du départ ne m'avait pas marqué. Attentivement, je regardais où je faisais passer mes roues, car le trottoir cyclable mal macadamisé était plein de trous, dangereux pour les jantes, et de petit gravier, très mauvais pour les boyaux.

A la sortie de Montgeron, la route devient une interminable ligne droite longeant la forêt de Sénart et coupée en son milieu par un obélisque que tout le monde appelle — on ne sait trop pourquoi — la pyramide de Brunoy.

Pour passer cette pyramide, plantée au milieu de la route, le peloton se scinda en deux groupes : ceux qui passaient à gauche, ceux qui passaient à droite.

A ce moment-là, j'étais dans les dix premiers et, parce que Teisseire, qui me précédait, prit à gauche, je fis comme lui. J'étais à hauteur de l'obélisque quand je vis un coureur nous passer comme un bolide : c'était le puissant Muller qui tentait sa chance.

Je me dressai sur mes pédales, passai le grand braquet et, pédalant à mort après avoir « sauté » Teisseire, je tentai de revenir dans la roue de Muller, à vingt mètres environ devant moi. Vraiment, aujourd'hui, je devais être « saignant », car je vis petit à petit la distance diminuer: quinze, dix, cinq mètres, enfin je fus à sa hauteur. En me voyant arriver, Muller s'écarta pour me passer le relais (4). Follement heureux d'être en tête de la course, oubliant la fatigue provoquée par ce violent effort, je ne me fis pas prier et, la tête dans les épaules, j'accélérai encore l'allure pour montrer à Muller qu'il faudrait compter sur moi.

Ainsi en tête, consciencieusement, un bon kilomètre, jusqu'à l'entrée de Lieusaint où, à mon tour, comme Muller tout à l'heure, je m'écartai pour passer le relais.

Louis Bobet en 1947 (*)
« On va te retrouver les bras en croix dans 20 kilomètres. »

1 kilomètre chacun

A ce moment, à ce moment-là seulement, je jetai un regard en arrière pour juger des effets de cette attaque, je fus à la fois heureux et déçu.

Déçu en me rendant compte que notre échappée groupait vingt coureurs, heureux parce que le « trou » semblait fait. Au bout de la ligne droite, j'apercevais les autres concurrents à au moins trois cents mètres.

Mon premier souci fut de tenter d'identifier les dix-neuf coureurs qui m'accompagnaient. Sans peine, je reconnus Caput à cause de son maillot tricolore, Goutal parce qu'il était Nantais et que je le connaissais bien, Muller évidemment, Danguillaume à cause de son maillot rouge, et Thiétard parce que c'était une vedette très souvent photographiée. Outre ces « ténors », j'appris au fil des kilomètres que notre échappée comptait aussi dans ses rangs : Martineau, Bourdon, Guillier, Quentin, Pothée, Kalbert, Goussot, Aubry, l'ancien champion du monde amateurs, Berselli, Antonin Neri, Paolini, Ysorche et Chappate, le grand copain de Caput, qui aujourd'hui est devenu un radio-reporter connu.

En roulant vers Melun, je songeais à nos chances de succès. Il restait plus de 250 kilomètres à couvrir encore avant d'atteindre Buffalo et je me demandais sérieusement si cette attaque prématurée n'était pas une folie. Jusqu'à Mantes, le parcours allait être plat, mais, après, de nombreuses côtes à avaler nous attendaient, à l'heure où le soleil est le plus chaud.

N'avions-nous pas tort de gaspiller nos forces ainsi ?

Mais il y avait des arguments « pour ». D'abord nous étions vingt, donc il s'agissait de mener chacun un kilomètre tous les vingt kilomètres, ce qui n'était pas terrible. Ensuite, dans un petit peloton, les risques de chute sont moindres et on peut mieux surveiller la course. Enfin, la présence dans nos rangs de coureurs aussi chevronnés que Caput, Thiétard et Teisseire était pour le moins rassurante.

Il y avait aussi un argument d'un autre ordre qui me poussait à rester dans cette échappée. Cet argument était l'orgueil.

En prenant le départ, une heure plus tôt, à Maisons-Alfort, j'étais partagé entre le trac et l'espoir. Maintenant, tandis que nous traversions Melun, je me sentais comme libéré d'un grand poids. Puisque j'étais dans le groupe de tête, l'honneur était sauf. Quoi qu'il puisse m'arriver maintenant, je ne risquais pas d'être ridicule, et si notre échappée durait, je pouvais même faire une course honorable.

20 en tête à Melun

C'est là qu'on vint nous donner les premiers renseignements : nous étions passés à Melun avec deux minutes d'avance sur le peloton — un écart substantiel qui était de bon augure.

Maintenant que l'écart était assez grand entre les échappés et le peloton, le directeur de la course avait abaissé son drapeau rouge pour permettre aux voitures suiveuses — celles des marques et celles des journalistes — de venir derrière nous.

En me retournant, j'espérais enfin voir la Panhard de « Stella » (5). Espoir déçu. Je n'avais besoin de rien, mais j'enrageais de ne pas sentir la voiture derrière moi.

Le soleil maintenant se faisait plus ardent, les visages de mes partenaires se noircissaient de poussière ou se creusaient sous l'effort. Moi, je me sentais très à l'aise. Je pédalais sans effort et à chacun de mes relais je sentais que le train montait d'un ton. Plus parce que j'avais avalé pas mal de poussière que parce que j'avais soif, je bus quelques gorgées d'eau additionnée d'alcool de menthe. J'aurais sûrement plus soif tout à l'heure, il fallait donc ménager le liquide.

Résolu plus que jamais à suivre les bons conseils, je me décidai à manger un sandwich et une boulette de riz ; je n'avais pas encore faim, mais il fallait prévenir les effets de la fringale. Quant au sucre, je le gardai pour la fin de course, pour les moments difficiles où il n'est guère commode de savourer un sandwich.

Ma facilité au train et mon organisation frappèrent Caput. Venant à ma hauteur, il me fit un clin d'œil.

« *Alors, en plein boum, le môme ?* » me lança-t-il avec son accent de titi parisien.

Bêtement, je faillis dire: « *Oui, monsieur* ». Je me retins à temps et me contentai d'un signe de tête affirmatif entre deux bouchées de sandwich.

Comme on dit en jargon cycliste, je « pédalais dans le beurre ». Les motocyclistes qui faisaient le va-et-vient entre le gros du peloton et l'échappée pour nous renseigner sur notre position nous apprirent qu'à Corbeil notre avance était passée à 3' 15".

Plus que 13

3' 15" à 40 de moyenne, je fis rapidement le calcul, cela représentait près de 2 kilomètres d'avance. Puis je songeai qu'en cas de crevaison, avec une telle avance, j'avais le temps de changer de boyau et de repartir avant l'arrivée du peloton.

A l'entraînement, souvent, je m'exerçais à réparer en vitesse. Je me chronométrais et, si j'ose dire, je « mettais en scène » chacun de mes gestes. Je les avais « répétés » tant de fois, et dans les « Six Provinces », la semaine précédente, j'avais crevé si souvent que je me sentais capable de réparer vite, et sans m'énerver : 1' 30" pour la roue avant, 2' pour la roue arrière (à cause de la chaîne) étaient mes temps records.

C'est un peu avant Versailles que notre petite troupe perdit une unité : Ysorche, lâché dans une petite bosse.

A la sortie de la ville du Roi-Soleil, Martineau et Guillier lâchèrent prise à leur tour. Nous ne restions plus que quinze, soit un peloton encore respectable.

Mais le cap des cent kilomètres franchi, il n'y avait plus la belle organisation de tout à l'heure. Nous n'étions que six ou sept à mener largement notre part. Les relais se faisaient donc plus fréquents et, comme le soleil était de plus en plus chaud, les cent quatre-vingts kilomètres qui restaient à parcourir me semblèrent subitement une tâche effrayante.

Sentant la fatigue me gagner, je profitai des longues lignes droites reliant Saint-Germain (114ᵉ kilomètre) à Mantes (144ᵉ kilomètre) pour avaler quelques sandwiches, une poire et un gâteau de riz.

Le visage couvert de poussière, je ne devais certainement pas avoir meilleur visage que les autres, mais je me sentais bien. Mes idées restaient claires, preuve que je n'étais pas marqué par mes efforts. Quand je vis, au bout d'une ligne droite, se dresser devant nous, comme un véritable mur, la redoutable côte de Rolleboise, je ne fus pas effrayé et je partis à l'attaque avec tant de vaillance que je passai en tête au sommet.

Rolleboise fit deux victimes : Danguillaume et Kallert. Nous restions à treize. Nous avions toujours 5' d'avance sur le peloton... Mais encore

(1) « Champion cycliste ». Hachette, Bibliothèque Verte. 188 pages, 275 francs.

(2) Les bicyclettes de course sont munies de dérailleurs permettant d'obtenir dix rapports de vitesse (cinq pignons à la roue arrière et deux plateaux). Le plus grand braquet est celui qui permet de parcourir la plus grande distance pour un seul tour de pédalier.

(3) Louis Caput était alors un des champions les plus en vue. Il venait de remporter le championnat de France.

(4) Il est moins fatigant de rouler derrière un autre cycliste. Celui qui mène coupe l'air pour celui qui suit, lequel a, en outre, l'avantage moral d'un point de mire qui est la roue arrière de celui qui le précède. Dans une échappée où les coureurs ont alors, en quelque sorte, partie liée, puisque leur but commun est de prendre une avance maximum sur le peloton, chacun doit mener à son tour pour répartir les efforts. C'est ce qu'on appelle « prendre le relais », relais plus ou moins long suivant qu'on est plus ou moins éprouvé.

(*) Avec Louis Thiétard dans une phase de la course qu'il décrit ici.

(5) La marque pour laquelle courait Bobet et qu'il rendit célèbre... et prospère.

La marche du temps

120 kilomètres à couvrir qui, je le savais, allaient être les plus durs.

« Je fais des projets »

A une heure de l'après-midi, nous roulions depuis déjà près de cinq heures. Sur les bas-côtés de la route, je voyais des tas de gens en train de pique-niquer tranquillement. Je voyais surtout les bouteilles. Ces bouteilles me fascinaient. De temps en temps, une envie folle de sauter de mon vélo et d'en arracher une des mains d'un spectateur me saisissait.

Maintenant, tout le monde « tirait la langue ». Même Caput, le champion de France, qui, tout en gardant la souplesse de son coup de pédale, paraissait peiner à l'ouvrage. Il n'était plus question de respirer uniquement par le nez, comme doit le faire un bon coureur, les bouches s'ouvraient pour mieux capter l'air, les muscles commençaient à s'encrasser, les jambes à se faire lourdes. L'heure des défaillances brutales et irrémédiables allait bientôt sonner.

Sans prétention, je crois avoir été le plus facile grimpeur de la rude côte de Gasny. Je passai en tête au sommet et cela me rendit toute ma confiance.

Au même moment, un motocycliste vint nous annoncer que nous avions 6' d'avance à Vernon. « Bravo ! » L'écart augmentait, c'était la preuve que, derrière le peloton, on « tirait aussi la langue ».

L'idée de gagner s'était ancrée définitivement en moi. C'était le plus merveilleux des dopings. Je n'avais plus soif, je n'avais plus chaud. J'avais l'œil aux aguets, je surveillais mes compagnons, je les jaugeais. Parmi eux, il y avait de bons sprinters, Caput, Aubry et Teisseire notamment. Au sprint, contre ces gars-là, je savais mes chances nulles. Donc il me faudrait partir dans une bosse située dans les derniers kilomètres. Je faisais défiler l'itinéraire que je connaissais par cœur dans ma mémoire pour décider de l'endroit où je porterais une attaque. Après quelques hésitations, j'optai pour la côte de Saint-Ouen-l'Aumône, à la sortie de Pontoise, à 50 kilomètres de l'arrivée ; 50 kilomètres, c'était beaucoup mais, après cette côte, je ne voyais plus guère d'obstacle susceptible de permettre un démarrage efficace.

Tout cela n'était que de beaux projets et, quatre kilomètres avant Vétheuil et sa longue côte, il se produisit un événement qui allait mettre toute ma stratégie par terre.

Teisseire attaque

Caput roulait devant moi quand, subitement, je l'entendis hurler le mot de Cambronne et s'écarter vers le bas-côté de la route. Un bref coup d'œil et je fus renseigné. Le champion de France venait de crever... plus que douze.

Cinq cents mètres plus loin, Teisseire mit à son tour pied à terre... plus que onze. Mais comme il avait son gonfleur à la main avant de sauter de vélo, je pensais que celui-ci, on n'allait peut-être pas tarder à le revoir. Depuis le matin, le grand Lucien avait accompli le plus gros travail et me semblait l'adversaire le plus frais, le plus en forme, donc le plus dangereux. Cruellement, je me réjouissais de son « pépin », car même s'il revenait, il lui faudrait produire un gros effort qu'il paierait peut-être dans les derniers kilomètres.

La chaleur devenait infernale et, dans la côte de Vétheuil, personne ne songea à « faire le fou ».

C'est alors que se produisit l'événement qui devait être le tournant de la course.

De l'arrière, Teisseire, après avoir regonflé son boyau arrière, avait fait un retour fulgurant. Déchaîné, il nous tomba dessus comme la foudre et nous passa, telle une flèche, à plus de cinquante à l'heure.

Maintenant, « l'heure de la vérité » sonnait. On allait juger, parmi les douze rescapés, ceux qui étaient « morts » et ceux qui avaient encore des ressources. Plus question de se reposer dans les roues ou même de broyer mécaniquement des kilomètres à une allure régulière.

Pendant dix kilomètres, ce fut une terrible corrida. Mais j'eus la joie d'être le premier à revenir sur Teisseire. Quant à Bourlon, Muller, Gousset et Pothée, ils avaient disparu dans la bagarre, « morts au champ d'honneur ».

Lorsque, enfin, Teisseire s'écarta pour passer le relais, je vis sur son visage ravagé qu'il avait donné le maximum. Pas de doute, Lucien « s'était fait mal » et le moment me semblait bon pour placer un démarrage afin de l'éliminer définitivement.

Au bout d'une ligne droite, je vis apparaître la côte précédant l'entrée dans Meulan. C'était là qu'il fallait attaquer sans attendre que mes adversaires aient le temps de regrouper leurs forces.

La côte de Meulan

Après avoir fait mon relais sans forcer, je m'écartai alors que nous attaquions les premiers mètres de cette côte. Mais, au lieu de me replacer dans les roues, je me lançai sur la gauche de la route et, fonçant comme un damné, je grimpai la côte, debout sur mes pédales pour mieux me lancer, sans regarder mes concurrents. J'étais décidé à foncer ainsi jusqu'au sommet d'où je jugerais l'étendue des dégâts... au sommet, mais pas avant.

Ce fut un terrible effort. La bouche ouverte, tirant de toutes mes forces sur le guidon, appuyant comme un fou sur les pédales, je « mettais toute la gomme ». J'avais mal partout, ma gorge me brûlait, mais en pensant à ce que devaient endurer les autres, j'oubliais ma peine. Il y avait foule dans cette côte et plus j'approchais du sommet, plus le passage se faisait étroit. Les spectateurs enthousiastes envahissaient la route, mes oreilles bourdonnaient tellement mon effort était grand et j'entendais comme à travers un épais tampon d'ouate un ensemble de bruits qui me semblaient être des acclamations mélangées aux coups de klaxon des voitures et des motos pour se frayer un passage. C'était à la fois grandiose et hallucinant.

Les yeux mi-clos, je fonçai droit devant moi sans m'accorder un regard en arrière et enfin ce fut le sommet. Vite, je me retournai. A dix mètres à peine, j'aperçus Thiétard et un maillot qui me sembla être celui de Goutal... et plus rien derrière.

Dans la descente, Thiétard et Goutal revinrent dans ma roue, mais les autres avaient disparu. Mon offensive avait produit son effet. Au pied de la côte, nous étions huit, au sommet, nous n'étions plus que trois... ou plutôt deux et demi, car Goutal me semblait au bout du rouleau et prêt à mourir à son tour « au champ d'honneur ».

Comme on dit en jargon cycliste, je venais « de me défoncer ». Pendant un bon kilomètre, je restai dans le brouillard, puis, avec joie, je sentis revenir toute ma lucidité. Un photographe, perché sur le tan-sad d'une moto, vint nous fusiller à bout portant et je pensai à la tête que je devais faire, une drôle de tête, sûrement.

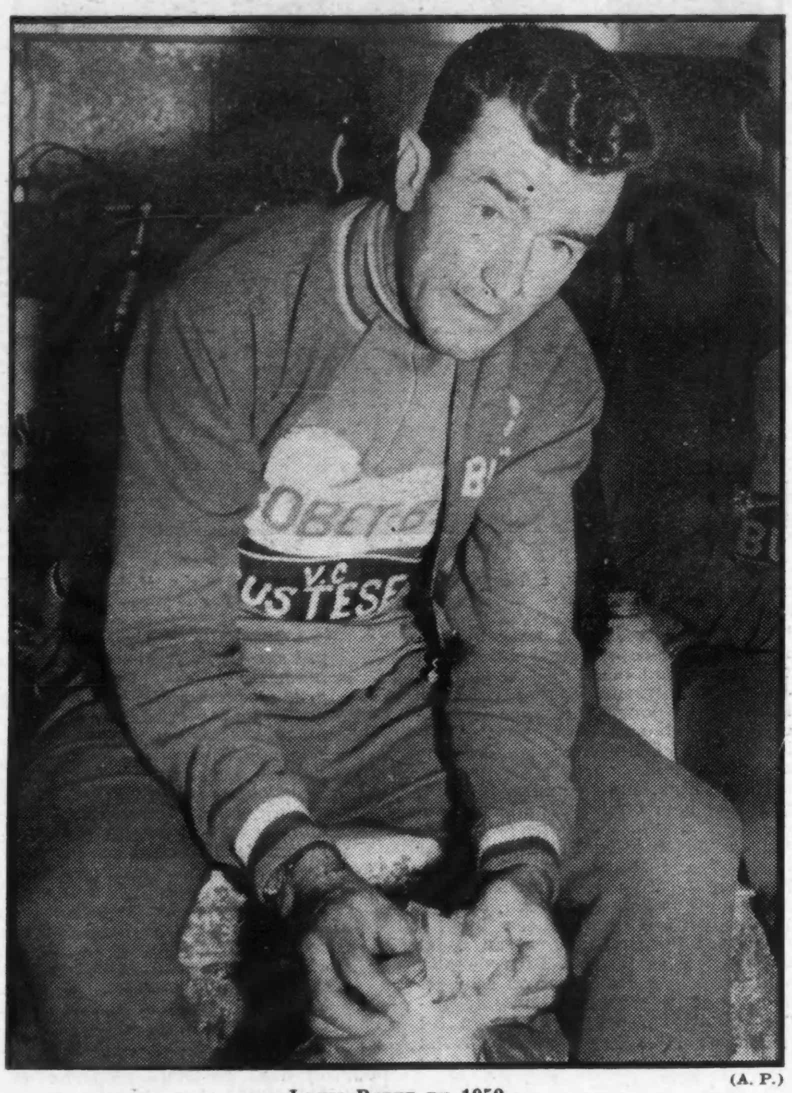
Dans la traversée de Meulan, noir de monde, je me retrouvai complètement. Certes, mon gosier était en feu, certes mes jambes me faisaient mal, mais après 213 kilomètres de course, quoi d'étonnant ? ?

Nous sortions à peine de Meulan que Goutal disparut ; en lâchant nos roues, je l'entendis pousser un long gémissement de désespoir. En une seconde, il passait du rang de vainqueur possible à celui de battu sans rémission.

A mes côtés, Thiétard s'épuisait :

« *Je ne peux plus mener,* me dit-il. *Ne me lâche pas. Je vais surmonter mon « coup de pompe ». Si tu pars seul, tu es flambé. Dans vingt kilomètres, on va te retrouver les bras en croix sur le bord de la route.* »

Le raisonnement de Thiétard m'impressionnait. Avait-il tort, avait-il raison ? J'hésitais.



(A. P.)

LOUIS BOBET EN 1959

« Aïe ! Louison, ça y est, un nouveau coup de pompe ! »

J'allais pencher pour l'avis prudent de Thiétard quand, derrière moi, j'entendis les coups de klaxon de la Panhard. Enfin, elle avait pu me rejoindre.

Sentir sa présence derrière moi me libéra de la crise de conscience. Et sans pitié pour Thiétard, profitant d'une petite bosse, je lui démarrai sous le nez, le laissant seul, zigzaguant sur la route avec sa défaillance.

Je l'entendis crier : « *Ah ! la vache !* », mais sans remords je repartis de plus belle vers mon destin.

La défaillance

Maintenant, je sais que tous les yeux étaient fixés sur moi. Pour tout le monde, officiels, directeurs sportifs, journalistes et spectateurs, j'étais une bête curieuse, une bête curieuse qu'on n'appelait pas encore Louison Bobet, mais plus simplement le numéro 135.

Je savais qu'on disséquait mon style, mon allure, mon coup de pédale. J'en étais à la fois fier et effrayé.

Sans parler de la fatigue qui commençait à me faire trouver les pédales plus lourdes, j'avais une peur affreuse de décevoir. Je m'appliquai à ne pas grimacer, à conserver une allure élégante.

Bref, à force de vouloir trop bien faire, je sentis tout à coup avec terreur que le « coup de pompe » s'emparait de moi.

On était à cinq kilomètres de Pontoise, dans une petite bosse. Ma cadence se brisa et je roulais à peine à 20 à l'heure au sommet de cette côte qui, une heure plus tôt, m'aurait semblé dérisoire.

Mon « coup de pompe » était sévère mais j'étais en excellente position. L'essentiel était de ne pas m'affoler. Tout en roulant, je sortis le petit bidon contenant le café très fort préparé par ma mère et l'avalai d'un trait.

Comme je ne bois jamais de café, ce breuvage n'en eut que plus d'effet sur moi pour me fouetter. De mes poches arrière, je sortis le dernier sandwich au pain brioché et au miel. Posément, sans m'énerver, je le mangeai tranquillement. Pour me délasser, je m'étais redressé en lâchant mon guidon. Je bus ensuite une gorgée d'eau tiède pour faire passer le sandwich. Enfin, je croquai quelques pierres de sucre.

Mon repas achevé, je repris mon guidon et, sans trop forcer, j'entrepris d'accélérer l'allure. Le résultat ne fut pas bien fameux. J'avais toujours mal aux jambes, mais je recommençais à y voir clair. Pas de doute, le « coup de pompe » s'évanouissait.

Bientôt, je sentis un mieux sensible et, aux portes de Pontoise, j'avais retrouvé la cadence.

C'est alors qu'une voiture vint à ma hauteur. Sur la banquette arrière, je reconnus le crâne chauve de Léo Véron. Le directeur de l'équipe de France me fit un petit clin d'œil en tendant vers moi la main, le pouce levé en l'air pour m'exprimer sa satisfaction.

Ce « coup de chapeau » de Léo Véron acheva de dissiper les derniers vestiges de ma défaillance et j'entamai à folle allure la longue descente pavée vers Pontoise.

Maintenant, j'étais à nouveau déchaîné. Non seulement j'entrevoyais la victoire, mais aussi une place dans le Tour de France. C'était trop beau, trop merveilleux. J'estimai que je n'en avais pas encore assez fait. Je me fouettai : « *Allez, Louison, plus vite, encore plus vite* ».

Deuxième « coup de pompe »

Du rond-point de la Défense jusqu'à la porte Maillot, ce fut un rêve pour moi. Avertis par les haut-parleurs précédant les coureurs, les spectateurs avaient déjà appris mon nom. Ils ne disaient plus : « *C'est le 135* », mais : « *C'est Bobet* » et mon nom mille fois prononcé traînait derrière moi comme un écho grisant.

Ah ! ces boulevards extérieurs mal pavés, comme ils me semblaient longs! J'en avais plein le dos, des pavés, mes reins me faisaient rudement souffrir et mes poignets, durement secoués, me donnaient à peine la force de serrer mon guidon.

« *Aïe ! Aïe ! Louison, ça y est, un nouveau coup de pompe !* » Voilà ce que je pensais sur le boulevard Suchet. Je serrai les dents, mais il n'y avait rien à faire, mon coup de pédale se faisait plus raide. En songeant à la côte du boulevard Lefebvre, je me demandai si je n'allais pas m'écrouler là, bêtement, presque aux portes du vélodrome.

Sans m'énerver et par prudence, je passai un plus petit braquet, croquai quelques morceaux de sucre, lâchant un instant le guidon pour reposer mes pauvres reins afin de me ménager pour mieux avaler cette côte du boulevard Lefebvre.

Comme avant Pontoise, cette prudente tactique eut un excellent effet. En arrivant au pied de la côte, à dix kilomètres du but, j'étais presque retapé. Avec sagesse et pour la première fois de la journée, je passai le 48 × 19 (mon plus petit braquet) pour gravir cet ultime obstacle. Au sommet, je poussai un grand soupir et jetai un coup d'œil en arrière : pas un coureur à l'horizon. Cette fois, je la tenais, la victoire !

A partir de là, tout se passa comme dans un rêve. J'entrai sur le vélodrome et les cris de la foule m'électrisèrent au point que je fis l'ultime tour de piste au sprint pour bien montrer que je n'étais pas encore au bout de mes forces.

Le reste est demeuré dans ma mémoire comme un beau rêve bleu un peu brumeux. Je revois mon père en larmes me serrant dans ses bras, je me revois, bafouillant bêtement dans un micro : « *Je suis bien content d'avoir gagné* », le bouquet de fleurs, le tour d'honneur, les tapes dans le dos, les dizaines de questions des journalistes et enfin le vestiaire et la douche bienfaisante.

LOUIS BOBET.

(Copyright 1959 Librairie Hachette-Presse Avenir.)

HOMMES

Un mendiant ingrat, ni tout à fait sublime, ni tout à fait odieux.

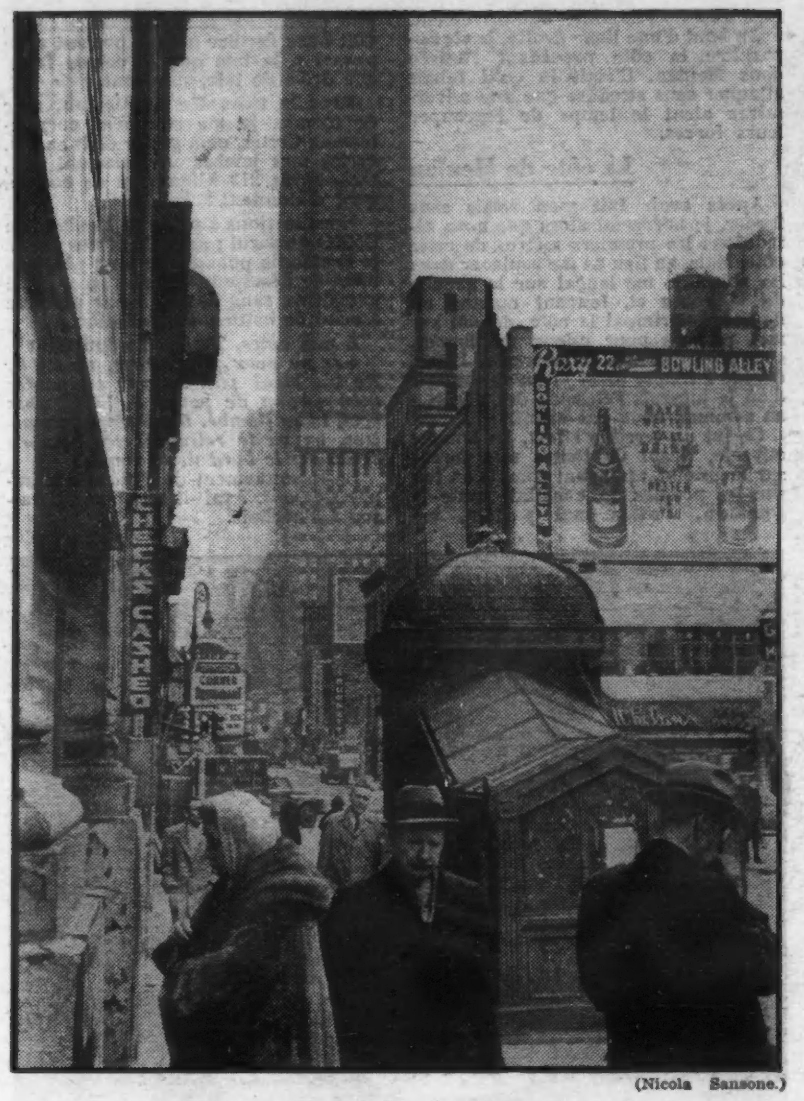
Journal

par Léon Bloy. Ed. Mercure de France. 424 pages, 500 francs.

JULES RENARD note (21 novembre 1900) après avoir parcouru « Le Mendiant Ingrat », premier volume paru du Journal de Léon Bloy : « *L'homme peut être ignoble mais ce qu'il dit fait réfléchir* ». Le deuxième tome vient d'être publié dans l'édition critique de Joseph Bollery et réunit l'ensemble des écrits autobiographiques de l'auteur entre 1900 et 1907.

Le comportement de Léon Bloy parut incompréhensible et révoltant à la plupart de ses contemporains, singulièrement à ses collègues écrivains et journalistes ainsi qu'à ses coreligionnaires.

De même, exactement, qu'il se peut qu'un général, d'ailleurs glorieux, se croie, en absolue bonne foi, la réincarnation trinitaire de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Henri IV, sinon l'incarnation de la France, Léon Bloy, en qui à chaque instant explose le mélange d'une présomption et d'une foi phénoménales, ne doute jamais d'être le porte-parole du Saint-Esprit, la bouche du Corps Mystique. A force de choisir et de supporter sa vie comme un Chemin de la Croix, il lui arrive, et cela n'est ni tout à fait sublime ni tout à fait odieux, parce que cela est inconscient, de s'identifier au Christ. Ainsi pourtant s'explique la démarche de cet ambassadeur de l'Apocalypse dont la pensée s'exprime comme une furibonde trompette de Jugement dernier, à seule fin de réveiller les foules pour qu'elles partagent *son* agonie.



(Nicola Sansone.)

Dans New York, « à la pointe d'une île, à la pointe du siècle »...

Un privilège inouï

D'où cette dramatisation apostolique et catastrophique des rapports humains. De tout autre on pourrait dire qu'il malaxe, tyrannise et pousse à bout ses amis tandis que Léon Bloy les *éprouve* comme Jésus ses disciples ou le jeune homme riche dont parle l'Evangile. Etre l'ami de Bloy c'est le « privilège inouï » d'être l'ami du Seigneur ; le lâcher, c'est trahir le Christ. Qui n'est pas avec lui est contre lui. Dans cette perspective, tout acquiert la même importance, tout se sacralise : ses susceptibilités d'auteur incompris ou méconnu deviennent les fureurs du Paraclet ; sa révolte contre une société bourgeoise et une chrétienté avilie qui le laissent « crever », qui font la petite bouche devant son génie (c'est-à-dire la parole même du Ciel) ressuscite la colère de Jésus contre les Pharisiens et les marchands du Temple.

Les insultes qu'il distribua toute sa vie avec une folle prodigalité (ce qu'il appelle : « *quelques gifles retentissantes sur les faces de quelques gourmets d'étrons* ») ne sont pas seulement des joyaux littéraires mais des charbons ardents qu'il lance contre la phalange des pourceaux possédés par l'esprit du mal. Ces démons peuvent s'appeler Huysmans, Zola ou porter les noms obscurs de quelques scribes du « Gil Blas », du « Journal », ou le nom d'une duchesse avare, d'un chanoine peu porté sur l'aumône; tout cela revient au même. Le mendiant ingrat fait grêler les injures inoubliables comme on exerce un sacerdoce. Le même caillou, le même pamphlet règle ses comptes personnels confondus avec ceux du Dieu des Armées et ses victimes outrées, d'ailleurs venimeuses, elles aussi, ses contemporains scandalisés, ne comprennent pas que ce qui reste du feu qui consuma Sodome et Gomorrhe, Jéhova l'a personnellement confié à Léon Bloy pour foudroyer l'Antéchrist et Edmond Lepelletier. Parallèlement il bénit avec sincérité le moindre admirateur : nulle tartuferie dans l'inattendu compliment qu'il glisse au bien oublié Camille Lemonnier (« *la plénitude de votre force et de votre autorité de haut écrivain* »), car Lemonnier écrivant son admiration pour l'auteur du « Désespéré » devient par cela même *haut écrivain*, comme. par le seul fait de « lâcher » Bloy, il retournerait instantanément au néant d'où le tire sa ferveur. Rien de plus significatif que les lettres où Bloy remercie un Octave Mirbeau, une Rachilde, suppôts de Satan s'il en fut mais sur qui repose un mystérieux rayon de la Grâce : ils ont aimé « La Femme pauvre ».

La nation élue

Ce fils spirituel du Connétable des Lettres, Barbey d'Aurevilly, et d'Ernest Hallo, promu par lui-même prophète, le Jérémie du Paris de Toulouse-Lautrec et de Zola, divise l'humanité en deux catégories : les élus et les possédés. Il prend en pleine affaire Dreyfus la défense des Juifs parce qu'ils sont le Peuple Elu. Elus vilipendables certes car si, parmi les possédés l'auteur de « J'accuse » rejoint spontanément le triste sire Drumont, Léon Bloy ne les cajole guère, ni le Grand Rabbin, ni S.S. Léon XIII, ce républicain ! Pour lui, il n'y a qu'une seule chose à dire :

> « *On oublie trop quand on vomit sur les Juifs que le Sauveur lui-même... a dit cette parole un peu plus considérable, n'est-ce pas ? que les tartines de M. Drumont :* Salus ex Judaeis est*... Toute la liturgie chrétienne est puisée dans les livres juifs ; ...cette Race vraiment unique fut choisie pour donner au genre humain les Patriarches, les Prophètes, les Evangélistes, les Apôtres... et tous les premiers Martyrs ; sans oser parler de la Vierge-Mère et de Notre Sauveur lui-même qui fut le JUIF par excellence de nature, un Juif indicible, et qui sans doute avait employé toute une éternité préalable à convoiter cette extraction.* »

La place de Nation élue reste à pourvoir dans les temps modernes et Bloy l'attribue sans hésiter à la France pour deux raisons dont il ne s'avoue d'ailleurs pas la première : Léon Bloy ne pouvait naître qu'au sein de la Nation élue. Il faut chercher la seconde dans ces lignes remarquables du Journal (2 mars 1893):

> « *A propos de mes contes [Gourmont] me reproche ma dureté pour les Allemands qu'il ne juge pas inférieurs aux Français. La supériorité de Race, évidemment, n'existe pas plus pour lui que la présence réelle de Dieu dans les événements humains. Il parle des Slaves qui noieront Germains et Latins et des Chinois qui noieront le monde entier. Opinion dont l'extrême banalité me surprend et me déconcerte. Ma femme lui dit alors : vous êtes pour l'évolution et Léon Bloy est pour le miracle.* »

Or la France est le pays même du miracle. Ses ennemis appartiennent au Malin (« *l'Angleterre est au monde ce que le Diable est à l'homme* »). Dieu a besoin de la France. Bref :

> « *La France est tellement le premier des peuples que tous les autres... doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens.* »

Déclaration où, quand on connaît Bloy, le dosage d'humour provocateur apparaît des plus incertains. Toujours paroxystiques, les jugements de Bloy ne savent que damner ou canoniser : a-t-il l'idée très juste que Bazaine servit de bouc émissaire à une conscience nationale humiliée ? Il lui faut faire aussitôt de ce médiocre maréchal une victime héroïquement innocente.

Domicilié dans l'Absolu

En même temps que Léon Bloy accomplit sa mission prophétique par cette prédication de l'absolu qu'est sa littérature, il s'efforce d'atteindre la sainteté par l'acceptation d'une pauvreté absolue et l'exercice de la mendicité. Sartre dirait peut-être que Bloy, pauvre destiné à demeurer toujours pauvre, choisit sa pauvreté, l'assume jusqu'à l'héroïsme. En plein âge d'or de la Rente, de Panama et de l'Emprunt Russe, la présence de ce franciscain terrible inspire un entier respect. Cependant lorsque Bloy mendie, c'est le Christ, en lui, qui mendie. L'aumône qu'il sollicite, en des lettres de colère calligraphiée, on la lui doit. Il ne faut pas seulement lui donner de l'argent parce qu'il meurt de faim, il faut lui savoir gré de cette occasion de faire son salut en cessant d'être un mauvais riche. Le mendiant ingrat ne remercie pas : « *Le Prince Ourousof m'a envoyé quelque argent. Lettre pour le féliciter.* »

La vérité fondamentale que Léon Bloy rugit, c'est que Dieu se trouve parmi nous et que Dieu parmi nous c'est la foule des pauvres (au centre de laquelle lui, Bloy, se tord de douleur). Nul ne peut rester insensible à ce langage qui d'abord s'adresse à une Eglise endormie :

> « *Les Juifs et les Chrétiens, liseurs charnels d'un livre effroyablement symbolique, vivent tous, depuis quarante siècles, sur l'illusion d'un Dieu magnifique et omnipotent. Je pense au contraire qu'il faut tout quitter, tout vendre pour faire l'aumône à ce Seigneur qui ne possède rien, qui est infirme de tous ses membres, qui sent très mauvais, qui se racle sur tous les fumiers de l'Orient et de l'Occident et qui crie d'angoisse depuis des éternités en attendant le Carillon du Septième Jour.* »

Si l'on y réfléchit, cette divinisation de la pauvreté s'oppose à tout progrès social. Toutefois l'outrance, salutaire pour une part, d'un principe essentiellement évangélique non seulement entraîne Léon Bloy sur des sommets spirituels d'où il domine son époque mais elle lui permet encore d'asséner aux Chrétiens et à leur clergé d'urgentes vérités auxquelles ils n'aimèrent jamais prêter l'oreille et que jamais ils ne durent entendre émises avec une violence aussi somptueuse. Il faut recommander la lecture de Bloy aux anticléricaux : les plus acharnés et les plus doués d'entre eux comprendront vite combien le « pèlerin de l'absolu » leur dame le pion ; mais il demeure dans l'Eglise pour en fouetter les *marchands*. Ne citons que cette bénigne épigramme : « *Le curé de B. nous intéresse. Il a vraiment l'air de croire en Dieu.* »

Profitez de vos vacances pour lire
le nouveau roman de
GRAHAM GREENE
Notre agent à La Havane
Collection PAVILLONS
Robert Laffont

GABRIEL CHEVALLIER
Olympe
ROMAN
Filles et Garçons devant l'Amour.
Yack

(Nicola Sansone.)

...le mariage barbare du dollar et de la pauvreté.

Dans cette génération *fin de siècle,* cette génération symboliste, surgeon maudit du Romantisme, hanté par Satan ou par le Satanisme, Léon Bloy revendique une malédiction toute particulière, l'absolue malédiction du Christ aux outrages. Pour un chrétien, le temps de son passage sur terre ouvre dans l'éternité les brèves parenthèses de la durée humaine. Léon Bloy vit le temps de l'Apocalypse, le temps de la Catastrophe. Il vit chaque jour comme la veille de la fin du monde. Il n'est pas un événement qui ne coopère directement, miraculeusement, à sa vocation assumée du malheur. Cette attitude sublime ne va pas sans quelque égocentrisme cocasse : Sadi Carnot se fait assassiner exprès le jour où paraît son pamphlet « *Léon Bloy devant les cochons* », pour l'étouffer ; ou bien, comme il le note le 1er juillet 1897 : « *Le Jubilé de la vieille gueuse Victoria, à Londres, m'empêche de toucher une pauvre somme horriblement nécessaire.* » Le même homme a cette pensée extraordinaire : « *Il n'y a qu'une manière de lire l'Histoire, c'est de mourir.* » Il faut se résoudre à ce paradoxe : Léon Bloy incarne un des aspects les plus purs de la grandeur de l'homme en même temps qu'il constitue une calamité publique. Jésus-Christ a demandé : « Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? » Peut-être bien, je l'écris en toute sincérité, avec le Journal de Léon Bloy.

OLIVIER DE MAGNY.

ROMANS

● ***Racontées par des Français, deux amours tristes à New York.***

Les Ruines de New York

par Raymond Jean, Ed. Albin Michel. 265 pages, 870 francs.

L'UNIVERSITAIRE latin qui pénètre pour la première fois dans « campus » d'un collège américain se voit tenté par le romanesque. Et s'il rencontre une belle étudiante de Vassar, de Smith ou de Wellesbey, le roman prend corps ; le voilà presque écrit. La liste est déjà longue des professeurs français qui ont rapporté des Etats-Unis, le récit de leurs aventures, impressions et dépressions. Rappelons « Le Bon Lait d'Amérique », de Georges Magnane ; « Les Nomades », de Michel Mohri et « Le Commun Dénominateur », de Georges Auclair.

M. Raymond Jean, auteur des « Ruines de New York », est agrégé de lettres. Il a enseigné dans une université américaine en pleine période de chasse aux sorcières. Son roman comporte deux héros, deux professeurs, l'un Français, l'autre Américain. C'est sur le paquebot que le Français aborde l'Amérique, sous la forme d'une étudiante de Bryn Mawr College. Bryn Mawr est un établissement de bonne renommée culturelle. L'étudiante, Audrey, aime et respecte l'Europe. Elle a un léger « complexe du dollar ». Elle voudrait vivre un réel amour avec ce professeur français rencontré sur l'Atlantique, mais celui-ci n'a rien d'un romantique. Ce qui rapprochera les deux jeunes gens, ce qui fera d'eux un couple, c'est le sénateur Mac Carthy. Ils quitteront ensemble les Etats-Unis : Audrey ne sera plus pour Norbert la fille saine, élevée dans la facilité, celle qui a le goût de ce sirop d'érable qu'on mange avec les « pancakes », mais simplement une femme, sa femme, qui préfère partager la vie d'un Français plutôt que de rester dans un pays où l'on persécute.

Les violences de l'Histoire

Cette histoire émouvante, mais un peu mince, M. Raymond Jean l'a doublée d'une aventure plus tragique : J.B. Kaufman, qui enseigne dans la même université que Norbert, aime une Française, Nicole, fonctionnaire aux Nations Unies et mariée à un pasteur. Nicole n'a jamais pu s'habituer à New York. L'Amérique la tue lentement. Quand Kaufman, victime de l'épuration maccarthyste, sera contraint de partir pour l'Europe, il partira seul, laissant derrière lui un être perdu. Le « journal » de Kaufman est plus intéressant, plus intense que celui de Norbert. Nous y lisons comment une suspicion insidieuse gagna, voici huit ans, le corps des universitaires américains : faire un cours sur Dreiser ou sur Mark Twain pouvait devenir une « activité anti-américaine ». Mais les peurs et les bassesses dont les universités furent alors le théâtre ont été évoquées par Howard Fast, dans « Silas Timberman », avec plus de force que par Raymond Jean, qui nous semble trop embrasser, voulant allier la chose vue et le drame vécu. Le roman eût été plus convaincant si l'auteur avait donné moins de place au plaisir du jeune professeur français de posséder une grosse automobile achetée d'occasion ou à ses amusements lors des « parties » que donnent ses collègues. Disons, toutefois, que les violences de l'Histoire sont plus feutrées aux Etats-Unis qu'ailleurs et que le maccarthysme s'est perdu dans la masse américaine comme il se perd dans ce roman naïf, mais souvent sensible et vivant.

MICHEL ZERAFFA.

Les Enfants de New York

par Jean Blot, Ed. Gallimard. 280 pages, 950 francs.

« LES Enfants de New York », c'est l'histoire d'André, jeune journaliste français, qui, débarquant un beau matin à La Guardia, se demande comment il va prendre les mesures du Nouveau-Monde.

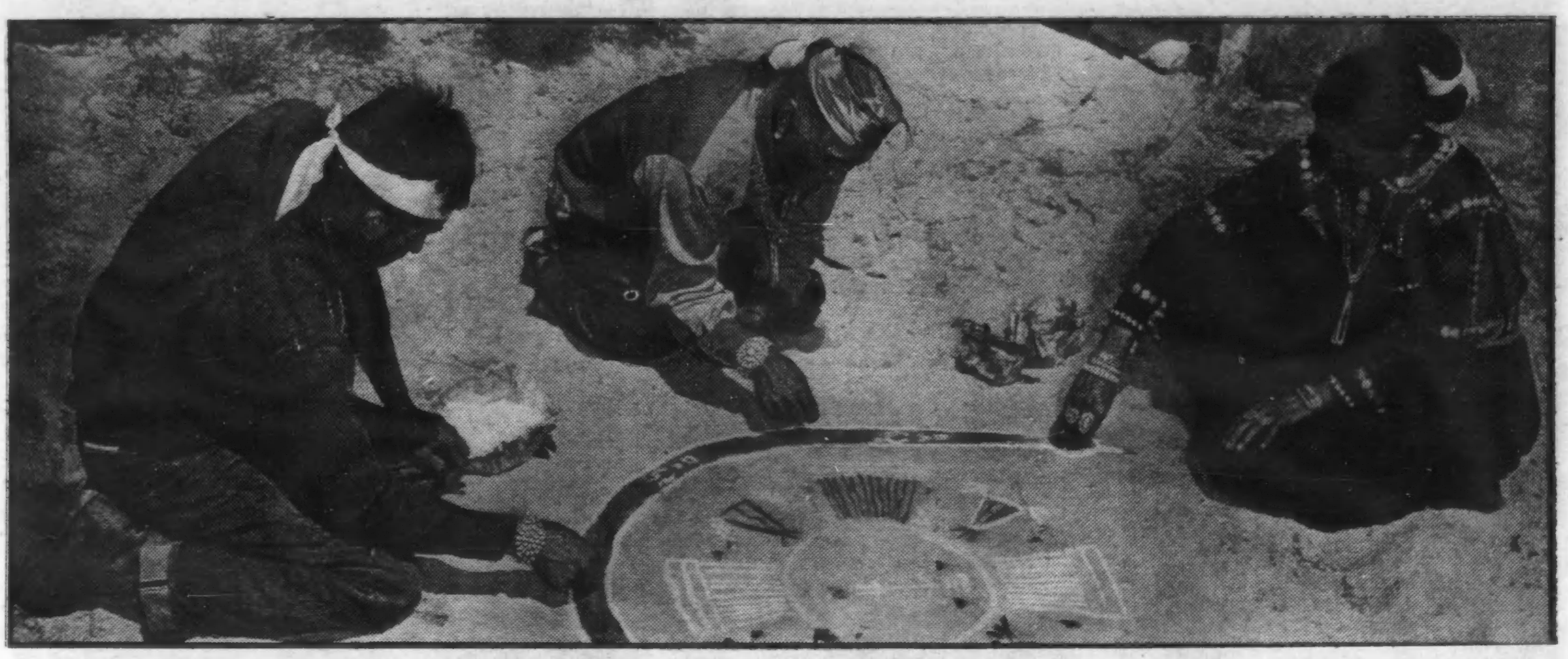
Le grand charme de ce livre vient sans doute de ce qu'il se passe à New York, non pas le New York des Américains, mais celui des Français de passage, tout de suite captivés, jetés en pleine rêverie et en plein vertige, par cette ville de falaises, sans un arbre, sans un café, on pourrait dire sans personne.

Errant d'abord au hasard, désaxé, incapable — lui si prolixe à l'ordinaire — d'écrire une ligne pour son journal, André se saisira du premier fil qui passe à sa portée : un amour. Il remarque dans un drugstore, suit dans la rue, puis retrouve chez des amis un jeune couple qui n'a rien en commun, semble-t-il, avec la nervosité de la foule, son rythme, ses gestes comptés, sa dureté de gratte-ciel. Barbara et Robert, main dans la main, yeux dans les yeux, sont si superbement un seul être « qu'il n'était plus possible de dire où s'arrêtait l'un ou commençait l'autre ».

Barbara est mariée, elle a quitté son mari pour suivre Robert, un acteur sans rôles ; elle est malade, risque de mourir d'un instant à l'autre, et Ro-

→

MAURICE DUVERGER
LA Ve RÉPUBLIQUE
presses universitaires de france



Groupe d'Indiens Hopi.
« Jésus-Christ, ça pouvait aller pour les Blancs. »

→

bert, abandonnant tout plan d'avenir, ne la quitte pas d'un instant, tandis que son père — millionnaire évidemment — fulmine et le déshérite. Oisifs, buveurs, misérables, dégringolant allégrement vers les bas-fonds, les amants de New York vont à rebours du monde qui les porte.

Secret et mortel

Il y a aussi Nancy, saine et belle Américaine, et Jean Lévy, qui fait de l'argent sans effort, parce que c'est cela son talent. Chaque chapitre : « Wall Street », « 3e Avenue », porte le nom d'un quartier, le chiffre d'une rue de Manhattan, signes poétiques comme les cotes qui marquent l'avance des spéléologues.

Jean Blot, pour son compte, a très bien exploré ce coin particulier du romanesque d'aujourd'hui qui s'appelle : un amour à New York. On n'a guère besoin d'y être allé pour reconnaître Manhattan « à la pointe d'une île, à la pointe du siècle », ses avenues parallèles et chacune absolument différente, les drugstores au néon mélancolique, la foule laide et violente, le mariage barbare du dollar et de la pauvreté, et soudain, inattendue, bouleversante, la neige qui paralyse en une nuit un mécanisme qu'on croyait immuable.

L'amour aussi est d'aujourd'hui, secret, mortel, véritable amour d'enfants tristes. Barbara, malade, demande à Robert de bien vouloir l'étrangler, afin qu'elle puisse donner à sa mort le visage de son amour. A cet étrange appel, Robert, rêveur et shakespearien, résiste mal. Ayant autrefois participé aux bombardements sur l'Europe, il n'a jamais tout à fait repris naissance ; à côté des fantasias de la D.C.A., celles de l'argent et du succès le laissent froid. Glissant le long des plus belles vitrines du monde, le petit visage tendu de Barbara derrière les paupières, il se répète une phrase de Calderon : « *La vie est un songe et les songes aussi sont des songes.* »

Quoique un peu embué d'irréalité, « Les Enfants de New York » est un vrai et bon roman : portrait de l'amour, de la jeunesse, de leurs feux-croisés bouleversants.

MADELEINE CHAPSAL.

AUTOBIOGRAPHIE

● *Un Peau-Rouge raconte sa vie.*

Soleil Hopi

par Don Talayesva. Plon, 460 pages, 1.860 francs.

« *UN jour, lorsque nous étions dans son ventre, nous avons fait mal à notre mère. Elle m'a raconté comment elle était allée voir le guérisseur : il l'avait massée et lui avait palpé le ventre et les seins, puis l'avait prévenue que nous étions jumeaux. Elle en était étonnée et elle avait peur : « Mais c'est un seul enfant que je veux, dit-elle. — Alors, répondit le guérisseur, je vais les réunir...* »

Ainsi, dans les brumes du monde prénatal, commence un des plus extraordinaires récits de ce temps.

Il s'agit de la biographie d'un Indien Hopi, Don Talayesva, telle qu'il entreprit de la raconter pour l'ethnographe américain Leo W. Simmons, vers 1940-41. « Sun Chief », qui est un livre très connu dans le monde anglo-saxon, vient d'être traduit par Geneviève Mayoux sous le titre de « Soleil Hopi ».

Un peuple ancien

En présentant le livre, Claude Lévi-Strauss rappelle que si la découverte des Indiens Pueblo (dont les Hopi sont les représentants occidentaux) date du XVIe siècle, « *l'homme vivait certainement en Arizona il y a dix ou douze mille ans et probablement beaucoup plus tôt* », puisqu'on avance le chiffre de 35.000 années.

Au contact des Blancs (contre lesquels les Hopi se révoltent en 1680), les Indiens apprennent l'usage du cheval, du mouton, de certaines céréales ou arbres fruitiers, mais ils conservent l'essentiel de leurs formes sociales. Bien qu'ils vivent dans une de ces « réserves » dont on sait qu'elles sont aujourd'hui parfois des musées plus ou moins artificiels pour touristes, les Hopi paraissent avoir maintenu une conscience très vive de leur particularité.

Depuis cinquante ans, les ethnologues américains ont analysé les mécanismes internes de ces sociétés « archaïques » et reconstitué plus ou moins heureusement leur mode de vie. Ils ont ainsi décrit le complexe système de parenté que reconnaissent ces peuples — réglementations que les enfants ont une aussi grande difficulté à apprendre que l'observateur occidental.

Quant à la religion hopi, elle est une des plus saisissantes qui soient et les dieux, les rites, les danses animent la vie familière, activent l'esprit, régularisent le fonctionnement interne des tribus, permettent des expériences nouvelles et traditionnelles à la fois. L'homme n'y puise pas seulement une croyance, il y plonge comme dans une source toujours rafraîchissante.

Un rêveur éveillé

Don Talayesva écrit sa vie quand il atteint les 50 ans et sur la demande d'ethnographes qui se sont pris d'estime et d'amitié pour cet Indien intelligent et respecté dans son village d'Oraibi. Il le fait avec toute la passion et la lucidité dont il est capable et si la méthode d'enquête de Simmons peut être discutée (comme l'a fait Cl. Lévi-Strauss autrefois), on ne peut contester la singulière puissance de ce témoignage.

Tantôt, en effet, on dirait que « Soleil Hopi » réalise le plus vieux rêve des ethnologues en apportant un inestimable document sur la manière dont peut vivre un homme plongé dans une culture radicalement différente de la nôtre. Tantôt, le livre paraît répondre au vœu secret de la littérature moderne qui prétend s'enfoncer toujours davantage dans l'expérience psychique et onirique de l'homme.

C'est que Talayesva ignore notre déchirante et stérile opposition entre le rêve et la réalité ; il ne sépare point dans la vie familière ce qui ressortit au surnaturel et ce qui se réduit à l'intellectuel. D'emblée, dès les premières pages, nous entrons dans un système de perceptions et d'émotions où le possible s'unit au réel, le rêve à la conscience claire.

Ainsi, les « années d'apprentissage » de Talayesva commencent dans le ventre de la mère, se déroulent selon le périple habituel des enfants indiens, de la première éducation où l'on apprend comment fonctionne le système de parenté aux séances d'initiation, jusqu'à la première rencontre avec les Blancs.

De là vient l'importance de ce témoignage : il ne s'agit pas seulement d'ethnographie au sens étroit, mais aussi de sociologie, puisque l'Indien nous raconte à la fois ce qui se passe dans sa tribu, quels rapports son peuple établit avec la société tout entière, avec l'Amérique et la civilisation industrielle qui l'assiège.

Nous voyons alors le jeune enfant se laisser emmener à l'école des Blancs, adhérer aux clubs chrétiens, travailler comme un salarié occidental et s'adapter à la vie européenne. Sa grande intelligence lui permet un succès rapide, bien qu'il ait quelque répugnance à admettre certaines des règles qui commandent au monde qu'il découvre — celles d'une religion qui implique le péché, par exemple !

Là se place l'épisode décisif de la vie de Talayesva, assurément un des plus extraordinaires passages du livre : le jeune homme, presque adapté au monde « moderne », tombe malade et le voilà aux portes de la mort. Durant son délire, il rêve. Plus exactement, il entre dans le rêve comme nous entrons dans une aventure réelle : au cours de cette aventure onirique où il meurt réellement sous les regards de tous les dieux de son peuple, son génie intervient, le ranime et le guérit. Au réveil, Talayesva, miraculeusement transformé, sait que son destin est tracé : « *Mon expérience de mort m'avait appris que j'avais un guide spirituel hopi que je devais suivre si je voulais vivre. Je voulais redevenir un vrai Hopi, chanter les vieilles chansons kacina, me sentir libre de faire l'amour sans craindre le péché ni le fouet...* »

Le Clan du Soleil

Ce rêveur éveillé revient donc en son village d'Oraibi, suit les pistes secrètes de l'initiation supérieure, parvient au terme d'un labyrinthe d'expériences religieuses et magiques inconnues des Blancs. Elu chef du « clan du Soleil », il sera le conservateur avisé des traditions, le « gardien du tombeau ».

Défenseur éclairé de sa culture nullement réactionnaire qui, pense-t-il, peut exister à côté de celle des Blancs, il consent à écrire sa vie moins pour satisfaire à l'amitié des ethnographes que pour défendre la noblesse et la beauté d'une vie menacée — celle de ses ancêtres et des dieux vivants. Et c'est ainsi qu'il rencontre le bonheur.

« *J'avais appris une grande leçon : je savais maintenant que les rites qui nous étaient transmis par nos pères signifiaient la vie et la sécurité, maintenant et pour l'avenir... Je voyais que les anciens avaient raison quand ils insistaient que Jésus-Christ ça pouvait aller pour des Blancs modernes sous un climat convenable, mais que*

les dieux ¨opi avaient apporté le bonheur dans le désert depuis que le monde est monde. » Et nous reconnaissons ce bonheur-là !

C'est celui dont rêvent notre culture et notre littérature : pour l'Europe qui n'a jamais réglé ni même correctement posé le problème de la chair, qui, depuis deux millénaires, sacrifie l'individu à la société divinisée et la volupté à la souffrance, qui a promené sur toute la terre et sur toutes ses œuvres l'ombre d'un supplicié, la leçon hopi est saisissante.

Et tout se passe comme si nous devions nous demander si la voie où nous nous sommes engagés n'est pas une impasse, si technique et mystique de l'efficacité dont nous sommes si fiers n'ont pas entraîné un appauvrissement de notre expérience. En voyant vivre Talayesva, tour à tour amoureux d'innombrables femmes et scrupuleux moraliste, homme équilibré d'une culture sans masochisme, nous rencontrons une plénitude que l'Europe n'a trouvée dans sa littérature qu'au prix de sacrifices insensés.

Car le monde hopi, sans faute originelle, sans prédestination, il respire la joie, sinon le confort. Bien sûr, il ne s'agit pas de restaurer le mythe du « bon sauvage », mais on ne peut s'empêcher de se demander si la civilisation industrielle parviendra un jour à donner à ses membres un peu de cette tranquille plénitude et de cette volupté d'être que dispensent, sans prosélytisme, les divinités hopi.

Le mystérieux familier

Sans doute parce qu'il est un artiste, Michel Leiris est le seul à avoir mis l'accent sur les états ambigus et équivoques qui président à l'expérience religieuse ou magique de certains peuples (1). Il évoque en effet, à propos des Ethiopiens, certains déguisements rituels dont l'utilisation implique à la fois la croyance et la noncroyance, la simulation et la mystique.

Car la plupart des événements de notre existence ne ressortissent point à notre cartésianisme de collège et interdisent la rigoureuse séparation du rêve et de la réalité. Ainsi, Talayesva se vêt en dieu Kacina, bouffonne rituellement, participe aux actes essentiels de son peuple avec un mélange de foi et de détachement qui ferait bondir un voltairien soucieux de dépister l'imposture. Mais notre vie à nous aussi se joue pourtant dans ce climat singulier — et nous le savons à peine.

C'est le royaume du familier, dont Hegel assurait qu'il était aussi le plus inaccessible parce que trop proche de nous ; domaine où s'unissent rêve et réalité, magie et technique, région où la psychanalyse croit nous entraîner. Monde difficile à conquérir parce que nous manquons de mots pour le cerner.

Si le récit de Talayesva nous fait accéder à cette région mal connue, il nous éclaire aussi sur la plupart des grandes productions de notre culture: « La Divine Comédie » est elle-même un rêve éveillé où s'épanouit toute la substance d'une culture, avec laquelle nous avons au fond aussi peu de rapport qu'avec la culture hopi ; la descente d'Ulysse aux enfers rappelle irrésistiblement le voyage de l' « élu du Soleil » aux sources de vie...

Dans cette mesure même, nous saisissons mieux le vœu secret de notre littérature moderne qui tente, depuis une cinquantaine d'années, de se délivrer des mythes d'un intellectualisme figé pour retrouver les formes d'une vie familière et subconsciente et récupérer une spontanéité perdue. Ce que tentent Freud et les surréalistes, Joyce ou Beckett, c'est précisément de briser les cadres d'une littérature que la civilisation industrielle a « cadavérisée ».

On verrait alors l'Europe, qui invente *au même moment*, avec l'ethnologie et la psychanalyse, deux voies parallèles pour atteindre deux univers différents, mais complémentaires, chercher à grand-peine ce que Talayesva nous apporte directement avec une sorte d'innocence souriante.

Car ce récit admirable se termine comme il a commencé, dans le nonêtre et les prolongements de la conscience au-delà de la vie : « *Je me hâterai vers mes parents disparus, mais je reviendrai avec les bonnes pluies, danser en Kacina avec mes ancêtres sur la plazza, même si Oraibi est en ruine.* »

JEAN DUVIGNAUD.

(1) La Possession et ses aspects théâtraux chez les Ethiopiens de Gondar (Plon).

LU, VU, SU

● **Robert Escarpit,** notre « cher professeur » auteur de « Les deux font la paire », dont « L'Express » a publié des extraits (n° 413), vient d'obtenir pour son premier roman intitulé « Les Dieux du Patamba » le prix Edouard Herriot, destiné à récompenser le roman inédit d'un écrivain fonctionnaire. « *C'est systématiquement,* dit-il, *et volontairement un roman événementiel, la psychologie étant très secondaire.* »

● **Françoise Sagan** a remis à René Julliard le manuscrit définitif de son prochain roman qui sortira au mois de septembre. Il s'agit d'une histoire d'amour entre trois personnages, un couple de 40 ans et un jeune homme. Le titre actuel du livre est « Aimez-vous Brahms ? ».

● **Newsweek,** l'hebdomadaire américain, recommande à ses lecteurs d'emporter trois livres français pour les vacances : les « Mémoires » de Charles de Gaulle, les « Mémoires d'une jeune fille rangée » de Simone de Beauvoir et « Le Lion » de Joseph Kessel.

● **Un inédit** de Pavese, daté de 1946, vient de paraître en Italie. C'est un roman inachevé, titré par l'éditeur « Fuoco Grande » (Grand Feu) et écrit, sur le ton d'une confession, par deux auteurs : Pavese a rédigé les chapitres consacrés au héros du livre ; Bianca Garufi, qui avait inspiré « Dialoghi con Leuco », les chapitres consacrés à Silva, l'héroïne. « *Le style de Bianca Garufi,* écrit l' « Espresso », *s'inspire de celui de son compagnon Pavese, mais ses aspirations sont tout autres. Entre les lignes, se dégage un esprit sicilien, fantasque et violent.* »

● Quelques tirages

EN FRANCE

● « Le Lion », de Joseph Kessel : 130.000 exemplaires.

● « Lolita », de Vladimir Nabokov : 88.000 exemplaires.

● « La Semaine Sainte », de Louis Aragon : 83.000 exemplaires.

● « Zazie dans le métro », de Raymond Queneau : 83.000 exemplaires.

● « La Réalité dépasse la Fiction », d'Albert Aycard et Jacqueline Frank : 30.000 exemplaires.

AUX ETATS-UNIS

Dans les collections de livres de poche :

● « Quatre tragédies de Shakespeare » a été tiré à 2.000.000 d'exemplaires.

● « L'Iliade » et « L'Odyssée », d'Homère, à 1.200.000 exemplaires.

● Les « Dialogues » de Platon se sont vendus à 300.000 exemplaires en un an.

LE 2e NUMERO DES
CAHIERS DU musée de poche
EST PARU

Au sommaire : L'Art dolménique, les Monnaies gauloises, Dubuffet, Reichel, Bissière, G. Richier, Jackson Pollock, Tapiès, Corneille, Hartung, Rothko, Gorky, etc.
par Henry Miller, A. Pieyre de Mandiargues, L. Lengyel, R. de Solier, J.-C. Lambert, D. Chevalier, A. Jouffroy, etc.
Le Panorama critique des Salons et des Expositions et le texte fondamental de W. Worringer : Abstraction et Co-naissance.
Plus de 100 illustrations en noir - 8 pages couleurs - Couverture de Bissière.
Prix du numéro : 900 francs
Abonnement d'un an (4 numéros) : France 3.200 francs - Etranger 3.500 francs
Georges FALL, Ed., 7, rue de l'Odéon, Paris-6e
Tél. ODE. 69-38 - C.C.P. 8277-18

Mauriac
de l'Académie française
MÉMOIRES INTÉRIEURS

Le Monde
Voilà le plus beau livre de François Mauriac, le plus fort et le plus substantiel, le plus vrai.
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française

Nouvelles Littéraires
Le plus riche en suggestions, en exemples de haute critique, en souvenirs : son plus opulent musée d'idées, son œuvre spirituel. Un jeu de Paume d'idées modernes.
ROBERT KEMP, de l'Académie française

LE FIGARO
Mauriac essayiste, Mauriac chroniqueur, Mauriac critique a une force et un charme qui le mettent hors de pair.
ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt

Paris-presse l'intransigeant
Ces Mémoires Intérieurs comptent parmi les meilleurs livres de François Mauriac.
KLEBER HAEDENS

COMBAT
Le chef-d'œuvre d'un des plus grands esprits de cette triste époque, d'une de ses âmes les plus dignes et les plus élevées.
ANDRÉ BERRY

L'EXPRESS
Un livre où, à chaque page, à chaque ligne, un homme se trouve souverainement égal à lui-même.
ROBERT KANTERS

L'AURORE
Des confidences lourdes de signification humaine.
JEAN MISTLER

Le Parisien libéré
Aucun livre de Mémoires - même parmi les plus grands - ne nous laisse une impression plus émouvante de présence. L'homme est là et il est là tout entier.
HENRI PETIT

ASPECTS DE LA FRANCE
Rien dans l'œuvre mauriacienne qui soit d'une telle densité, qui offre un tel intérêt, ni en même temps qui soit d'un art aussi achevé.
JACQUES VALMONT

JOURS DE FRANCE
Ces Mémoires Intérieurs s'offrent comme le reflet de toute une vie, un miroir dans lequel on verrait le visage, l'âme et les émotions d'un des plus grands écrivains français vivants.
HENRY MULLER

france Observateur
Ce critique qui n'est pas un critique est certainement un de nos plus grands critiques vivants.
CLAUDE ROY

ARTS
Que je l'écrive sans plus tarder, c'est à mes yeux un livre admirable... un livre merveilleux.
JEAN D'ORMESSON

LES BEAUX-ARTS (Bruxelles)
Ces Mémoires ne diffèrent pas beaucoup, grâce à Dieu, des cinq tomes du Journal. Pourtant il les dépasse encore en substance spirituelle, en humanité profonde, en poésie.
HENRI CLOUARD

LE SOIR (Bruxelles)
Nul ne pourra lire sans émotion ce "testament" de Mauriac.
ADRIEN JANS

LE FIGARO LITTÉRAIRE
De pair avec l'art d'écrire, c'est un art de lire.
LUC ESTANG

Flammarion

CINÉMA

Alain Resnais raconte :

● *« J'ai toujours été attiré par Sacha Guitry »...*

« Il y a une chose que je dois préciser, c'est que tous mes films ont été des films de commande. Il ne faut donc pas me considérer comme quelqu'un — si seulement je pouvais être de ceux-là — qui aurait un message à délivrer au monde et il m'est difficile à moi-même de me considérer comme un auteur. Quant à parler d'auteur maudit, alors là... Saint Resnais martyr, voyez-vous, ça n'existe pas... » Cette déclaration a été faite par Alain Resnais, réalisateur de « Hiroshima, mon amour » à « Cinéma 59 ».

Le metteur en scène le plus brillant de sa génération ne s'est pas arrêté là, Et ce qu'il dit vaut d'être connu, parce que Resnais parle avec simplicité. Le cas est assez original, lorsqu'il s'agit de cinéma, pour être signalé.

Voici ce que dit encore Resnais :

J'aimerais faire théâtre

« J'ai eu une formation de monteur et on pourrait presque dire que j'ai fait de la réalisation parce que je ne trouvais pas toujours de travail dans le montage. Ce fut aussi une formation d'opérateur car, au fond, les problèmes d'optique et d'éclairage sont les mêmes en 16 mm. qu'en 35.

« J'ai été assistant de Nicole Védrès et de Myriam pour « Paris 1900 », puis j'ai tourné quelques films en 16 mm. et, ensuite, « Van Gogh », que m'avaient demandé Robert Hessens et Gaston Diehl et que j'ai réalisé en collaboration avec eux.

« Car « Van Gogh » de Resnais, c'est bien joli, mais enfin il y a Hessens. Il ne faudrait pas l'oublier : j'ai toujours travaillé en collaboration, or, c'est toujours mon nom qu'on retient, jamais celui des autres. C'est vexant... surtout pour les autres.

« C'est également Hessens qui m'a apporté le scénario de « Guernica ». Par la suite, j'ai travaillé avec des gens comme Chris Marker, Remo Forlani, Jean Cayrol, Raymond Queneau, Marguerite Duras : en somme, j'ai toujours eu la manie de demander des textes « trop littéraires »...

« En gros : j'aimerais « faire théâtre ». Comprenez-moi : il ne s'agirait nullement de mélanger les genres, et je voudrais avant tout réagir contre les structures traditionnelles de la pièce, contre le ton du théâtre dit psychologique. Ce que je voudrais, c'est retrouver un certain ton lyrique, c'est-à-dire, en fait, aboutir à l'opéra (...).

« On m'a dit : votre film ne ressemble à aucun autre, on n'a jamais rien vu de tel, etc. Enfin, quelque chose dans ce genre, quoi. (...) Je réponds : ce dont mon film se rapproche sans doute le plus, c'est du « Roman d'un tricheur », de Sacha Guitry.

Une sorte de fascination

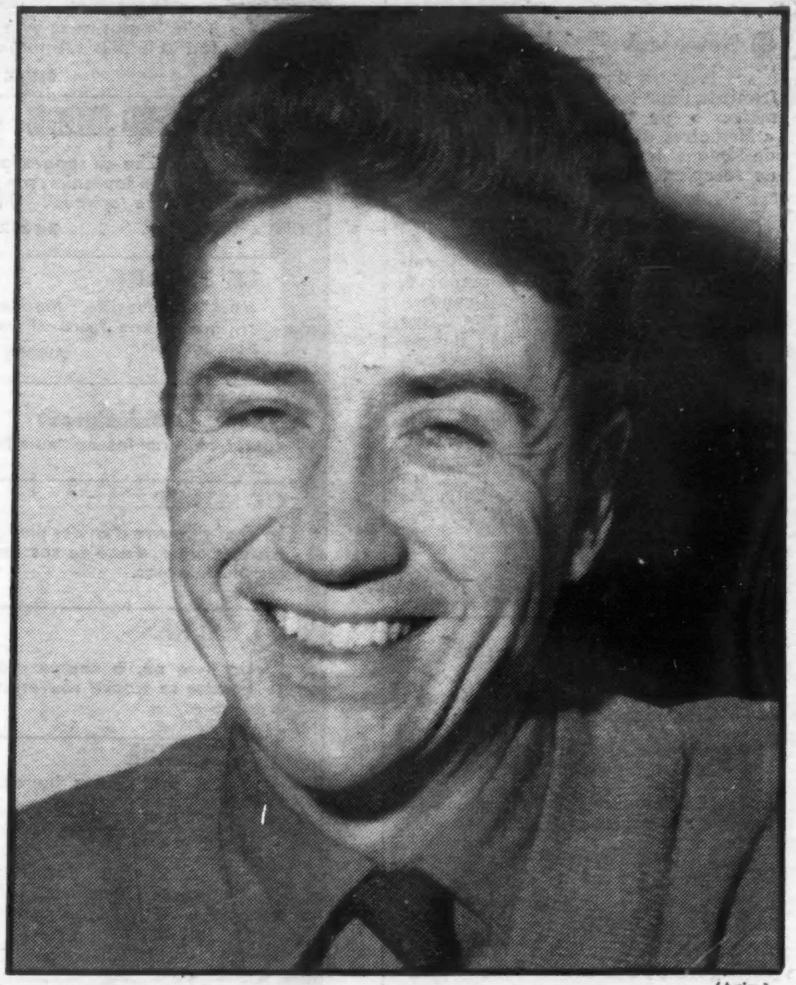
« ...Oui, j'ai toujours été attiré par Guitry. Avez-vous vu « Bonne Chance » ? Ah ! c'est un de mes bons souvenirs d'enfance. Je me souviens avec ravissement de ce travelling commenté par la voix de Jacqueline Delubac à qui Guitry expliquait — c'était un de ces travellings pour lesquels on met la camera sur une automobile — à qui il expliquait : « Tu vois, c'est comme ça au cinéma... Au cinéma, parfois, on met la camera sur une auto et... » Ah ! voir tout à coup le cinéma se découvrir à l'intérieur même du cinéma !...

« Et « Faisons un rêve » ! Là, j'ai senti quelque chose qui, au-delà du caractère conventionnel du jeu et des conversations, renouvelait le plaisir d'être au cinéma, on sentait qu'un cinéma authentique pouvait naître en dehors de toute préoccupation de faire *d'abord* cinéma.

« Remarquez qu'il serait faux de dire que je suis un *admirateur* de Guitry. Je l'aime, c'est différent. C'est-à-dire qu'à la fois je l'aime et ne peux pas l'aimer... C'est... Oui, c'est cela : une sorte de fascination, je suis fasciné par Guitry, par le *cas* Guitry.

« Ce que je rejette, mais alors là, absolument, c'est toute la partie historique de son œuvre. Même « Les Perles de la couronne ». Dans tous ses autres films, par contre, même les plus mauvais — il y a des moments où l'on a envie de partir tellement c'est mauvais — il y a toujours quelque chose qui vous force à rester.

« Ce qu'il y a chez Guitry, c'est qu'il attire et en même temps inspire la pitié à cause de cette impossibilité qu'on sent chez lui de se faire aimer, à cause de ses erreurs aussi, de ce qu'on pourrait appeler chez lui le vertige de l'erreur, à cause aussi de l'extraordinaire échec que représente sa réussite sur le plan humain. (...)



(Agip.)

ALAIN RESNAIS.
« Saint Resnais martyr, voyez-vous, ça n'existe pas. »

« En revanche, ce qui me choque par exemple dans « Quai des brumes », c'est que Gabin, au moment où il se met à lécher les vitrines, rencontre tout de suite Michèle Morgan. Il n'y a pas de temps morts, or ce que j'aime au cinéma, moi, c'est justement les temps morts. Ce que j'aime dans « Touchez pas au grisbi », c'est précisément qu'il est fait d'une succession de « temps morts », mis bout à bout.

Des anti-héros

« A l'origine de « Hiroshima, mon amour », il y a une commande que m'avaient faite les producteurs de « Nuit et Brouillard » : je devais réaliser un film sur la bombe atomique. J'ai essayé de le faire, mais je me suis rapidement aperçu que le film recoupait tout simplement « Nuit et Brouillard ». C'était la même chose. Pourquoi recommencer ?

« C'est alors que j'ai rencontré Marguerite Duras, à qui j'ai dit ce qu'il en était de mon projet. Nous avons eu une longue conversation d'où est sorti ce qui allait devenir « Hiroshima, mon amour ».

« Nous nous étions dit que nous pouvions tenter une expérience avec un film où les personnages ne participeraient pas directement à l'action tragique, mais soit s'en souviendraient soit l'éprouveraient pratiquement.

« Nous voulions créer, en quelque sorte, des anti-héros, le mot n'est pas tout à fait exact mais il exprime bien ce à quoi nous pensions. Ainsi, le Japonais n'a pas vécu la catastrophe d'Hiroshima, mais il en a une connaissance intellectuelle, il en a conscience, de même que tous les spectateurs du film — et nous tous — peuvent de l'intérieur ressentir ce drame, l'éprouver collectivement, même sans avoir mis les pieds à Hiroshima.

« J'ai lu avec effarement que certains mettent en balance l'explosion de la bombe et le drame de Nevers comme si l'un avait voulu être l'équivalent de l'autre. Ce n'est pas du tout cela. Au contraire, on *oppose* le côté immense, énorme, fantastique de Hiroshima et la minuscule petite histoire de Nevers, qui nous est renvoyée à travers Hiroshima, comme la lueur de la bougie est renvoyée grossie et *inversée* par la lentille. (...)

« J'ai peur des règles »

« Je me suis donc engagé dans cette voie, mais en cours de tournage j'ai eu quelques inquiétudes. Je me demandais si je n'étais pas en train de me fourvoyer. J'ai alors accentué le côté anecdotique de certaines scènes, mais je me suis finalement aperçu que cela ne convenait pas du tout au film. J'ai donc coupé au montage tout ce qui relevait de l'anecdotique, ce qui suppose, entre parenthèses, une grande estime pour le public (...).

« J'avais demandé à Marguerite Duras de me faire une histoire dans le ton du récitatif où le passé ne serait pas exprimé par de véritables flash-backs, mais se trouverait pratiquement présent tout au long de l'histoire. Le film se trouve ainsi rejoindre ma préoccupation de « faire opéra » : je suis parti du récitatif et j'espère un jour aboutir à quelque chose de plus purement lyrique, voire au chant. J'aurais aimé, par exemple, que le commentaire du « Chant du Styrène » soit chanté.

« Nous avons choisi Nevers comme lieu de l'action passée parce que c'était un beau nom et ensuite nous avons étudié la ville. (...)

« Ce qui est curieux, c'est qu'auparavant jamais je ne faisais d'enchaînés. Je n'en voulais pas, ni d'aucun truquage. C'était même une de mes fiertés, et puis dans ce film, en revanche...

« C'est que j'ai très peur des règles. Je ne veux pas m'enfermer dans des règles. Je pense aussi que rien n'est périmé et qu'il est absurde de dire : cela a été fait par un tel à telle époque, *donc* on ne doit plus le faire. Si l'on avait appliqué de tels principes, le roman n'aurait jamais évolué.

Elle me met en rogne

« ...La femme ? Oui, on peut se poser pas mal de questions sur elle... Ce qui la ramène sans cesse vers son passé, c'est qu'elle s'entend parler d'amour dans une langue étrangère et qu'autrefois une autre langue étrangère a signifié pour elle l'amour.

« Quant à savoir si elle va ou non rester avec son amant... Pour moi, je ne crois pas qu'elle le puisse. On ne vit pas ce qu'elle a vécu, et avec cette intensité, sans qu'une rupture se produise très vite. S'ils se séparent, en tout cas, ce n'est absolument pas parce qu'ils sont l'un et l'autre mariés. Ils ne se posent même pas la question. Tout simplement, ils sentent que le moment est proche où ils vont se quitter. D'ailleurs, la fille n'aurait pas raconté son histoire si elle n'avait pas eu la certitude qu'elle ne pourrait pas rester. C'est un petit peu son côté masochiste... Je crois en tout cas que le film sera bien ressenti par les couples qui en sont à leurs quinze premiers jours.

« L'essentiel, en fait, est qu'on s'attache aux personnages pour les aimer, pour les haïr, et qu'il se dégage des allées et venues de la sympathie du spectateur un mouvement, une action, qui comble l'absence d'action, d'intrigue proprement dite.

« Moi, par exemple, ce qu'elle peut parfois me mettre en rogne, cette fille ! Vous ne pouvez pas savoir ! Elle se conduit parfois avec une telle...

« C'est qu'au bout de vingt-quatre heures de veille, on finit par faire des choses bêtes. Surtout dans les conditions où elle les a vécues : en plus du manque de sommeil, il y a la fatigue de la marche et la boisson. Marcher dans la ville, par exemple, en voilà une chose bête ! (...)

« En définitive, je crois que si l'on définissait le film par un diagramme exécuté sur du papier millimétré, on aboutirait à découvrir une forme proche de la forme sonore du quatuor : thèmes, variations à partir du premier mouvement, d'où les répétitions, les retours, qui peuvent être insupportables pour ceux qui n'entrent pas dans le jeu du film. Le dernier mouvement, notamment, est un mouvement *lent*, déconcertant. Il y a là un decrescendo. Cela donne au film une construction en triangle, en entonnoir... Evidemment, c'est une construction dangereuse... »

Vus pour vous :

● *Un western d'avant J.-C. et une Ophélie 59.*

RIEN de bien rafraîchissant cette semaine sur les écrans parisiens. Deux films, l'un anglais, « Alerte en Extrême-Orient » (1), l'autre franco-italo-espagnol, « La Révolte des Gladiateurs » (2), tendent à prouver que depuis 2.000 ans rien n'a changé et que le « civilisateur » a bon cœur ; il est Européen et médecin dans « Alerte en Extrême-Orient », Romain et légionnaire dans « La Révolte des Gladiateurs », somptueux western d'avant J.-C. où le glaive remplace le colt. Signalons encore que « Révolte » et « Alerte » ont d'autres points communs : ils sont tous deux en Eastmancolor et passent tous deux aux Champs-Elysées dans des salles climatisées ; ce qui, après tout, n'est pas une excuse suffisante pour aller les voir.

● « Retour avant la nuit »

Le film de Mervin LeRoy, « Retour avant la nuit » (3) est plus intéressant, un peu brumeux, mais très bien joué. Une jeune femme frêle est aux prises dans une sinistre villa du Massa-

(1) Marbeuf - Cinémonde-Opéra - Ritz.
(2) Normandie - Rex - Moulin-Rouge.
(3) Ermitage - Max-Linder - Images.

Restaurants
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

(Pic.)

CINQ DANSEUSES DU GRAND BALLET DU THÉATRE NATIONAL INDIEN.
Des sonorités frôlantes, miaulantes, lancinantes...

husetts avec la seconde épouse de on [illegible] et la fille de celle-ci, amoureuse et aimée de son mari. Cette banale histoire de famille conduit la eune femme dans un asile d'aliénés. Rendue « à la vie », elle retrouve son ffroyable belle-mère, son aguichante belle-sœur, son glacial mari... De quoi devenir folle. Heureusement, un professeur pauvre, juif et joli garçon, la sauvera. Psychanalyse, antisémitisme et étude des mœurs américaines cohabitent dans ce film, sauvé du mélo par l'interprétation remarquable de Jean Simmons. Mince, triste, égarée, timidement sensuelle, elle continue à jouer Ophélie, une Ophélie 1959 à qui son Hamlet de mari conseille l'électrochoc plutôt que le couvent. Les problèmes de cet Hamlet-là sont d'ailleurs d'ordre plus physique que métaphysique et tout s'arrangera quand il aura répondu par « oui » à la « question » : « *Aimer ou ne pas aimer ma belle-sœur ?* »

DANIELE HEYMANN.

Le Festival de Berlin

● *D'abord une foire, maintenant une menace pour Venise et Cannes.*

IXe Festival de Berlin. 108.387 mètres de films projetés, 500 journalistes.

Apparemment, la foire aux films de Berlin-Ouest ne constitue pas plus un danger pour Cannes ou Venise que les marchands à la sauvette de nos grands boulevards ne constituent un danger pour les gros commerçants avec vitrine et raison sociale. Et pourtant...

Depuis le temps où, à la sortie de la guerre, ce festival n'avait pour but que de rappeler, au milieu des ruines, que l'Allemagne devenait un marché important où écouler la camelote cinématographique occidentale, un marché à conquérir, Berlin a accompli un dangereux trajet.

En accueillant avec reconnaissance ce que nous appelons les « laissés pour compte » de Cannes et de Venise, Berlin a eu le privilège de présenter, il y a deux ans, « Douze Hommes en colère », l'année dernière « Les Fraises sauvages » et, cette année :

● « LES COUSINS », dont le Dr. Bauer (grand maître du festival) ne voulait à aucun prix et qu'il tenta d'éliminer.

● « LA FORTERESSE CACHÉE », de Kurosowa, un film prodigieux, épique, signé de l'auteur de « Rashomon » et des « Sept Samouraïs »... « Si les Japonais nous l'avaient proposé pour la prochaine Biennale, c'était là notre Grand Prix ! », déclara Luigi Ammanati, grand maître éclairé de Venise.

● « LA CAIDA », autre merveilleux « refusé » du Festival de Cannes, film argentin des auteurs de « La Maison de l'Ange », Leopold de Torre Nilsson et Beatrice Guido. Film miroir des labyrinthes de la conscience. Film sur le monde de l'enfance, sa cruauté magique, ses mensonges, ses imaginations, son impossibilité de communiquer avec le monde des adultes. Film à la gloire de la culture française, haïe par une part importante des intellectuels argentins. Film à la gloire de Proust, et dont l'héroïne se prénomme, à dessein, Albertine...

● « DER REST IST SCHWEIGEN » (Et le reste est silence), paraphrase moderne du thème de Hamlet signée de Helmut Kautner, le plus grand des réalisateurs allemands de l'Ouest, l'auteur du « Dernier Pont ». Cadre : les fonderies de canons de la Ruhr (les usines Krupp où le film fut réalisé en plein accord avec le dernier des Krupp, Alfred).

Kautner y condamne cependant la reconstitution des empires Krupp et l'impunité scandaleuse dont jouissent leurs potentats.

Œuvre philosophique un peu lourde, un peu lente, trop littérale pour nous, latins, mais importante parce qu'elle traduit assez bien l'angoisse profonde d'un peuple auquel on a appris en moins de quinze ans que la guerre était une honte et qu'il était un peuple honteux pour l'avoir faite et qu'il fallait à tout prix faire la guerre, être prêt pour l'éventualité la plus sanglante, un peuple qui vacille et quête désespérément l'exorcisme sauveur.

● « ETOILES DU MIDI », le très beau film de Marcel Ichac, qui aurait dû l'emporter, dans la catégorie documentaire de long métrage, sur « Le Grand Désert blanc », de Disney, parce qu'il est artisanal, neuf et sans truquages, en regard d'un film industriel, sans nouveauté réelle et foisonnant de truquages.

● « PARADIS ET ÉTINCELLES DE FEU », un très beau documentaire allemand sur... Israël, éloge par Herbert Viktor, Allemand 100 %, de la patrie que les Juifs chassés d'Europe ont rebâtie sur les cendres et les sables de la Palestine. Le film de Viktor a obtenu, pour étrange que cela paraisse, le prix de l'Office catholique du cinéma.

Commerce et art, foire aux croûtes et trésors de hasard, rassemblement de marchands et tribune cinématographique des petites nations d'obédience américaine, Berlin s'est aussi posé, en 1959, en bastion teutonique de la civilisation occidentale...

Les journalistes ont été, tout au long du festival, inondés de cartes postales et de brochures de propagande.

Parallèlement, les Allemands de l'Est convient les journalistes étrangers présents à Berlin, à des projections dans les bureaux de la D.E.F.A., en zone est. Au programme, une série de documentaires : « Parlementaires », un film sur Daumier ; un reportage sur l'énorme centrale atomique de Rossendorf, près de Dresde. Un reportage sur l'aménagement et les grands travaux du port de Rostock, sur la Baltique, et « Algérie en flammes », reportage en couleurs, et en 16 mm., déjà ancien (il fut tourné, l'été dernier, en Kabylie, parmi les soldats de l'armée de libération). Images saisissantes de Sakiet-Sidi-Youssef. Entraînement des recrues. Aide apportée par la population montagnarde. Exodes paysans. Embuscades. Un train qui saute. Uniformes et armes dépareillées. Le cœur se serre. On évoque certaines images pas si lointaines...

Un silence de mort

Enfin et surtout, « Journal pour Anne Frank », qu'il ne faut pas confondre avec le « Journal d'Anne Frank » . Le visage aigu de la petite juive allemande réfugiée à Amsterdam puis envoyée à Auschwitz et morte de faim et d'épuisement, un mois avant la libération du camp par les alliés, à Bergen-Belsen, sert de support à une évocation atroce de l'univers concentrationnaire. Des documents d'actualités. Rien que des documents d'actualités dont certains ont déjà été utilisés par Alain Resnais dans « Nuit et Brouillard », des rafles nazies, des embarquements dans les trains blindés, des exécutions... puis surgissent, à point nommé, les visages des bourreaux, hier aux côtés de Himmler, aujourd'hui libérés, blanchis, vivant bourgeoisement en Allemagne de l'Ouest dans la peau d'honnêtes commerçants (ces derniers reportages ont été effectués par des reporters anonymes d'a c t u a l i t é s d'Allemagne de l'Ouest).

Pour la première fois depuis six ans — et le prix décerné au « Salaire de la Peur » — la France et le cinéma français ont été vainqueurs à Berlin avec : « Les Cousins », de Claude Chabrol — Ours d'or.

Cependant, « Les Cousins » comporte une parodie bouffonne et tragique des intronisations nazies : la surprise-partie au cours de laquelle Jean-Claude Brialy, coiffé d'une casquette d'officier SS, déclame en allemand sur une musique de Wagner, puis s'en va, un pistolet à la main, réveiller un étudiant juif endormi en l'apostrophant en allemand...

Silence de mort dans la salle. Mais les Allemands ont aimé cela. Les Allemands ont adoré cela.

ALAIN SAUNDERS.

BALLETS

Le Grand Ballet du Théâtre national indien

● *Une démonstration éblouissante, mais Bombay est bien loin de Paris.*

IL est profondément irritant de ne pouvoir parler dans l'absolu d'un spectacle comme celui que le Théâtre national indien vient de nous présenter ; lorsqu'il s'agit en effet d'une esthétique si opposée à la nôtre, nos jugements ne peuvent être que relatifs, et dépendent, malgré que nous en ayons, d'un critère qui ne possède qu'une bien faible valeur : le pittoresque. Nous sommes, devant ces danses étranges, comme le boutiquier de Castelnaudary qui découvre l'Islam à travers des cartes postales envoyées de Biskra, et nous enrageons, avec toute notre expérience de civilisés latins, de ne pouvoir pénétrer plus avant dans un univers dont nous devinons qu'il est d'une richesse rare. Nous restons au seuil du mystère, assurés de ne jamais aller plus loin ; et, pour peu que notre orgueil d'Occidental cartésien s'en mêle, nous sommes prêts à nous moquer ouvertement de tout cet exotisme si naïvement étalé.

Il est vrai qu'il y a loin d'une symphonie de Beethoven à ces sonorités frôlantes, miaulantes et lancinantes ; le ballet de « Giselle » n'a vraiment aucun rapport avec ces suites d'attitudes dont on nous affirme qu'elles correspondent à une symbolique bien précise qui nous échappe totalement ; nous nous sentons fort peu de liens affectifs avec ce Krishna dont on nous raconte la jeunesse ; et, pour tout dire, nous sommes prêts à trouver parfaitement ridicules ces acteurs grimaçants, réservant notre admiration de Français connaisseur à l'incontestable beauté des ballerines.

Tambours de tout poil

C'est à ce moment que nous sommes en proie à un sursaut d'honnêteté, d'une honnêteté qui ne peut, hélas ! être qu'intellectuelle ; et nous admirons totalement le rythme imperturbable du spectacle, cette pulsation d'autant plus remarquable pour nous autres Occidentaux que, musicalement, elle repose presque toujours sur des mesures impaires, à cinq ou à sept temps ; nous restons bouche bée de-

→

DRÔLE DE DRAME
URSULINES
10, r. Ursulines (5e)
de Marcel CARNE

STUDIO 43 - 43, faubourg Montmartre
« l'INCONNU DU NORD-EXPRESS »
un film d'Alfred HITCHCOCK

vant l'aisance fantastique avec laquelle musiciens et danseurs s'accommodent d'une complexité rythmique qui est à l'image exacte du déroulement de la vie ; nous sommes touchés (enfin !) par la grâce infinie de ces danseuses qui, par un geste de la main, par un simple mouvement du cou, expriment la passion, le bonheur ou la crainte ; nous sommes émerveillés par une mise en scène simplifiée qui n'exclut nullement le faste des costumes ni les trouvailles décoratives ; enfin, et surtout, nous sommes stupéfaits de la virtuosité insensée avec laquelle les sept musiciens accroupis en tailleur devant la scène jouent (on serait tenté d'écrire « se jouent ») de la quarantaine d'instruments de toute sorte qui les entourent, clarinettes, violons, altos à l'occidentale, mais aussi instruments locaux de la famille des luths, faux rebecs, copies de théorbes, semble-mandores, cornes dignes de Roland, sans parler d'une débauche de tambours de tout poil et de toute peau, longs, petits, obèses, filiformes, immenses ou minuscules, et dont certains peuvent, comme de véritables petites timbales, gravir à toute allure, et redescendre, des gammes entières : démonstration éblouissante, qui fait oublier que cette musique n'est pas la nôtre et que Bombay n'est pas dans la banlieue de Paris. Mais, par Vichnou ! — que la critique, parfois, est difficile !

C. R.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***« Ulysses in Nighttown », un monologue intérieur qui passe bien la rampe.***

LE principe que l'on appellerait le « principe de Joyce » si on donnait des noms en littérature comme en physique ou en chimie, c'est le monologue intérieur. Le principe du théâtre, c'est le monologue extérieur. Joyce fait entrer un monde d'une extraordinaire richesse dans le discours de ses personnages. Le théâtre doit faire sortir du discours et le monde et les pensées des personnages pour les montrer d'une façon concrète. C'est dans cette rigoureuse antinomie que le spectacle de M. Burgess Meredith se développe, et qu'il parvienne en partie à la surmonter est déjà un beau succès.

Les extraits du livre de M. Jean Paris publiés ici la semaine dernière ont rappelé les thèmes du roman et leur signification. Stephen, inquiet, habité par une sorte de remords religieux, est en quête d'un père. Bloom, mari trompé, père déçu par la mort d'un jeune enfant, est en quête d'un fils. Leurs deux quêtes parallèles les soutiennent pendant toute la journée du 16 juin 1904 que nous les voyons vivre à travers les rues et les maisons de Dublin. Le soir, au sortir d'une maison close, Bloom ramènera chez lui Stephen ivre, inconscient, comme si pour Bloom au moins la quête avait provisoirement abouti.

Un livre-mère

Des dix-huit épisodes du roman, calqués sur des chants de « L'Odyssée », la pièce (1) a retenu surtout le quinzième, celui des prostituées correspondant à celui de la magicienne Circé qui changea en porcs les compagnons d'Ulysse. Quelques scènes préalables introduisent les personnages principaux, quelques scènes intercalées évoquent des thèmes ou des incidents d'autres chapitres. Les liaisons sont faites par un narrateur-lecteur installé, livre à la main, dans un coin de la scène.

Le résultat est singulier : à qui ne connaîtrait pas le roman et ses thèmes, je crois que le sens de la représentation échapperait à peu près entièrement. Le texte est difficilement intelligible (qu'on en juge, même en français, par le volume « La Nuit d'Ulysse », qui vient de paraître chez Gallimard grâce à M. Georges Auclair et en utilisant la traduction française du roman dont on connaît la merveilleuse ingéniosité). Une suite de cauchemars, d'hallucinations, de scènes d'orgie misérable, c'est ce que l'on voit et ce que l'on entend et, dans la seconde partie, ce spectacle rompu, excessif, est lassant. Mais en même temps on a le sentiment que le génie de Joyce passe infiniment mieux la rampe ici que dans la pièce trop ibsénienne qu'il a écrite lui-même. Les jeux du conscient et du subconscient, les grands thèmes de l'angoisse et de la responsabilité, de la paternité et de la liberté, tout ce qui a nourri toute la littérature de la première moitié du XX[e] siècle se trouve ici mis dans une lumière incomparable, et c'est en somme bien servir ce livre-mère de notre culture qui parut il y a trente-sept ans chez une petite libraire de la rue de l'Odéon.

Dans un style qui doit évidemment quelque chose à l'expressionnisme allemand, le spectacle est monté, joué, mimé, dansé, rythmé d'une façon très remarquable. M. Alan Badel rend fort bien tout le côté hamlétique de Stephen. Et surtout M. Zero Mostel est un prodigieux Bloom : robuste, un peu lourd et un peu balourd, et en même temps mimant en un tour de main tous les autres personnages que Bloom sent en lui ; burlesque, ridicule jusqu'à l'odieux et sauvant à la même minute le pathétique profond du personnage, c'est un acteur qui a un clavier d'une extraordinaire étendue et qui reste toujours maître de son doigté. On relira difficilement Joyce sans revoir l'image de M. Zero Mostel, c'est-à-dire qu'il incarne le personnage du livre bien au-delà de son adaptation scénique.

R. K.

(1) Transposition de Marjorie Barkentin, d'après James Joyce, par le Arts Theatre de Londres (au théâtre des Nations).

(Pic.)

« ULYSSES IN NIGHTTOWN »
Une suite de cauchemars...

(Pic.)

MOLLY (PAULINE FLANAGAN)
...d'hallucinations...

MUSIQUE

Les concours du Conservatoire

● ***Parmi les étudiants de Paris, une communauté bien fermée.***

AU moment même où (malgré les progrès du disque et de la radio) il devient de plus en plus impossible de vivre par la musique, il se passe ceci de très étrange qu'il y a, aux examens d'entrée au Conservatoire, des candidats de plus en plus nombreux ; que l'on est obligé de créer, presque chaque année, des classes supplémentaires ; que les 104 professeurs actuels, à raison d'une douzaine d'élèves par classe, suffisent à peine à la tâche ; que, malgré tous les risques d'une carrière de plus en plus encombrée, il y a eu cette année, aux concours de fin d'année, une très nette majorité de candidats masculins au piano et au violon.

Ils sont douze cents, douze cents jeunes gens et jeunes filles pas tout à fait comme les autres, puisque la nature, en leur faisant cadeau du « don » de la musique, les a faits citoyens d'un monde clos et bien à part. Ils sont douze cents qui, d'un bout de l'année à l'autre, travaillent sans arrêt le piano, le violon, l'harmonie, la fugue ou la clarinette, et dont l'existence est jalonnée d'examens et de concours d'autant plus difficiles qu'ils mettent en compétition des concurrents de force égale et de talent identique. Parmi tous les étudiants qui vivent à Paris, ils forment une sorte de communauté bien fermée, avec leurs mots de passe, leurs haines et leurs enthousiasmes — avec, surtout, ce mélange d'insouciance et de peur devant l'avenir, de désinvolture et d'inquiétude que l'on ne trouve que chez les apprentis musiciens.

La course au cacheton

Leur désinvolte insouciance vient sans doute de ce que, se sachant spécialement doués pour un art aussi complexe que la musique, ils se sentent supérieurs au reste du monde ; les joies qu'ils sont capables de dispenser, ainsi que celles qu'ils sont seuls à éprouver, les marquent dès leurs années d'apprentissage. Mais la musique, et cela ils le savent aussi, est de moins en moins nécessaire, du moins extérieurement, à une époque comme la nôtre ; et c'est de là que vient cette sorte de peur panique qui les prend parfois lorsqu'ils songent à l'avenir ; c'est de là que vient cette mentalité incompatible avec l'art désintéressé, cette course au « cache-

(Pic.)

BLOOM (ZERO MOSTEL)
...de scènes d'orgie misérable...

ton » dès que l'on est capable de tenir son instrument, ce désir de se débrouiller bien avant d'avoir reçu l'exeat définitif de la rue de Madrid.

Et, pourtant, l'Administration prend très au sérieux, avec les immenses moyens dont elle dispose, son rôle de mère nourricière ; jamais il n'y a eu autant de bourses à distribuer aux élèves peu fortunés ; jamais les visites médicales n'ont été aussi vigilantes ; jamais non plus les repas n'ont été aussi bons à cette toute moderne cantine de la rue de Madrid, où le déjeuner réunit, autour d'une même table, le saxophoniste et la chanteuse, le compositeur et la violoniste.

Mais la moyenne des élèves du Conservatoire, il faut bien le dire, est passablement désargentée ; si l'on s'amusait à faire une étude statistique sur les différents milieux sociaux qui fournissent ses élèves au Conservatoire, on serait amené à distinguer les instruments « nobles », si l'on peut dire, et les autres, c'est-à-dire ceux qui sont acceptés par la bourgeoisie et ceux qu'elle se refuse à admettre en son sein ; c'est alors que l'on s'apercevrait que le piano est certainement l'instrument le mieux vu dans le XVIe arrondissement ; et, malgré la honte qui s'attache encore, dans certains cercles, aux activités artistiques, il est symptomatique de constater que, tout récemment, l'héritier d'une grande marque de champagne remportait un fort brillant premier prix de piano. Moins encombrant et moins onéreux, le violon est un instrument plus populaire ; bien des premiers prix de violon, et non des moindres, sortent directement du milieu ouvrier. Mais le violoncelle, lui, se sent plus aristocratique ; à part de rares exceptions, ses adeptes se recrutent dans un milieu social un peu plus « à l'aise ». Laissons le privilège de la harpe aux filles de médecin ou d'avocat, pour constater que ce n'est point dans les couches aisées de la population que se recrutent les virtuoses de la trompette, du tuba, de la flûte ou du cor. Tout se passe comme si ces instruments, qui ont pourtant depuis longtemps leurs lettres de noblesse, appartenaient à une catégorie inférieure ; avenue Henri-Martin, on travaille le piano ou à la rigueur le violon, mais il serait impensable que l'on y importât un hautbois ou un trombone...

Pour les chanteurs, c'est plutôt à une répartition géographique que nous assistons ; le pays noir, dans le Nord, et la région de Toulouse ont toujours été les pépinières d'où sont sortis les plus célèbre de nos chanteurs.

On ne peut pas vivre de son talent

Il est certain que le travail intense auquel sont soumis les jeunes instrumentistes, joint souvent à la modestie de leurs origines, ne facilite point l'éveil de leur curiosité intellectuelle; mais on ne peut leur en vouloir d'ignorer des choses dont ils n'ont jamais pu soupçonner l'existence, eux qui, par définition, sont à l'opposé de tout dilettantisme ; comment voulez-vous qu'après avoir, dans une journée, travaillé son violon pendant six ou sept heures, ce qui est harassant pour les nerfs, un jeune garçon ait envie de se plonger dans une lecture peut-être fatigante ? Ce qui compte, pour lui, c'est de réussir le plus vite son concours, d'avoir rapidement ce premier prix si envié — et d'essayer de gagner sa vie le plus tôt possible. C'est d'ailleurs, là que le drame commence. Un drame qui est avant tout psychologique.

En effet, travaillant « dans le génie » depuis son enfance, le lauréat heureux espère que sa récompense va d'office lui ouvrir les salles de concerts ; je ne parle point pour les instrumentistes à vent, qui ont l'immense ressource des orchestres, mais pour tous ceux qui, violonistes, violoncellistes, pianistes, songent à faire une carrière de soliste ; et c'est l'immense majorité, pour ne pas dire tous ; or — et à moins d'être le mouton à cinq pattes que l'on découvre une fois tous les dix ans — chacun d'entre eux sera contraint, suivant le cas, de se rabattre sur les orchestres ou sur l'enseignement.

C'est que, si l'on n'a pas, au départ, quelques millions à dépenser pour payer les récitals qui peuvent aider à vous faire connaître, mais qui sont par définition déficitaires, *on ne peut pas vivre de son talent.*

Que vont devenir maintenant ces jeunes gens et ces jeunes filles munis de leur parchemin, d'un parchemin qui garantit qu'ils possèdent un métier qui, hélas ! n'en est pas un ? Mieux vaut ne pas trop y songer ; contentons-nous de penser qu'ils détiennent les clefs d'un monde qui n'appartient qu'à eux, un monde clos, enivrant, irritant et merveilleux — et que c'est là que, pour eux, réside le vrai bonheur...

CAMILLE RAMEAU.

EXPOSITIONS

Jean-François-Chabrun a regardé pour vous :

● *Des papiers collés qui ont désormais droit de cité au pays de la peinture.*

« J'AIMAIS *les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs... Je croyais à tous les enchantements... J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.* »

Ces quelques mots de Rimbaud prouvent assez que le poète de « L'Alchimie du Verbe » peut être considéré comme le véritable « inventeur » de la peinture moderne, et qu'il n'aurait nullement été dépaysé s'il avait pu visiter l'exposition : « Histoire du papier collé », qui vient d'ouvrir ses portes, à Paris, jusqu'à la fin de ce mois (1).

Nul ne saura sans doute jamais dans le cerveau de quel peintre cubiste naquit soudain le besoin de « coller » au milieu d'une composition vertigineuse de lignes ou de volumes coloriés des morceaux d'objets réels : vieux journaux, tickets de métro, peignes, boîtes d'allumettes, etc. Besoin, bien sûr, suivant l'expression d'Aragon, de mettre « *la peinture au défi* ». Mais pas seulement ce besoin-là. Il y a quelque chose de pathétique dans la façon que les hommes ont de lier leur destin à celui de certaines « choses », à s'identifier, à se retrouver eux-mêmes dans un quelconque « objet trouvé ». Videz les poches des enfants, celles des adultes aussi. Vous y dénicherez presque à coup sûr un vieux clou, un morceau de miroir ou un bibelot à trois sous dont le propriétaire ne voudrait se séparer pour tout l'or du monde. S'il vient à le perdre, il est décontenancé, inquiet, déséquilibré.

Parlant un jour d'un portrait cubiste que Picasso venait de faire de lui, Guillaume Apollinaire disait :

> « *Ce portrait est un miracle de ressemblance. Vous rappelez-vous à tel endroit de la toile ce petit anneau luisant ? C'est moi, c'est tout moi, c'est moi à crier* » (2).

Il faudrait avoir la certitude absolue d'être tout à fait à l'abri de l'imagination pour sourire de tels propos. Et, dans ce cas, la question de l'art ne se poserait même pas. Puisque, comme l'a fort bien expliqué André Malraux :

> « *Pour que l'art naisse, il faut que la relation entre les objets représentés et l'homme soit d'une autre nature que celle imposée par le monde* » (3).

Dans le jeu qui n'a cessé de se développer depuis le début de ce siècle et qui consiste à remplacer les couleurs par des morceaux de papier, des bouts de carton, des photographies, des dessins publicitaires ou des objets de toutes sortes, chaque peintre garde d'ailleurs — qu'il le veuille ou non — sa « manière » propre : formes super-modernes d'Arp, classiques de Braque ou de Staël, agressivement raccourcies ou déformées de Picasso, décoratives de Matisse, tendrement anarchisantes de Schwitters, romantiques de Max Ernst.

Tant il est vrai — comme le dit encore Malraux — que « *le génie n'a rien à voir avec la nature, sauf ce qu'il prend chez elle pour l'annexer à la sienne* ».

J.-F. C.

(1) Galerie André Weil, 26, avenue Matignon, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures. Exposition placée sous le patronage d'André Malraux, au profit de l'Association « Tiers Monde ». Entrée : 400 francs.

(2) Rapporté par Robert Rey dans « La Peinture moderne », Collection « Que sais-je ? », n° 28, Presses Universitaires de France.

(3) André Malraux : « Les Voix du silence », Ed. Gallimard.

GALERIE MAEGHT
G. Braque
Œuvres récentes — Jusqu'au 25 juillet

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX
DE
SOUTINE
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

PHOTOS

Dix mille portraits d'un jeune homme

CET homme qui danse, cet homme qui rit, cet homme qui joue, ce jeune homme a 78 ans. C'est Picasso.

Est-ce par faveur particulière des dieux que les peintres semblent à l'abri de l'âge ? Braque a 78 ans, Villon 84. Rouault est mort à 87 ans, Matisse à 85 ans...

Sans doute est-ce plus simplement parce que les grands peintres sont parmi les derniers hommes de notre temps qui vivent en accord avec leur tâche, qui joignent la paix que donne la besogne manuelle à la joie que donne la création. Ce sont les derniers dont les conditions de travail demeurent humaines, qui ignorent l'enfer de l'usine, du bureau, de la ville moderne. Les derniers qui ne vivent pas « comme des fous ».

Les photos que nous reproduisons ici so t quelques-unes parmi dix mille qui ont été prises par David Douglas Duncan (1).

Les grands hommes avaient, autrefois, des « secrétaires reporters » qui les suivaient pas à pas : Eckermann pour Gœthe, Johnson pour Boswell, etc.

Aujourd'hui, c'est le reporter photographe qui témoigne. Cocteau raconte qu'un jour, se trouvant avec Picasso au Bœuf sur le Toit, il y a quarante ans, ils virent entrer un vieux monsieur.

Picasso le regarda, et murmura :

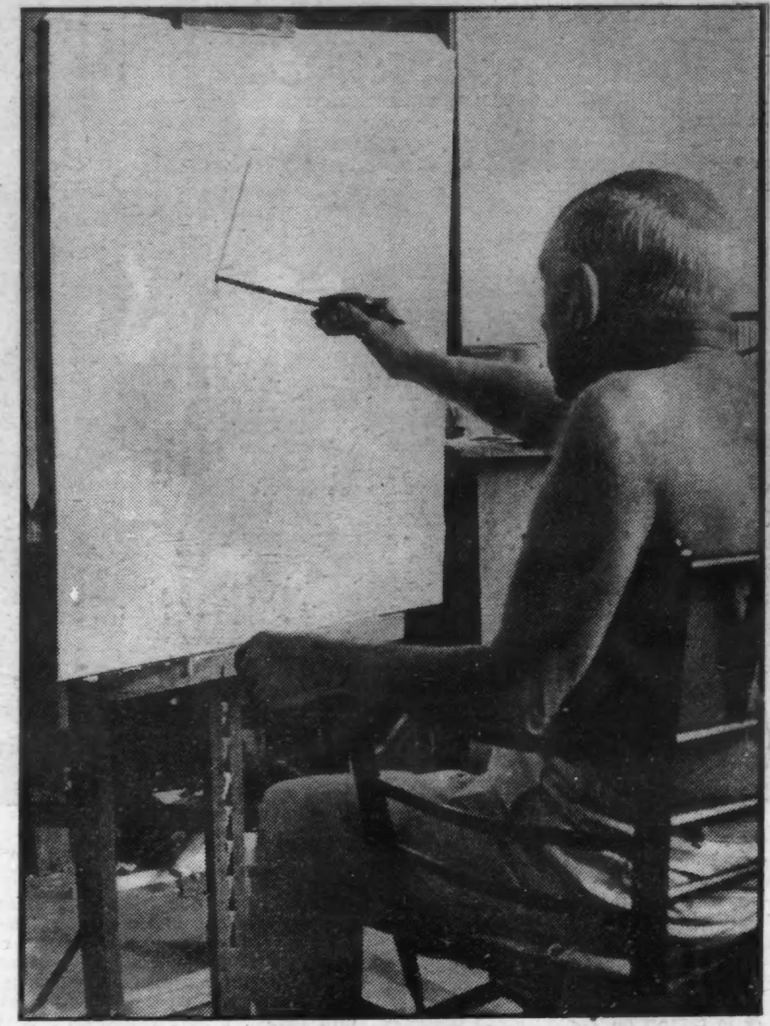
« *Tu crois que cela peut nous arriver ?* »

Voici, vu par David Douglas Duncan, ce qui est « arrivé » à Picasso. Celui-ci nous avait déjà prévenus :

« *On met longtemps*, a-t-il dit, *à devenir jeune.* »

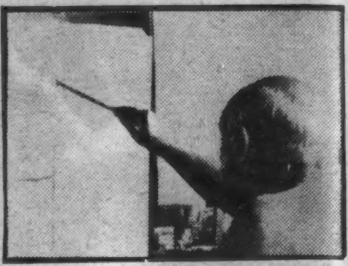
(1) « Le Petit Monde de Pablo Picasso ». 176 pages, 1.900 fr. Ed. Hachette.

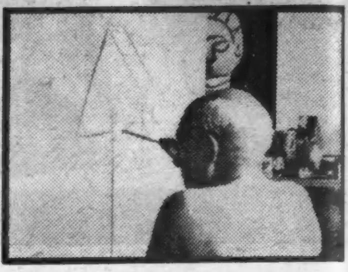
(Copyright David Douglas Duncan).

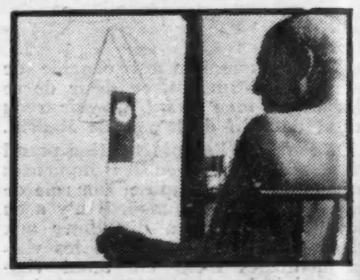


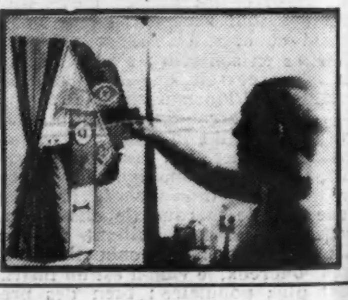
LE TRAVAIL

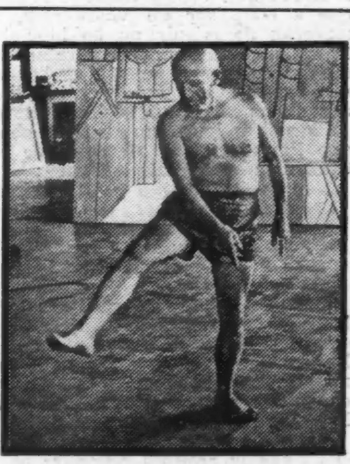
Il y a plus de soixante-cinq ans que Picasso fait, chaque jour, des dizaines de dessins. C'est toujours avec le même « trac », révélateur d'une angoisse profonde permanente, qu'il regarde sa main tracer sur la toile les signes et les traits autour desquels vont magiquement s'ordonner les grands thèmes de son univers pictural. Chaque fois qu'il s'assied devant son chevalet, il a dix-huit ans et débarque à Paris. Sa vie est devant lui.

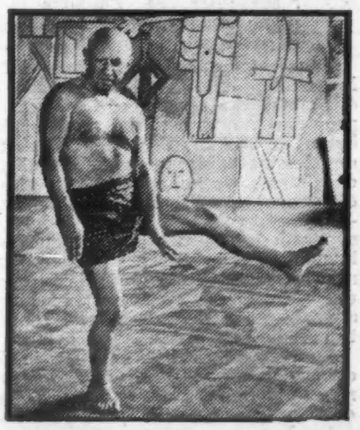






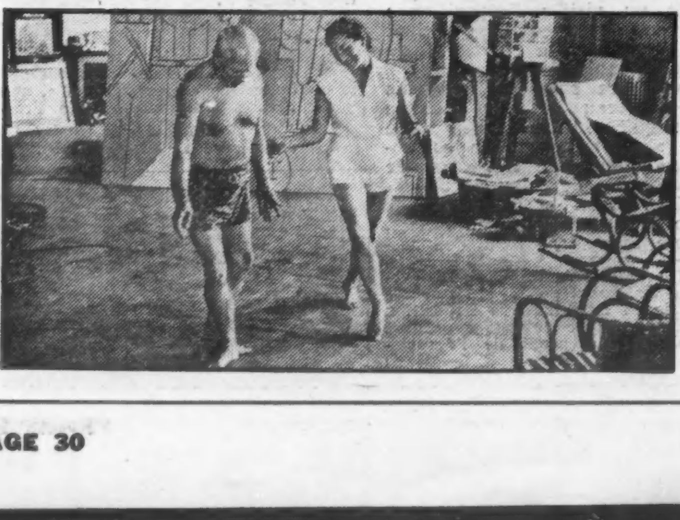


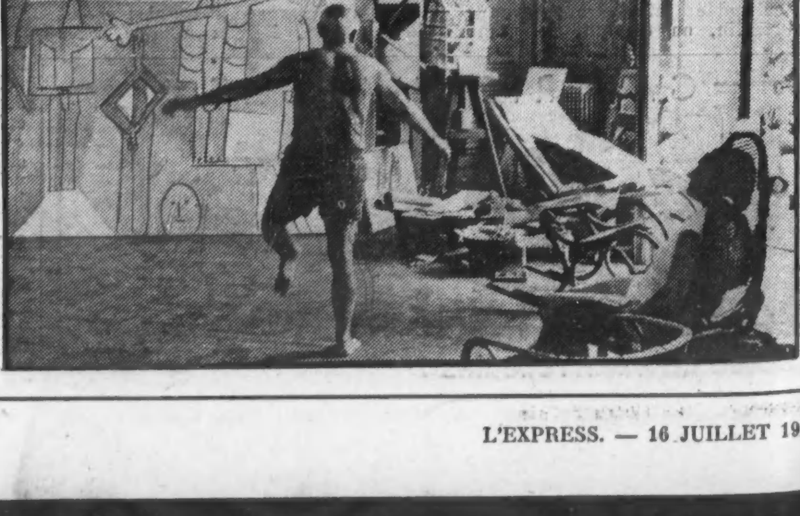


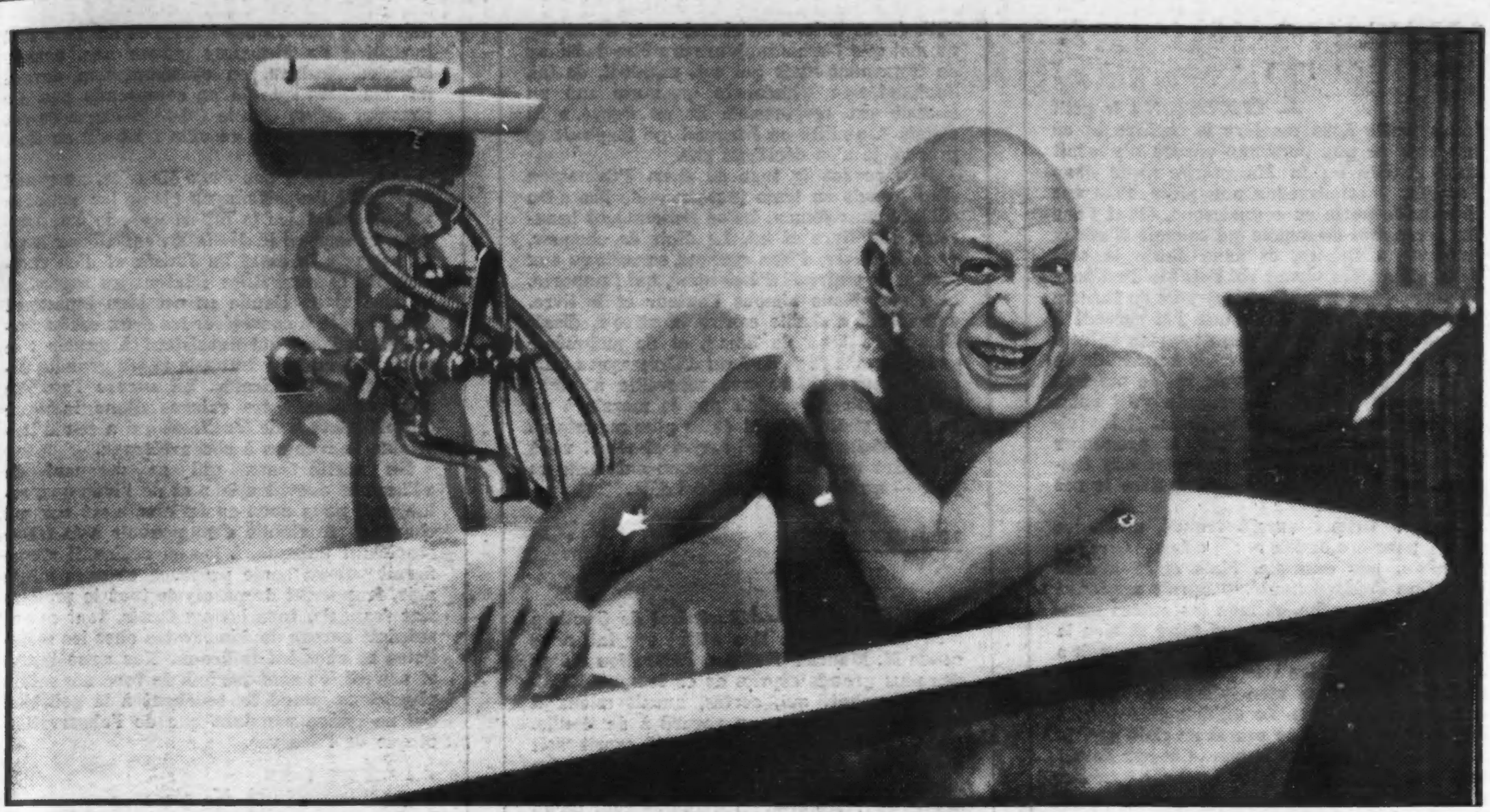


LE JEU

Valéry exaltait le tennis : « Une synthèse de la géométrie et de la danse. » Pour Picasso, l'art majeur n'est pas la peinture. C'est la course de taureaux, synthèse de la danse, de la peinture et d'une mystérieuse géométrie tragique. Pour se délasser de ses longues heures de travail, il parodie naturellement les gestes classiques des toreros et de leurs cousins germains, les danseurs « flamencos ».





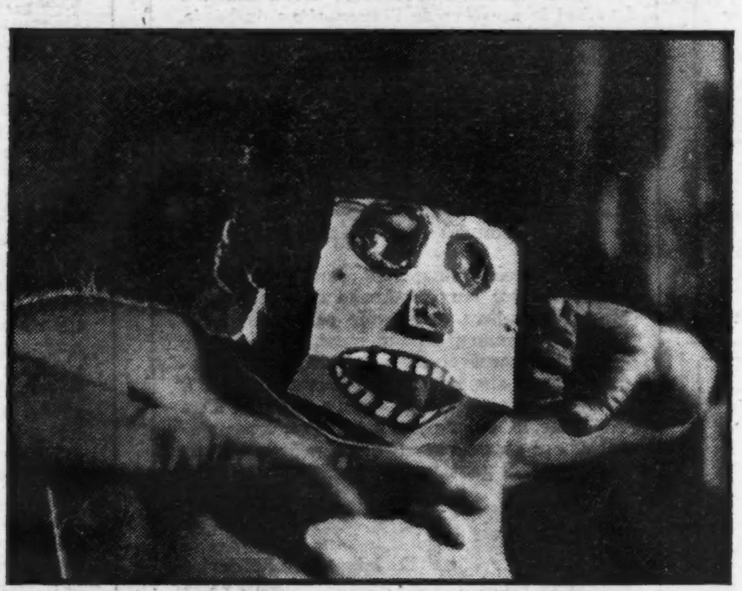


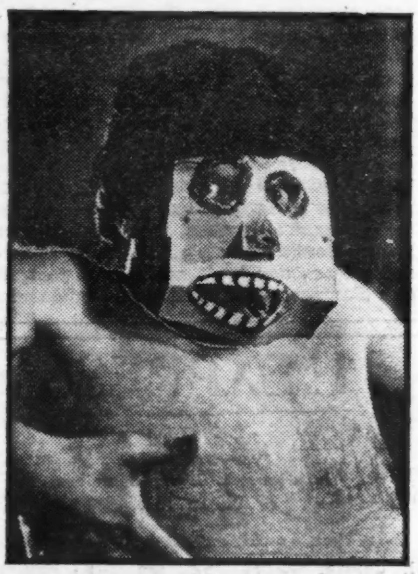
● **LA DETENTE**

Dans la salle de bains de son atelier parisien, rue des Grands-Augustins, il y avait pendant la guerre des pommes de terre et des colombes. Picasso ne se lavera désormais plus dans la baignoire de sa villa « La Californie » à Cannes (photo ci-dessus). Au château de Vauvenargues, où il s'est maintenant installé avec sa femme Jacqueline, il a peint sur un mur un faune auquel il peut faire la grimace ou sourire en se baignant. Il a toujours eu horreur de la solitude.

● **LES MASQUES**

Son plus grand plaisir : revêtir la tête des autres. Les « Demoiselles d'Avignon », qui le rendirent célèbre bien avant 1914, étaient inspirées des masques nègres. Aujourd'hui, il emprunte parfois à ses enfants les faux nez classiques et devient, au besoin, fabricant de ses propres masques.





LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 JUILLET.

TELEVISION : le petit écran traite à sa manière le théâtre et en fait voir ce que personne encore n'y avait vu. « Ardèle ou la Marguerite », de Jean Anouilh, y est devenue une pièce d'Eugène Brieux. Je parle en connaisseur, étant l'une des personnes du monde qui connaît le mieux l'œuvre de Brieux, et sans doute le seul Français encore vivant qui l'ait lue d'un bout à l'autre. Non par un goût pervers du théâtre moralisateur, mais parce que j'ai succédé à Brieux sous la Coupole et qu'avec ma naïveté naturelle je croyais qu'il était impossible de louer un auteur sans l'avoir lu. Je me suis aperçu très vite que ce scrupule n'est point très répandu et qu'à l'Académie, si les vivants consentent volontiers à prononcer l'éloge des morts, ils ne poussent pas toujours la complaisance jusqu'à mettre le nez dans leurs livres.

Eugène Brieux aurait trouvé un autre titre pour « Ardèle » : « Les Obsédés sexuels », par exemple. Mais cette morale en action l'eût enchanté. Il aurait approuvé ce général ganache, et tous les autres mannequins de la pièce, de nous faire si bien la leçon. Mais le célèbre « humour noir » d'Anouilh ? Eh bien ! le petit écran est un diable de filtre qui n'en laisse rien passer, ce qui s'appelle rien. Le million de Français qui a vu « Ardèle » ce soir-là ne riait pas, je vous le jure. Ah ! mais non. Chacun devait se dire : « C'est vrai qu'il faudrait « tâcher moyen » de penser à autre chose qu'à « ça ». Ce M. Anouilh est un fameux prédicateur. » Voilà ce dont nous ne nous doutions pas. La télévision arrange les pièces à sa manière. Gare à moi quand ce sera mon tour.

JE n'étais pas revenu de ma surprise que j'eus un nouveau sujet de m'émerveiller. Un jeune auteur dont j'ai mal entendu le nom est venu nous entretenir du livre qu'il vient de consacrer à Marcel Jouhandeau. Et tout à coup a paru sur l'écran Jouhandeau lui-même, comme surgi de l'autre monde. Il semblait même roussi sur les bords, avec un air de nous dire : « Ce n'est pas que le feu ne soit éternel, mais je suis incombustible. » La ressemblance avec Gide renforçait cette impression d'avoir affaire à un revenant : un Gide, bien sûr, de format réduit. Jouhandeau n'a pas caché aux téléspectateurs que toute son œuvre ne traitait que d'amour, sans pousser la confidence au-delà (nous avions eu chaud !). Il a fini sur un mot que j'avais toujours cru être de Rémy de Gourmont mais qui est, paraît-il, de lui, Jouhandeau : « Qu'après quarante ans un homme est responsable de sa figure. » Si c'était l'humilité ou l'orgueil qui inspirait ce propos, je n'en déciderai pas.

Puis ce fut le tour de Jean d'Ormesson dont je suis en train justement de lire « Du côté de chez Jean ». Ils se ressemblent beaucoup, son livre et lui. Le désir de choquer, de scandaliser, d'être cynique, se mêle en eux à celui de plaire et d'être aimé, qui l'emporte, bien sûr. Nous aimons l'auteur et le livre. « Ce bruit d'abeille contre la vitre », disait Barrès de Jean de Tinan, et de moi-même quand j'avais l'âge de Jean d'Ormesson : « La belle affaire d'être une merveille à vingt ans ! » Mais on ne fait pas la morale à un page. Le vieillissement (bien plus redoutable que la vieillesse et qui arrive si vite), voilà le maître que Jean d'Ormesson entendra un jour — qu'il entend peut-être déjà.

10 JUILLET.

LE général de Gaulle a bien de la chance. Il a attiré sur lui, nous confie M. Maurice Nadeau, l'attention « d'un des plus grands esprits de ce temps », Maurice Blanchot, qui, certes, aurait mieux à faire que de donner un regard à de Gaulle. Ecoutez Nadeau : « Que pareil esprit soit indifférent au temps dans lequel il vit, on s'en accommoderait. Son labeur est trop ardu et ses découvertes trop importantes pour qu'on lui reproche de ne pas prendre garde à l'éphémère. » Eh bien non ! Et Nadeau perd le souffle devant cet abîme de condescendance chez l'un des plus grands esprits de ce temps : « Maurice Blanchot ne vit pas uniquement en tête à tête avec lui-même ou avec quelques grands créateurs de tous les temps. Il vit aussi avec nous, parmi nous... »

C'est le mystère de l'incarnation du génie, devant lequel le religieux Nadeau entre en extase — une extase qui, nous dit-il, dure depuis quinze ans bien que, de son propre aveu, il n'ait, durant tout ce temps-là, rien compris à ce qu'il lisait. Je cite : « Si le romancier (c'est de Blanchot qu'il s'agit) demeure souvent impénétrable — après quinze ans, nous ne sommes pas encore tout à fait en mesure de le comprendre — nous sommes seulement conviés à contempler le mystère... »

Enfin, après quinze ans, Maurice Blanchot vient d'écrire sur de Gaulle des pages que Maurice Nadeau doit avoir comprises puisqu'il les commente pour nous. Comment le général apparaît-il dans ce faisceau éblouissant dirigé sur lui ? La découverte tient, il me semble, en ceci : de Gaulle n'a rien d'un dictateur, il est l'« oint », unique, irremplaçable, qui sauve par sa seule présence mais n'agit pas. Il peut tout et ne fait rien.

JE laisse au Maurice éphémère (Nadeau) la responsabilité de cette exégèse du Maurice éternel (Blanchot). Pour moi, je me garderai de toute critique, n'étant pas si sot que de ne pas dire amen, bien que je n'aie pas, comme Nadeau, la bosse du respect. Je me risque tout au plus à poser une question : « A peine de Gaulle est-il au pouvoir, nous dit Blanchot, qu'il n'y a plus (apparemment) que lui et le vide. Les forces politiques s'effondrent. Les forces sociales se retirent. Tout se tait. » Pourquoi tout se tait-il ? Si chrétien que je sois, j'aime à connaître les raisons des choses et me sens fort incapable de demeurer quinze ans, comme Maurice Nadeau, en contemplation devant des histoires que je ne comprends pas. Le consulat de de Gaulle est-il la cause de cet effondrement et de ce vide ? Et s'il en était la conséquence ?

Je suggère à nos deux Maurice, au grand esprit et à l'esprit moyen (je ne les confonds pas, je sais faire la différence), je leur suggère d'observer le déclin du socialisme français depuis la mort de Jaurès et d'en chercher les causes. Elles éclatent au regard et le général de Gaulle en est bien innocent ! Je les invite à considérer les deux seules forces organisées qui subsistent à gauche : le parti communiste français et les grandes organisations syndicales. Là encore l'analyse nous révélerait les raisons d'une faiblesse qui préexiste à de Gaulle et qui a rendu inévitable le recours à son arbitrage.

En vérité ceux qui se moquent de « l'homme providentiel » et de l'idée que, selon eux, nous nous en ferions, c'est eux qui chargent de Gaulle d'un pouvoir à la lettre stupéfiant puisque, à les en croire, il stupéfierait par sa seule présence et sans même agir, frapperait de paralysie tout le prolétariat français, tous les syndicats, tout ce qui subsiste encore de démocrates chez les socialistes et chez les radicaux. Nos agnostiques et nos athées sont parfois de forcenés métaphysiciens quand ils touchent à la politique qui ne relève pourtant que de l'observation et que de l'analyse.

MARDI dernier, obsèques de Robert Kemp. Au retour de l'église, l'esprit et le cœur tout occupés de lui, je regardai distraitement mon courrier et feuilletai un magazine, « Plaisir de France », qu'on venait d'apporter. Quelle émotion de tomber sur une page de Kemp consacrée aux « Mal-Aimés » ! Le journaliste vivait encore. Ce mort parlait de ma pièce. Il y a bien de l'égoïsme dans notre peine, quand celui qui s'en va fut un de nos témoins depuis le commencement. Kemp est l'un des derniers en qui j'étais sûr de trouver un complice, comme étaient autrefois Du Bos, Ramon Fernandez, Jacques Rivière. Pour cette race de critiques lettrés, ce qui a commencé avec Mallarmé, ou avec Lautrémont, ou avec Joyce, ne supprime rien de ce qui a précédé. Il n'y a pas de critique valable, hors celle qui épouse le fleuve depuis sa source.

A cette cérémonie funèbre, combien étions-nous à prier pour le confrère endormi ? Qu'est-ce qu'une messe sans fidèles, sans communion ? « Ce sacrifice qui est aussi le vôtre... » dit le prêtre à l'assistance. Tel est le don du romancier : moi qui vais si souvent à la messe, j'y assistais, ce jour-là, avec les yeux de Jules Romains et de Chamson qui étaient devant moi : ces gestes, ces ornements bizarres, ce latin marmotté, tout m'apparaissait comme ils le voyaient et l'entendaient. Ce que je savais eût été incommunicable, même si j'avais pu leur parler, leur expliquer, ce qu'est une messe basse, au petit jour, où tout le monde communie... Quelle solitude que la foi !

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.69
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez
et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

à belle image
brillant interprète
Amateurs de PHOTO-COULEUR
confiez vos diapositives
au PHOTO-PROJECTEUR
MALIK

3 MODÈLES VENDUS AU JUSTE PRIX
MALIK 300 25.504 F AVEC LAMPE T.T.C.
MALIK 302 : 29.623 F
MALIK 303 : 41.985 F
EN VENTE CHEZ TOUS LES NÉGOCIANTS AUTORISÉS